

© Jean-Louis Yaïch
9, Le Bas Coudray
35160 Talensac
02 23 43 44 25 - 06 80 68 50 81
Jeanlouisyach1951@gmail.com

La folie des douceurs

Ce roman a été publié sous le titre :

Le jardin du Pâtissier (Éden éditions)

Sous ce nouveau titre, je publie une version très largement modifiée. Il s'agit d'une réécriture avec une intention très différente.

À ma mère malgré tout

PREMIÈRE PARTIE

I

Juste au milieu du siècle, l'horloge sonne midi, mais la table n'est pas servie, notre maison se dresse inhabitée sur la colline. Katerina somnole dans un train, bientôt elle sera là pour s'occuper de tout.

– Soufflez, soufflez ! Respirez ! Respirez bien à fond ! Allez-y. Poussez ! Videz complètement vos poumons ! Pfeueueu ! C'est ça ! Encore, encoore ! Allez ! À fond, bien à fond, oui ! Biiien... c'est ça ! Parfait ! Respirez maintenant.

Maman respire, souffle, pousse en gémissant à chaque contraction, boulevard Tzarévitch à la maternité. Au lever du jour, papa en sueur, pétrit encore sa pâte blanche, caché dans un nid creux et souterrain, la niche ardente d'une boulangerie, la sienne.

Impossible de rater les ventes de Noël.

Au centre-ville, plein centre, tout en bas, une rue s'arrondit comme un ventre gonflé sur la place Saint-Philippe. Les épiciers, bouchers-charcutiers, boulangers et pâtisseries, fromagers, débitent en désordre l'amoncellement de leurs boissons, foies gras, gâteaux, champagnes, dindes et friandises. Crottins et camemberts moulés. Fines farces aux raisins de Corinthe délicatement poivrées.

Les lumières de la fête d'une nouvelle nativité marchande clignotent. La guerre, les privations et l'immédiat-après sont oubliés. Nous sommes riches et beaux. Grossièrement opulents. Sans cette grave légèreté que donne la conscience, imprécise mais jubilatoire, d'une avenante cruauté engluée au cœur de notre fin de civilisation. Aspics et galantines, poulardes, saumons, Saumur des meilleurs crus. Foies d'oies ou de canards, pattes clouées, gavés à l'entonnoir. Le goût serait-il moins fin sans la torture savoureuse d'une lente agonie ?

Au diable les scrupules !

Nous procréons et avalons à foison de ces tendres bonbons pastel, roses ou verts. Fondants enveloppés sur un pétard tout plat. Vive le baby-boom !

Aujourd'hui, les échoppes resteront ouvertes sans interruption jusque tard le soir. Papa n'est pourtant plus à la boutique depuis

l'aube. Il est venu nous assister. Le pain chaud et les gâteaux de sa dernière fournée refroidissent près du four. La petite vendeuse saura bien faire le reste, - *et cinq qui nous font cent. Merci madame et joyeuses fêtes.* – Elle est honnête, scrupuleusement honnête, c'est sa nature, voyez-vous.

À dix-neuf heures, les volaillers rubiconds, fatigués, mains moites, doigts ridés et gonflés de sucs muqueux, ongles cassés, noirs et rouges, remplis des rognures de dindes et de chapons éventrés, baisseront leurs rideaux de métal sur un claquement froid, caisses bien remplies. Glaciers et autres confiseurs redeviendront des gens ordinaires et satisfaits. Ils rentreront chez eux, réconfortés par toutes leurs belles certitudes. Le monde tourne. Que la fête commence !

Dix heures passées, le matin.

Mon père s'assied ou se lève et marche à petits pas dans la salle d'attente. Honteux de cette faim qui lui tire l'estomac, il juge son appétit illégitime alors que maman souffre pour accoucher. Il ne songe qu'à manger, s'en défend, y revient. Réglé comme une mécanique, ni trop tard ni trop tôt, *tiki-tac*. Chaque jour, son travail achevé, il mange à six heures quinze. Quelque chose doit s'être corrompu dans l'ordre d'un Cosmos en constante expansion. Le grand architecte de l'Univers a perdu la boussole et

nous entraîne vers ces arcanes mystérieux bien établis entre la mort et la procréation. La vie, la mort, la grandeur et puis l'absurdité de ce mouvement perpétuel. *Tiki-tac*. Du minéral à l'organique, par les tours de passe-passe d'une interrogation cabalistique. *Tiki-tac...* inversement, juste retour de l'organique au minéral vers la terre sablonneuse et l'alchimie des décompositions. *Tiki-tac...* l'odeur de l'herbe qui pousse sous la vache. Elle broute en paix près de son enfant tendrement aimé et délayé dans la délicieuse sauce d'une blanquette affriolante. Seules la mort et la douleur permettent, *tiki-tac*, de reproduire la vie.

Vingt heures déjà.

Il y a si peu de temps, les carcasses de fêtes pendaient en guirlandes, empalées sur les crochets d'acier. De petites grives s'alignaient toutes rôties sur un plateau d'aluminium. Un porcelet farci débité aux deux tiers creusait ses yeux secs et dorés sur l'entrelacs d'un bolduc multicolore. C'est donc cela que l'on appelle la porchetta. Les lumières sont éteintes. Dans les boutiques, l'ombre est venue.

Pousse maman !

Vingt heures passées.

Hors protocole, guère soucieux des horaires boulangers, je m'accroche encore au fond de ma caverne douillette. Papa doit s'en retourner sous

la terre pour accomplir son œuvre dans un autre ventre, celui de l'atelier. Les bruits familiers, armés de chuchotements ou de tonnerres, fourbissent soigneusement son silence. Une plaque tombe dans un horrible fracas. Les farines se soulèvent au ralenti et s'étalent en poussière désinvolte sur l'harmatan d'un p'tit soupir énamouré. Que voit mon père, que peut-il voir derrière ses yeux fermés ?

Pousse maman ! Pousse avant minuit.

Elle pousse, mais petit cadeau vivant, j'arriverai après Noël. Déjà, je la déçois, elle souhaitait tant que je naisse juste à l'heure, entre le bœuf et l'âne, comme un Bon Dieu microscopique, un œuf miraculeux tombé du ciel dans une étable au fond du pré.

Vingt heures trente.

Rue Saint-Philippe, une armée de balayeurs achève d'effacer les vestiges des hauts débordements. Sous les jets aquatiques, violents et salvateurs, la place finit de cureter son énorme bedaine.

Boire, jusqu'à plus soif avant de déglutir le reste en une seule gorgée. Ça, nous savons le faire.

Manger, jusqu'à plus faim avant d'ouvrir à nouveau une bouche gigantesque. Bien au-delà de la raison.

Buvons un verre, buvons-en deux à la santé des amoureux...

Il fut d'autres temps décadents où, dit-on, nos ancêtres romains, armés de plumes d'oie, se gratouillaient la glotte pour vomir et puis recommencer. Bien plus civilisés, nous avons en réserve un élixir parégorique et quelques – tout beaux, tout nouveaux – antagonistes de la dopamine d'une merveilleuse efficacité. Paraît-il.

Silence, voulez-vous bien !

Silence dans toutes les rues de la cité. La musique s'efface des haut-parleurs officiels pour se cacher dans les maisons sur des pick-up domestiques et recracher le même crincrin ânonnant la sainte nativité ou bien le vent d'hiver lorsqu'il s'en va sur ses beaux sapins verts.

Les bûches roulées et les marrons glacés s'installent sur les buffets devant le dessert des quatre mendiants : amandes, figues, noisettes, raisins (de Smyrne cette fois, car ils sont plus sucrés). Un sorbet violacé patiente au réfrigérateur avec les tranches napolitaines ou le tutti frutti. La Madelon vient nous servir à boire et la chantilly tourne sous les batteurs électriques récemment apparus dans les foyers respectables de l'Ouest européen.

Faute de cheminée, le père Noël, gentil garçon, a caché ses cadeaux au-dessus des

armoires. L'église russe, verte, blanche et or, torsade sa sucette cristalline au-dessus des voix graves de la messe orthodoxe. Une voix, plus profonde encore s'étend sous la voûte centrale. Barbe bien noire. Tête couverte pour séparer l'en-haut de l'en-bas. Il paraîtrait que quelque chose existe au-dessus de nos têtes. Dieu est amour et c'est une bonne chose.

Minuit.

Minuit chrétien.

Il est né le divin enfant.

Moi, je me fais encore attendre. J'ai toujours été un peu lent.

Papa, pénétré de travail, s'active dans sa cave. Sans y songer.

Maman n'est pas dans sa cuisine.

Elle enraye une plainte, puis caresse son ventre. La douleur se pose entre les reins pour s'évanouir aussitôt, fluctuante, irréelle... Plus rien qu'une étendue subtile à fleur de peau. Le calme est là, pour des minutes d'exception. Personne ne lui demande plus de pousser, les soigneurs lassés ont quitté l'écurie pour se défatiguer avec un verre de champ' avalé sur le pousse au cabinet des infirmières. Dom Pérignon dans un gobelet de carton blanc.

L'instant se prête aux évocations d'une enfance italienne.

Il y a longtemps ! Molto tempo fa !

Une idée passe. Une idée simple, qui se transforme, s'incurve et rebondit de l'abdomen jusqu'à la table inondée, avant d'atteindre les murs immaculés. La lumière est acide.

L'idée, plus lente, s'attache à la souffrance, sournoisement, puis — souvenir, souvenir — se fige en face d'une petite fille — toi — enrubannée pour la nuit d'un Noël italien. Ton père, grand-père que je n'ai pas connu, t'offrait des jouets de bois sculptés sortis de ses grosses mains rouges. Une marche nocturne s'écoule aux flambeaux, mystique mais à demi-païenne, vers Montoggio près de Gênes où, en mille deux cent quarante et un exactement, la vierge est apparue à une modeste enfant. Était-ce toi cette petite fille, lorsque tu dérivais au cours des transmigrations de ton âme ?

Une petite fille qui ne te ressemble plus, malheureusement. Trop de sabayons, de tiramisus et de beignets bien gras sont tombés sur tes hanches.

Qui étais-tu, maman, au temps de ton enfance ? Petite femme, petite mère suspendue à l'attente solennelle d'une étoile, à minuit. Les rois mages, tout noirs ou blancs, juchés sur de fiers et dédaigneux camélidés ne sont pas loin. Dans le brouillard de sable, on distingue des

formes imprécises, humaines sous leurs chapeaux pointus brodés d'arabesques dorées. Et nous crions miracle !

- *Miracle !* crions-nous.

Jérusalem ou Bethléem assombri, un poupon à la main.

Tu aimes bien les jouets de bois, mais on t'offre aussi d'autres cadeaux : un poupon blanc par exemple. Ça par exemple ! Poupon, poupon. Mais pourquoi celui-là ? Déçue. C'est vrai, tu en voulais un autre. Tu avais demandé une poupée noire comme Melchior, un baigneur avec des cils fournis autour de ses yeux qui balancent, un poupon qui pisse dès qu'on enfourne un biberon bien chargé au fond de son gosier avide. Tu y aurais mis parfois du lait, du véritable lait de vache, qui aurait coulé entre mes jambes de Celluloïd bouffies et caillebotterait dans ma carapace polymère. Je suis à toi et t'appartiens, mais même en m'observant au clair d'une lune, demi-lune très sombre et à la loupe, je reste blanc de peau. Je reste blanc et ne saurais te satisfaire.

Comme la mémoire est capricieuse. Tout se mélange et se transforme. Te souviens-tu d'encore plus avant, là où tu ne voyages plus depuis longtemps ? En ces lieux où les fragments de tes légendes se panachent à ce point avec la *vérité* qu'ils ne concordent plus. Mais rien ne se

crée, rien ne se perd et tout ce qui est dit a existé...

Un jour de fête, à l'écart de ce méli-brassage, tu découvres quelques papillons plats agités devant la flamme autour des éclats d'une guirlande de papiers colorés. Des papillons gonflés, fiers comme ces lions ébouriffés et puis vaincus dans la savane, tombés sous une sagaie de bois. Majestueusement tombés, retombés, presque morts. Pas tout à fait. Leurs crossettes nerveuses s'affolent encore sur quelques soubresauts. Un jardin gris, blanc, gris-blanc, argenté.

Où était ce jardin ?

Une tache noire. Une musique. Une coquille broyée sous ton mignon petit pied gauche, petit ripaton, paturon, en toute discrétion et tout ceci et tout cela, voyez comme sont beaux les doux mots. Petit peton, pudiquement appuyé-là, intentionnel, alors que tu feignais de sautiller en innocence, *un, deux, trois*, personne ne t'a vue. Et voilà, on te l'avait bien dit, tu es méchante, tu écrases à dessein un escargot visqueux, sacrifié comme l'est aujourd'hui, en juste punition, ta vulve douloureuse et tuméfiée, offerte dégarnie sur un lit qui prétend être blanc. Chasuble brodée d'or. Tu enfanteras dans la douleur. Église vide sur une panse épuisée, église silencieuse après l'ébranlement des cierges et de la foule. La porte lourde ouvre ses deux battants

sur le Petit Jésus. Quelle confusion ! Un mendiant, sébile tendue, fait tinter sa monnaie.

Noël et ses douceurs.

Évocation d'une Italie : un tableau noir, rangs serrés, mains serrées, mains tendues, main dans la main, un jour d'octobre sous la férule mussolinienne. L'instant d'après, un instituteur, triste et diabétique, baille en surveillant les enfants sagement penchés sur leurs travaux d'écriture. Bien appliquée, bien proprement, tu prends ta règle pour souligner en rouge une phrase jolie. Avanti popolo. Prends garde de ne rien dire à ton papa, il est bavard, les bruits circulent et se répandent. Carthage doit prochainement être détruite. Peut-être l'a-t-elle déjà été.

Rien ne va comme il faut.

En France, la pièce-montée de ton mariage s'effondre sur un premier coup de couteau, fissurée comme une tour de Babel un peu grasse mais comestible. Il est dit, et dans la Bible s'il vous plaît, que d'un signe de la main, Dieu s'est amusé à diviser les hommes en créant un code linguistique, nouveau code, flambant neuf. Chacun bredouille son charabia, nous ne parlons plus la même langue. Les mots se perdent sans écho dans un désert de paroles insignifiantes. Peu importe, nous n'avons plus grand-chose à dire.

Maman, j'arrive enfin ! Je suis arrivé.

Une inquiétude pourtant : déjà je suis autre part, ils m'ont enlevé... Un répit. Un soulagement. Un trouble. Ta main descend lentement vers le pubis, les jambes ramassées, repliées, cuisses entrouvertes jusqu'à la commissure démesurée d'un sexe béant, poisseux, ensanglanté. L'abdomen sonne creux comme un tambour et ressemble à une chambre inoccupée où Van Gogh aurait oublié la trace, la trace à peine, juste l'empreinte, d'une chaise déserte.

Moi.

Je reste sagement bouche ouverte dans l'espoir à peine entrevu d'une future boisson sucrée jamais goûtée. Existe-t-elle ? Je l'ai entendu dire, on en parle.

Et puis voici mes hurlements.

Toi.

La tête pivotante et penchée, négligemment confiée à l'autre main posée sur l'oreiller. Les yeux fermés. Une allégresse un peu forcée te traverse le crâne. *Bambino* comme dans la chanson. C'est moi ! Coucou, me voilà ! Je suis là, et je le fais savoir de loin, juste à côté. Un frisson agréable descend le long de ta colonne jusqu'au milieu du dos. Mais une grimace s'imprime déjà sur une infime contrariété. Où est-il ?

Enfin on me pose contre ta panse nue.

Moi.

À peine sorti de ton bas ventre, je ne suis qu'une loque lourde, extirpée à la tenaille, nettoyée, séchée, malaxée, secouée. Je respire, je m'étouffe, je me noie, je me perds, je suis perdu. Dans un cri douloureux, je trouve un premier souffle qui me déchire la poitrine. Je voudrais disparaître. On me m'allonge sur une couverture rugueuse. Enfin on me pose, contre ta panse. Panse nue.

Nous.

Ventre à ventre, sur tes effluves, sur ta chaleur. Je bouge les lèvres et m'endors, comblé par une puissante rémanence de tes couches et de ma source. Je ne suis encore qu'une brisure de toi, une parcelle, l'atome d'un organe. Je ne mange pas, pas maintenant, pas tout de suite, je te retrouve et m'associe à la respiration profonde qui me soulève et redescend. J'attends, mais en vain, le jaillissement miraculeusement rythmé de cette nourriture transfusée par le cordon ombilical et qui, encore pour un temps, coule dans mes veines. La plénitude.

Papa.

Tu marches dans le couloir de la clinique devant la chambre. On ne t'autorise pas encore à entrer. Le souhaites-tu ? Tu es craintif, et tout à coup petit de taille. Tu rétrécis. Tu penses à

nous, mais tu es sourd, égaré, complètement aveugle, canne blanche, bras tendus pour trouver ton chemin. Tu es ailleurs. Ici ou là, qu'importe ?

Tes yeux fermés transportent ta vie vers la boulangerie, rideaux tirés. Les escaliers sont raides. La fermentation d'une boule de pâte, abandonnée près du pétrin depuis la veille, disperse son aigreur bien au-delà du four. Four ouvert, gueule ouverte, comme la porte à deux battants d'une autre église qui laisse s'éloigner un enfant cru, un nouveau-né. Tu reproduis ton pain pour devenir, tenter de devenir, le Père universel et nourricier. *Je suis à l'origine.* Tu sèmes à tous les vents, ne t'octroyant que le temps d'une petite transcendance. Mais déjà, tu redescends et repars et remontes. Va et vient du ciel jusqu'à la terre ou bien inversement. Quand le travail abaisse la pensée, l'âme parfois s'élève... et redescend.

Papa.

Tu travailles encore et toujours. C'est simplement ta vie. Travailler pour rêver, sans penser. Labeur soutenu comme un labour qui remonte le temps et retrouve un sillon, tracé en rond ou en spirale, l'image de ses ancêtres paysans au sud de la plaine du Pô. Autour d'un cercle millénaire, mamelon mollement masculin et stérile qui ne sait que tourner autour de son possible : T.C.G. Travail, Chasse, Guerre.

Cédons la place, cédon et déposons une révérence devant notre mère ventrue, cette déesse préhistorique sculptée dans le granit. Nous, pauvres petits humains de mâle complexion, cachés derrière la Force prétendue, restons atterrés pour mettre bas, - ainsi font, font, font - trois petites graines et puis s'en vont. Lavorare, sempre lavorare et bavarder, bavarder, pour éviter d'en parler.

Quoi d'autre ?

Tu regardes le monde avec les yeux tournés vers l'intérieur et n'y rencontres rien que le devoir ou l'abnégation. La maille dénouée d'un fil s'échappe et prolonge tes jours après des nuits semblables, pour dormir un instant sous le soleil ou bien la lune.

Che altro ?

Niente.

Papa, encore toi, on t'avait pourtant dit...

Mais puisque tu insistes, la levure multiplie sans toi ses ferments sous l'abaisse. Un pollen trop lourd, porté par un souffle, retombe et s'enfonce dans la pâte pour voir s'il n'y a pas au fond, tout au fond un négligeable ovule, un œuf minuscule ou quelque chose de bon à féconder.

Changer, très vite, changer d'état.

Jaloux.

Tu convoites, – c'est classique lorsqu'une *Dame* accouche -, une autre femme, plus belle, plus grande que ta pauvre et vulgaire compagne. Tu désires la Femme, celle qui s'éloigne à chaque fois que tu l'approches. Une femme neuve et si vieille pourtant, habillée d'une magnifique peau d'albâtre. Une ombre blanche avec un ventre plat. Tiens ! Et pourquoi pas cette infirmière que le hasard met sur ta route, cette blouse blanche stupéfaite par la rapide audace de ton regard onctueux et appuyé à la racine de ses deux seins pointus ?

Près des fourneaux, le souffle noir est refroidi, déjà presque glacé. Tu n'y peux rien, mon cher Petit Jésus, tu jettes ta semence, de la farine, corps de Dieu, de la farine étouffé-chrétien dans les bouches affamées. De la farine, sur les murs et le sol. De la farine sur une longue pelle de bois assombri. De la farine sur les échelles à pain, vides et alignées. Farine, papa, toujours à la maternité, sur quelques traces blanches, infimes, mais bien présentes, sous les ongles, dans les cheveux, les oreilles, sous un repli de la peau, dans ce nombril qui nous attache comme une chaîne, de mère en fils. Des gestes reproduits ad vitam æternam, répétés et venus sans y être invités, pour la beauté d'un geste. Le pain brûlant, la croûte brune que l'on frôle, tes mains ignifugées qui jonglent avec le feu, les yeux qui brillent, émerveillés, sur

l'achèvement d'un travail ordinaire. Repos. Sommeil allongé sur une toile de jute jetée en vrac. Sommeil ardent, contracté, rassemblé comme une braise qui, obstinément, refuse de s'éteindre et finira pourtant dans une dernière poussière, une cendre grise, légère et sans chaleur qui vole aux alizés et s'en ira avec la mousson.

Deux heures trente.

J'ai peur, je braille ou je m'apaise, je suce. Je me remplis sans faim d'un liquide maternel subtilement édulcoré. Abondance de cette deuxième moitié du vingtième siècle. Le lait se mêle à une matière gélifiée plus épaisse et plus sombre pour embourrer ce corps comme un coussin et donner une forme palpable à mes ardeurs ; *je mange, donc je suis ! J'existe !* Bourre et bourre ratatam. Une odeur de fleurs en marmelade rejoint sans y penser le relent aigre du caillé qui me monte à la bouche. Pétales violacés et confits, séchés, cristallisés, juchés sur un papier cellophane transparent bien au-dessus de moi. Qui a posé cette fleur momifiée entre mes mâchoires nues et fragiles ? Elle me griffe.

Cadeaux.

Les amis et voisins agitent comme un mouchoir des voix françaises ou italiennes pour m'admirer et dire coucou. Génoise au chocolat

accompagnée d'une goutte d'orange amère.
Dialecte génois. Orange amère :

- Ma que bellu questu bambin !

Katerina, l'innocente Catherine, roule tête penchée et bouche ouverte dans un wagon du Ligure. Katerina bercée par le martèlement des boggies sur les rails. Nice, gare de Nice, quatre minutes d'arrêt. Descendre et trouver un taxi. Glaëuls, pâte de fruits, pâte d'amandes... et encore et toujours ces violettes confites comme une odeur de vieille dame propre, trop propre pour être honnête. Pétales de rose. Ça craque comme du sable sous la dent.

Onze heures.

Tétée : les mamelles impudiques s'offrent dès la première visite à onze heures le matin. Papa a acheté un soutien-gorge qui se dégrafe entre les seins par le devant.

Mamelles. Mamelle, maman, mameluk perdu dans un désert replet. J'incise ta peau, guidé par l'intuition savante d'une armée de vieillards édentés aux gencives calleuses. Quarante siècles me contemplent déjà, me précèdent ou me suivent au hasard des réminiscence d'une âme transmigrante qui ne sait pas encore adouber ce corps neuf. La tête chauve, chavirée, bousculée de tendresse et de hargne, j'engloutirais, là, maintenant, à moi seul, ce mamelon fragile, maman, avec son jus

tiède et douceâtre qui gicle jusqu'au fond de ma gorge.

Pipi.

Une porte s'ouvre.

– Quel beau bébé ! Mais qu'il est beau !

Rien ne peut me distraire, je laisse dire. Rien n'existe qu'un vaste sein tout blanc, multiplié sur les collines et les vallées de mes vies antérieures ou futures qui reviennent en vrac. Un cavalier d'argent, une main de velours, quelques douceurs exotiques de menthe et de cannelle. Je serre les mâchoires et ralentis mon rythme pour m'accrocher à une déglutition, une seule, celle-là. Je me suspends pour m'imprégner de cette saveur édulcorée, petits cristaux candis, délayés au centuple. J'enfournerais cette poitrine rebondie, je goberais toute cette femme où j'ai passé mon existence. Je peux mourir maintenant.

Mais je suis impuissant.

Je n'y arrive pas.

Je ne suis encore que la forme inachevée d'une matière vivante où bredouille l'âme encore incomplète, une parcelle livrée aux blouses claires des paléontologues et pseudo-praticiens des existences fœtales et intestines.

Je ne sais que lover ma langue, puis l'entortiller prestement sur ce morceau de chair

qui vibre à l'unisson, et se confond avec ma bouche, avec les voix, les bruits, ou la blancheur de la chambre provinciale d'une clinique française, dans le Grand Sud. Blancheur de ta peau, blancheur d'une femme ou celle d'une farine d'un excellent label.

Un bout de viande tiède et vivant se colle à mes gencives rosées. Le suc se soumet ou se refuse. Je garde patience jusqu'à la prochaine giclée.

Le sommeil revient et me prend.

Adieu papa, je suis au monde et tu ne sais que dire. Ne dis rien, déjà je t'aime et tente de consoler ta solitude. Descends dans tes cavernes, je viendrais avec toi. Enveloppe-toi d'un rêve tortueux qui nous échappe. Tu entasses du bois mort pour le sécher contre le four. Déjà le four, la sole complètement brossée, le fournil et la chambre à farine. Déjà les jours à contre-jour dans la soupente, suivis de leurs nuits discrètement électriques, le bruit du pétrin mécanique, les mains durcies, les mouvements vifs suivis par un demi-repos. Vêtements de ville abandonnés. Un vieux short, toujours le même, des espadrilles filandreuses, un maillot de corps sans manches, une toque décousue, et l'indispensable balai de paille, tout à côté. Chaque matin avant sept heures, la vendeuse descendra un café qui accompagnera un réveil mauvais.

II

Midi trente-cinq.

Nous ne restons pas à la clinique, malgré les conseils insistants d'un chef de service contrarié de nous laisser sortir du champ de ses prérogatives.

Les cahots d'une quatre-chevaux rutilante me conduisent sur la route de Bellet, vers notre domicile. Mon père est au volant, ma mère m'emmitoufle. Ça tanguer mollement et me berce, le moteur change de régime, les vitesses craquent et enclenchent un mécanisme abrupt, je me réveille, je braille, je suce, je me tais. Notre maison est presque campagnarde, au milieu des œillets, juste avant la petite ville de Saint-Roman.

Ma tante Katerina a déjà investi les lieux et nous attend, assise sur les escaliers du perron. Dès qu'elle nous aperçoit, elle attache prestement à la taille le bas de son tablier fleuri

et se précipite à notre rencontre, libérant avec peine son énorme derrière coincé entre le mur et la margelle. Comme pour parler, elle ouvre la bouche plusieurs fois mais ne dit rien, puis elle ânonne quelques bribes gutturales, ou débite rapidement un flot d'ordres et de recommandations. Elle va vite, trop vite et fort, s'offusque de notre retard. Elle glousse, gronde, ou rit en s'esclaffant, pose les mains sur ses hanches, lève les bras au ciel et se dandine nerveusement d'une jambe sur l'autre, vérifie jusqu'au tréfonds le coffre de la voiture, porte les paquets qu'elle abandonne ou renverse au milieu du salon, bouscule tout le monde, s'éloigne vers la cuisine, soulève des couvercles, allume et règle le feu, entasse dans les placards de bonnes victuailles rapportées du pays.

Mater dolorosa.

Un peu de respect, ma tante, s'il vous plaît ! Sachez rester à votre place ! Ne cherchez pas, comme vous le faites d'ordinaire, à occuper le centre. Maman, avec une légère grimace, demande moins de bruit en étendant le bras. Sans excessive cérémonie, elle affirme les légitimes droits d'une femme qui rentre d'accoucher. Elle reste simple cependant... et modeste. Puis, gentiment enveloppée d'une douce et souriante autorité, elle se laisse tomber sur un fauteuil énorme, le grand fauteuil de papa qu'elle n'aurait, en d'autres circonstances,

jamais eu l'audace d'occuper. Ravissement d'une fatigue juste. Bien fondée. Pour rompre le silence, à chaque passage, Katerina me fait discrètement guili-guili ou mama-mia.

Papa est invisible, déjà il se détend dans la chambre.

Pastachuta accompagnée de minestra. Basilic.

– Lou petit, il peut bien en manger, jousté pour sentir le goût.

– Ma che stupido ! è impossibilé !

On essaie tout de même. Je fais le gentil, on écrase le dur et j'avale le mou, puis, après avoir vidé le sein maternel, je m'endors sur mon dessert : un biberon de lait au miel dilué. Les reliquats comestibles d'une imprécise bigarrure de légumes s'échappent de ma bouche.

– Ma que bello, il dort comme une angelo.

Quinze heures passées.

Katerina étouffe de lourdes plaintes en nettoyant la cuisine avant d'aller au lit. Maman palpe ses seins sur une montée de lait et je m'apprête à boire cette douce liqueur.

III

L'après-midi avec maman.

Promenade des Anglais.

Je suis assis sur une gentille voiturette qu'elle pousse sans y penser, je ne la vois pas. Quoi de plus ordinaire ? Ma mère salue d'autres mères de connaissance et mon goûter attend son heure dans le cabas suspendu derrière moi. Pains au lait et croissants préparés par papa, beurre et confitures achetés à l'épicerie Montebello, chez un compatriote bavard qui, par souci des convenances sociales, cache ses grimaces sous un sourire inamovible et généreux. Je somnole. Comme chaque jour, nous arrivons devant le kiosque à musique du jardin Albert 1^{er}. Musique, grande musique.

Notre banc est occupé. Nous en trouvons un autre, moins bien placé. Maman écoute et se concentre. Et que fait-on de moi ?

Elle me néglige, s'éloigne et, l'oreille tendue vers une grave contrebasse, abdique sur quelques portées émouvantes. Je tousse, je grogne, je piaffe, peu lui importe, à cette heure, je ne suis plus son petit homme à elle. Le seul.

Un individu de sexe masculin se moque tendrement en contemplant cette matrone mélomane et, amusé, vient s'asseoir sur notre banc. Pour faire place, maman éloigne son postérieur de mauvaise grâce mais semble flattée. Elle fait une mimique de reproche tout de même avenante. L'homme sans gêne se rapproche et se penche pour prononcer quelques mots imbéciles, probablement aimables. Maman sourit. C'en est trop.

Et moi ?

Je vais punir.

Punition.

Furieux, je m'agite ; au prix d'une belle contorsion, je tire sur l'anse du cabas accroché sur le banc, puis je m'agrippe et déplace la poussette d'un bon mètre à coups de reins saccadés. Je me soulève, demeure quelques instants en équilibre instable et m'étale pour réussir à attirer le regard de ma douce génitrice. J'ai dû me faire mal... puisque je pleure à pleins poumons. Gagné ! Maman s'occupe enfin de moi et accuse du regard l'importun qui piteusement s'éloigne. C'est de sa faute après tout.

IV

Un picotement au bout des doigts, une chatouille dans le dos, un frisson sur la nuque, et je grandis à vue d'œil. J'enfle, mes cheveux poussent. Miracle, je sais le faire : mes jambes s'allongent. Rien ne dépasse, si ce n'est, bien plus haut, vers la poitrine, deux seins menus mais qui savent gonfler, insignifiantes poches grasses, brioches tendres, posées juste au-dessus d'un bidon blanc. Bidon qui lève comme du froment mouillé, soulevé par ma levure naissante.

Félix Leclerc, comme un petit bonheur, lance sa plainte sur le pick-up du salon. Fougasses devant mon nez, juste à hauteur, dans la cuisine. Maman, avec son accent italien bien marqué, chante « oune pètit bounheur que l'avait *accûgietu* (ramassé) par terre dans la rue » en play-back et dépose les moules brûlants sur la grande plaque de marbre gris qui entoure

l'évier. Quelques mots de ce dialecte furtif se sont glissés dans la chanson. J'aime surtout les gestes qui accompagnent le mouvement de ce corps arrondi, le ballottement des fesses lourdes cherchant le rythme, tout en souplesse. Je goûte aussi les bruits qui se détachent, clairs, et qui ne chantent pas. Bruit de l'acier noirci des formes cylindriques bousculées, déchirement du papier sulfurisé, hésitation, flottement au moindre souffle de la balance à plateaux, héritée du premier magasin de papa et aussi, et surtout, cette pelle d'aluminium, arrondie, couverte de sucre ou de farine, pelle que j'adore avec toutes ses bosses et cabosses.

V

Pourquoi m'a-t-elle volontairement abandonné derrière la porte de cette école ?

Tassé dans mon coin, je ne pleure pas, Jean-Jacques, mon seul copain est à côté de moi, tout aussi déconfit. Son père, médecin à Saint-Roman-de-Bellet est ce vieux prétentieux en cravate qui m'a coupé les amygdales. Un honnête homme. Ma mère veut bien que je côtoie le fils, nous l'invitons parfois. C'est « *lé Petit dou doctoré de Saint-Thomas* ». Une bonne fréquentation, mais qui refuse, manières apprises chez les mange-petit, une seconde part de panetone.

Dans la classe, il fait trop chaud. Pourtant, ce matin, le temps était au gris. Je m'éloigne de ma table – quel toupet ! - pour m'asseoir par terre vers la porte et renifler le filet d'air plus frais qui s'écoule à côté du tableau. Je crois y déceler

l'odeur, la trace infime de cette limonade maison où le zeste bouilli marine avec la pulpe des citrons crus. Jean-Jacques admire mon audace avec un semblant d'effroi. On me remet en place comme un paquet. Triste et vexé, je ne bouge plus. Une femme parle et nous dit qu'elle se nomme Charlotte.

Charlotte, comme un gâteau.

– je suis votre maîtresse.

– Et toi, comment t'appelles-tu ? Et toi ? Et puis toi ?

– Que fait ton papa ?

– Tu m'apporteras une photo.

Puis d'une voix plus basse, elle s'adresse à moi seul.

– Tu viendras me voir à la fin de la leçon, j'ai un petit mot à te donner pour tes parents.

Les intuitions ne trompent jamais, c'est maman qui le dit, et là, je pressens l'arrivée d'un malheur qui, probablement, entachera le reste de mes jours : je vais finir par me civiliser. Je ne réponds pas, bien décidé à me sauver vers la sortie dès l'achèvement de cet interminable babil existentiel. Ces grandes questions que l'homme traîne depuis la nuit des temps et qui ont hanté mes innombrables vies antérieures. D'où viens-tu ? Qui es-tu, quelle est ta lointaine origine et que fait ton papa ? Porte-t-il des moustaches en

guidon de vélo ? Ronfle-t-il au cours des nuits d'hiver ? As-tu des frères ou bien des sœurs ? Comment te nommes-tu ? D'où viens-tu, encore, encore et toujours d'où viens-tu ? Enfin, ce sempiternel paquet de tralalas sur le pourquoi ou le comment, les origines et puis la fin. Approche mon garçon, approche tout auprès de moi, laisse-moi te toucher... juste du bout des doigts.

Ce qui est sûr, ce dont je suis absolument certain, c'est que quelqu'un va nous dévorer crus ou nous faire cuire pour nous manger. Bien entendu, je filerai sans attendre le moindre petit mot. Et discrètement encore. Vite fait. On n'apprend pas à grimacer aux jeunes singes. À mon âge, on garde encore quelques impressions floues de nos passés surcomposés.

Dans la classe, elle passe de l'un à l'autre et au suivant, comme ça, sans insister. Elle ondule toute menue entre les rangs, et frôle du revers de la main le sommet de mon crâne. Je cherche au fond de mon sac les petits-beurre que maman m'a donnés.

– On ne mange pas en classe. Tu prendras, comme tout le monde, ton goûter à la récréation.

Pourquoi ferais-je comme tout le monde ?

Les autres, je m'en fiche et d'ailleurs je ne suis pas totalement convaincu qu'ils existent

vraiment. Quand Charlotte tourne la tête, je crois pouvoir m'enfuir, mais madame la directrice, venue d'on ne sait où, se pose sur l'estrade. Un, deux ou trois mots chuchotés vers ma maîtresse. Encore quelques mouvements de lèvres, un hochement de tête en acquiescement et enfin un sourire entendu. Nous n'avons pas le droit d'entendre. Sans doute un piège pernicieux.

Je couve mon goûter sous mes fesses, dandinant nerveusement mon derrière sur le sac de papier. Ça au moins, c'est une valeur sûre et tangible. Pour ce qui est du malheur à venir, nous serons bien à temps... certes, je m'y attends, mais rassuré par la présence de mon quatre-heures, je commence à en douter. Il y a tout de même de bonnes choses dans l'existence.

On nous divise en groupes de quatre ou cinq âmes pour nous conduire dans une pièce où il faut uriner contre un mur de faïence. Je suis du premier lot. Jean-Jacques patiente dans le couloir avec la masse des élèves, masse perçue comme un informe agglomérat de—victimes hostiles prêtes à s'entre-dévorer. Brusquement, avec quelques saccades bruyantes pour commencer, l'eau gicle par magie d'un tuyau percé à intervalles réguliers. On règle le débit, elle ruisselle plus calmement, mais avec un sifflement désagréable. Je reste impassible. Au fond de la rigole, deux ou trois pastilles dissolvent lentement leurs cristaux blancs.

On baisse ma culotte puisque je ne bouge pas. Rien ne sort...

Récréation.

Charlotte, rassurante, me prend par la main. J'abandonne son odeur de crème anglaise falsifiée pour chercher secrètement celle de maman, plus poivrée.

Maman ne m'attend pas derrière le grillage qui nous sépare du boulevard. La main de ma maîtresse a disparu. Je mange méticuleusement chaque miette de mes biscuits pulvérisés dans leur sac de papier froissé. Je retourne le fond de la pochette et lèche les dernières miettes, j'avale jusqu'aux dernières parcelles atomisées dans les replis. Le Kraft garde encore le goût des petits-beurre. Papier mâché à la dérobee, puis recraché lorsqu'il ne donne plus qu'un goût de colophane amère.

Les instits discutent entre eux des événements de ce jour de rentrée. Une masse s'agite, les enfants jouent. Un bourdonnement régulièrement percé de cris suraigus enveloppe mes rêveries. Je suis assis. Des gens, étrangers à ma souffrance, marchent à l'extérieur comme si de rien n'était. Un homme sans compassion, juché sur un immense balcon qui donne sur la cour, contemple la scène d'un œil distrait.

– Allez ! En rang, deux par deux.

Un petit être, mon voisin, tente de me saisir la main. Je ne veux pas et je m'insurge sans ménagement.

Nous traversons un couloir vitré orné de porte-manteaux dissimulés sous quelques duffle-coats et autres oripeaux de saison. J'aime bien les duffle-coats où le dernier bouton peut servir de sifflet. Des bancs de bois vernis longent la pénombre des murs sans vie, garnis de vitres trop hautes pour laisser mon regard s'échapper vers un ailleurs. Les grands, invisibles, sont déjà en classe et lisent un poème mignon de Maurice Carême ou d'un dénommé Francis James. On y parle d'un âne doux qui craint les abeilles, marchant le long des houx. J'ai beaucoup de tendresse pour cet âne et le caresse là, juste entre les oreilles. Il me lèche les doigts. Y trouve-t-il la trace de mes petits-beurre. M'aime-t-il pour moi-même ? Seulement pour moi-même.

Après notre salle de classe, la galerie tourne. Je n'oserai jamais explorer l'école au-delà de ce coude. La nuit tombée, les *animaux de la ferme* impriment des silhouettes sur une planche en couleurs accrochée au fond de la classe. Mais il n'y a pas d'âne dans cette ferme-là.

J'ai encore faim.

VI

Le malheur prévu se fait attendre. Il ne vient pas. Peut-être viendra-t-il ? J'y pense parfois le soir, lorsque maman éteint la lumière de ma chambre et m'abandonne après une tendresse. Le filament brillant de l'ampoule demeure sous mes paupières et s'étouffe lentement comme le dernier brandon d'une chandelle. Baigné dans la noirceur d'un dégradé rouge-orangé, je plonge, j'attends, raidi à en faire crier mes muscles, l'apparition d'un monstre gris aux yeux de braise caché dans mon placard ou sous le lit. J'entends son souffle lourd, inégal et saccadé. Ou bien je n'entends qu'un battement incertain qui va et vient, disparaît. J'éprouve le frôlement tiède et doux de son pelage au sommet de ma tête. Jamais il n'avance au-delà, jamais il n'exhibe ses longues griffes ni sa dentition gigantesque. Que veut-il faire de moi ? Peut-être n'est-il pas mauvais ? Peut-être est-ce moi que l'on doit

craindre ? Qui peut se fier aux apparences ? Je suis dessus, dessous mon lit, autre part, à cent lieues, à trois cent vingt-cinq kilomètres de mon placard. J'attends l'instant précis, cet à-propos qui saura bien me démasquer. Subitement.

Quelques années nouvelles débitent leurs saisons et rien ne change. Si peu.

Tout reste en place sans défaillir. Je note pourtant d'infimes variations... les volets verts de la cuisine donnent sur le jardin et semblent un peu plus pâles. Le jardin tourne toujours autour de la maison, puis revient sur une allée de graviers blancs jusqu'à l'entrée, les branches du tilleul pèsent plus lourdement, - mais à peine -, devant la porte qui écarquille comme avant ses deux carreaux rectangulaires.

C'est notre vie tranquille...

Mon pauvre père, harassé du travail de la nuit, est endormi dans la chambre. Paisible et doux comme l'âne du poème. Je gratte le sommet de son crâne entre les deux oreilles, il frissonne et sourit dans son sommeil, le long des houx. Papa sempiternel ensommeillé.

En nettoyant les vitres, ma mère fredonne doucement pour accompagner mes gammes. J'agite sur le clavier des doigts sans passion, le pied tendu sur la sourdine. L'instrument se trouve au fond de la pièce. Maman aurait tant aimé apprendre à jouer. Elle a un faible pour la

musique, pour toutes les musiques des variétés jusqu'au dodécaphonisme le plus abstrait. Elle aime tout. Pas moi. Pas encore, et peut-être jamais... Couac ! Une fausse note.

La partition s'interrompt sur un demi-soupir. Maman ne supporte pas mes erreurs. Mais alors, pas du tout. Elle se renfrogne, ouvre la bouche, s'apprête à crier. Je prends les devants et hurle avant elle. Je sais le faire.

Tout va très vite.

– La musique, moi, je n'en ai rien à faire de la musique ! La musique, je m'en fiche. Je m'en fiche et je m'en fous. Tu me forces ! C'est toi qui veux que je devienne... t'as qu'à jouer toi-même. T'es même pas capable de souffler dans un harmonica !

– Mascalsone ! Vigliaco ! Bon à rien ! Tou es comme ton père, tou n'as jamais eu l'âme d'oune artisté, tou es comme lui pareil. Tou n'entends rien et ne recherches rien. Tou...

Je me redresse sur une grimace menaçante et fais un geste d'une inconvenance inouïe en levant vers le haut un doigt d'une rare inélégance. Elle lève les bras au ciel, invoque Dieux et Démons, je recule, glisse, trébuche et reçois en plein visage, entre l'œil et le nez, l'arête vive du piano, ça fait mal et ma colère redouble. Elle s'approche, d'une allure que j'estime suffisamment pugnace pour la repousser en

vociférant une salve de grossièretés apprises à l'école, avant d'essuyer du revers de la main la sueur de mon front et le sang putatif de mon nez. Je me pensais déjà défiguré, mais je ne saigne pas et ne produis qu'une lamentable mouchure. Vexé du peu, je m'échappe vers la table, saisis une assiette du beau service, et la brise sur le sol. Maman est stupéfaite. Elle court, brassant l'air avec des moulinets, appelle à plein poumon Giorgio son mari. Mais en vain, Giorgio a un sommeil de plomb.

– *Régarde cé qu'il m'a fait !*

Giorgio dort comme une masse et ne saura rien du *drame*. Maman commence à rire en serrant les poings, un rire nerveux pour débiter, puis un rire tout simple, la main devant la bouche et puis un petit rire et un sourire tout tendre. Elle tend les mains pour caresser mes joues. Je laisse faire, mais j'enrage en me mordant les lèvres.

– *Ma sei stupido il mio povero ragazzo.
Régardé-moi tou ça. C'est pas possible !
Impossible !*

Je fonce dans ma chambre pour me cacher du ridicule. Un grand costaud pleurnichard, visage bouffi par ses passions récentes, jambes velues sous ses culottes courtes avec une mère qui ricane dans la cuisine : le tableau n'est

franchement pas à mon avantage... Je m'étale sur mon lit, flasque comme une crème fouettée.

Mon père est profondément endormi, on entend un solide ronflement. Aucune agitation ne parviendrait à le désengourdir. Mais lorsqu'étendu devant son four, Morphée l'accueille au dernier point de la torpeur, le plus petit bruissement anormal lui fait ouvrir les yeux.

Moi, pour l'instant, je boude.

VII

Le collège, puis le lycée ne m'intéresseront guère. Ni la musique ni les amis, je n'en ai pas de véritables. À l'exception de Jean-Jacques de Saint-Thomas, à la vie à la mort, et il me le rend bien. Nous sommes les ingrédients antinomiques d'une même pâte. Thèse, antithèse. Farine et levure, indissociables dans l'effort, l'une pèse quand l'autre pousse. Un temps j'ai cru à une saine et chaleureuse émulation avant de comprendre ce que veut dire le mot rivalité. Une amitié qui peu à peu se perd et se transforme en une chaleureuse et fusionnelle désunion.

Je l'amuse par l'accumulation de mes mensonges colorés qui s'éparpillent en fruits confits suspendus dans la grisaille de sa couarde vie. Pusillanime, il est toujours si mignon, empêtré dans ses excuses inutiles. Je le protège des méchants. Fort en gueule lorsqu'il sait que je suis à deux pas, il perd rapidement son air pour

se cacher derrière le roc de mes robustes épaules. Les rôles sont distribués sans appel. Et sans appel, je garde la première place, j'occupe le terrain. Il devient mon complice, mon faire-valoir, mon contrepoin. J'invente, il se contente de certifier sans trop se compromettre : c'est le prix de mon bienveillant patronage. Nous sommes dans la même classe, je sèche les cours et contrefais la signature et l'écriture de mes parents sur les carnets d'absences ou de correspondance, évitant d'y laisser par mégarde la trace grasse du beurre ou bien la confiture de ma tartine. J'invente chaque fois quelques motifs amusants à mes échappées belles.

Lundi 10 octobre 1963,

Monsieur le surveillant général,

Vous le savez, dans notre département, il est organisé chaque année une compétition pour la fête des chandelles (chandeleur). Notre fils s'est distingué en cette occasion et a gagné le concours du plus gros mangeur provençal. Six douzaines de crêpes parfumées à la figue confite en moins d'une demi-heure. Mais il s'en trouve aujourd'hui indisposé par d'invalidantes cholérines. En conséquence, il ne peut assister à la classe et le regrette vivement. Merci de bien vouloir l'excuser.

En vous priant de croire, Monsieur le surveillant général, en l'expression sincère de mes sentiments dévoués.

Georgio Feltrinelli, son père.

Personne n'a découvert mes subterfuges. Plus les ficelles étaient grosses, plus on riait avec condescendance et plus on me croyait. J'ai toujours éprouvé un certain plaisir à ramper devant un honnête public d'adultes. Je déteste l'onctueuse assurance des bonnes gens, leurs certitudes et leurs bontés manichéennes. Chaque fois mes mises en scènes étaient un peu plus ridicules. Jusqu'où étaient-ils prêts à me croire pour éprouver ce noble sentiment : *la pitié*. Pitié qui affermissait leur prétendue grandeur d'âme. J'étais idiot, pas eux. Ils étaient bons, et moi, souriant, j'étais une servile serpillère. Quel délice !

Mon humiliation feinte me permettait, en une suite de ricochets bondissants, de me sentir plus fort que ces pauvres dupes. À chaque mot, je m'enfonçais dans un désarroi simulé, entraîné par une spirale désespérante jusqu'à la lie gluante des plus grandes bassesses humaines. Les honnêtes gens admirent dans un miroir la pleine beauté de leur magnificence.

Jean-Jacques n'oserait jamais s'autoriser pareille fantaisie et ne me permet pas même, malgré la crainte inspirée par son père - peut-être à cause d'elle -, de modifier son bulletin de notes. De petits chiffres à transformer, c'eût été si simple ! Trop simple.

À mes copains, les autres, je dis n'importe quoi. Je camoufle mon corps sous la graisse et cache mon âme derrière d'in vraisemblables mensonges. J'avale une réalité grise et maussade pour la régurgiter, distillée, transformée, reconstruite... embellie. Je suis le Tout-Puissant et refais le monde en toute disproportion, à mon image, en choisissant mes ingrédients. Pleins et déliés, délicates vergeoises, petit contrepoint d'amertume. Je joue de la suavité d'un mot ou de l'aigreur d'une phrase de pure spéculation. Tout cela me fait souffrir.

Médiocrement issu d'une classe moyenne, je ne supporte pas ma condition, ni mon bonhomme de père, dur au labeur, sans autres ambitions que de nourrir honnêtement sa famille en vendant de bons produits dans sa boulangerie. Mon père, toujours satisfait du travail accompli, reproduisant sans faille ni fantaisie les gestes appris. Mon père ne connaîtra rien du large appel des maelstroms. Il pêche depuis la rive, au bord de l'eau sans quitter du regard un bouchon de liège coloré. L'intégrité, la platitude crue, la franchise, l'humilité faites homme. Jamais d'excès, ni devant son assiette, ni devant ses clients. La juste proportion. Rien ne doit déborder sur les plateaux de la balance.

Ma mère, éternelle midinette, animée d'une piété profonde mâtinée de croyances

hétéroclites, se débrouille comme elle peut pour continuer d'éduquer son fils unique et récalcitrant : moi.

Moi, descendant illégitime d'un bâtard inconnu, fils de Frédéric II d'Aragon, roi de Sicile, à l'origine lointaine de diverses sociétés secrètes, dont la célèbre Camorra napolitaine... Moi qui ai su former, en 1888 à Londres, mon bon disciple Jack l'Éventreur, ce pâtissier cruel qui, tapi dans une boutique des bas quartiers, empoisonnait, à coup de pets-de-nonne curarisés, les belles prostituées venues chercher quelques douceurs en guise de réconfort. Moi, héritier d'une lignée sous-prolétarienne d'anarchistes italiens ayant fui un régime les condamnant à mort ; moi, successeur de tous les archimages et alchimistes de l'univers, ultime détenteur de l'élixir de longue vie, de la pierre philosophale, de la synthèse du corps subtil : deux doigts d'alcool de bouche, une larme de mon fameux sirop de mandragore, un demi-verre de ce métal liquide et lourd accompagné de quelques autres composants savoureux et secrets. Moi qui suis, étais et serai de toute éternité...

Je mens en traversant les âges.

Je mens à mon père lorsqu'il manque quatre brioches à la commande de madame Unetelle.

– *Qui les a dévorées ?*

– *Pas moi !*

Je mens pour croire à ma conformité.

– *Madame et puis monsieur. Regardez-moi là-bas et regardez-moi bien... je suis pareil à vous.*

J'ai d'abord menti pour vous plaire, pour être aimé du plus grand nombre en faisant mine, au fil de mes rencontres, d'adopter des croyances ou des usages partagés. Mais ailleurs, en décalage, sans croire à mon appartenance, je suis un éternel *malgré-moi*.

Puis j'ai menti pour vous déplaire, bousculé par cette impossible volonté, d'à la fois vous ressembler et d'être différent de vous.

J'ai menti sans plus savoir pourquoi. Pour me moquer de vous. Pour me perdre. J'ai menti pour paraître crédible, adoptant, moi aussi, des opinions tranchées sur le temps, la politique, l'évolution des mœurs, le mal de mer ou la bombe atomique...

Le mensonge me procure une certaine satisfaction avant de me blesser, devenant une fraction du réel. Une fraction de plus.

Sans auditoire, je continue de mentir pour moi seul : duc de Savoie, prince du Piémont, roi de Sicile... Fils d'un boulanger-pâtissier, rien de plus, nippé d'un pantalon trop court, poches collées de berlingots, de dragées ou de pralines sucés.

Je cours parfois dans le vallon pour rencontrer des jeunes ignorés par l'estampille maternelle. J'y trouverai Monique, ma première femme blanche aux petits seins curieusement bombés, à deux étages : des religieuses dodues, bourrées de crème pâtissière qu'il faut presser comme un énorme ver de peau pour en extraire la substantifique matière albuginée.

Verlaine, Paul Éluard, Rimbaud ou Boris Vian, tous mes frères, esthètes comme moi, menteurs... Elle et moi, avons passé de longues heures à lire ensemble des poèmes d'amour avant d'oser se toucher, assis dans l'herbe, derrière un mur et sous un arbre. Frôlement d'une main froide. Incertitude, précarité du geste. Risquer, accorder, s'accorder, donner, se donner et déborder pour prendre à pleines dents.

Écrire des lettres remises en mains propres.

Monique,

Tu le sais, une « chose » très forte m'attire vers toi. Cette chose est née progressivement, sans violence et puis s'est installée et ne me quitte plus : envie de te serrer contre moi, de dire ton nom tout doucement à ton oreille. Besoin d'entendre le mien prononcé par ta bouche.

Veux-tu que nous nous retrouvions dans ce curieux salon de thé de la vieille ville où nous étions hier ? Nous y avons mangé de délicieux petits biscuits au goût inattendu, très épicés. Ces

derniers temps, je trouve Jean-Jacques un peu morose. Je pense qu'il est jaloux parce que nous nous rencontrons en dehors de la bande... Il se doute de quelque chose.

Nous écrivons de grandes poésies, petits poèmes et vers de mirliton, tellement sincères qu'ils en deviennent beaux. Parler d'amours célèbres et romantiques, forcément impossibles. Pauvre Werther. S'interroger ensemble sur le sens de l'existence, sur notre vie d'adultes et l'avenir du monde : *pourquoi vivre et construire, puisqu'à la fin... Pourquoi les hommes courent-ils après l'argent ? Des milliers d'êtres humains sont dépourvus de tout dans les pays lointains. Des enfants meurent de faim non loin des hôtels où les touristes fortunés s'empiffrent et gâchent l'abondance. Pourquoi les guerres et la misère ? Pourquoi la chasse aux animaux sauvages qui ne demandent qu'à vivre en paix ? Pourquoi les manteaux de fourrure et la vivisection ?* Nous accumulions naïvement ces paquets de truismes véraux et falots, construits à notre image.

Nous sommes anarchistes, je lis. Je lui lis Bakounine, Debord et bientôt Vaneigem, entre Apollinaire et Desnos. Sans oublier ce copain d'une douceur enragé : le prince Kropotkine. Belle figure, Don Quichotte, homme de science, homme de toutes les sciences : anthropologue, mathématicien, sociologue, entomologiste, géographe, physicien, philosophe, musicien,

poète et j'en passe. Homme surtout des nuances et des variations, il doute, bouscule et renverse les idées qu'à l'instant même il défendait. Une seule certitude : à bas les injustices ! Et basta !

Le soleil a rendez-vous avec la lune, mais la lune ne le sait pas et le soleil attend : toute l'histoire de l'humanité se résume en cette courte phrase.

Je suis gros et timide.

Pas très gros, mais bien timide.

Les autres filles me terrorisent. Surtout les demi-femmes qui vont au lycée en groupes égaillés. Elles sortent, dans les rues. Leurs corps hurlent une liberté sauvage. Je hais les fines adolescentes à la peau satinée comme une-pêche blanche. Celles qui pouffent, se prennent par l'épaule, se masquent un instant le visage, se plient en deux, faisant mine de me cacher tous leurs éclats. Je n'aime pas les filles en bonne santé, ni les filles sages – grandes ou petites -, ni les filles à maman, ni les pauvres résignées, ni les riches surtout. Ni celles qui, délicates et suaves, repoussent négligemment au bord de leur assiette, avec une allure de dédain, les trois bouchées de frangipane parcimonieuse d'une galette des Rois déjà fort pauvrement servie. Je les exécute toutes. J'ai peur des sportives qui courent, portant négligemment leur cartable avec l'air de dire : « *Les leçons, on s'en fiche, on*

les envoie valser. » Je déteste celles qui, sans pudeur, s'embrassent phy-si-que-ment entre elles sur les joues sous l'œil des passants.

J'ai quatorze, quinze ou seize ans, peut-être plus, au fond de mon vallon, mais je suis encore un gros bébé, un énorme poupard, une larve monstrueuse qui se figure avoir achevé le cycle de ses métamorphoses. Je me surprends à imiter la pose du penseur de Rodin. Homme blasé, je simule le tourment et me tourmente. Comme il est doux de se laisser souffrir ! J'ai tout vécu et je fume la pipe. Je sens sur moi peser le désarroi de cent mille ans d'humanité servile. Vive la sociale ! Ni Dieu ni maître ! À bas tous les états !

Ce soir-là.

Il fait chaud. Je transpire. J'entre dans une ruine aménagée en camp retranché par notre équipe. Ils y prennent parfois du shit dans de petits narguilés de cuivre, écoutent de la musique croyant singer la *Beat Generation*. Ils dégustent des gâteaux arabes : makhrouds ou zlabias sucrés au miel pour soutenir la juste lutte du peuple algérien. Pas moi. Je n'aime pas les gâteaux trop sucrés.

Je ne fume pas et je m'éloigne honteusement pour savourer mes gâteaux réactionnaires, colonialistes et français. Manger relève de l'intime, comme un désir sans aile qui crie : *envole-toi*. Devant les autres, je ne mange que le

strict minimum, proprement, sans laisser de traces, sans tacher ma chemise.

Ce soir-là.

L'heure n'est pas très avancée, mais il fait sombre dans notre ruine. Mes yeux demandent un temps pour s'acclimater. J'entends d'abord des voix, puis j'aperçois la petite tête effrayée d'un hamster beige et blanc sortant de la poche d'un copain. Il le suspend par la peau du cou. Prolétaires de tous les pays... Vite, vite, je veux le délivrer.

– Laisse tomber, c'est un rat, il va te bouffer les couilles.

Le délivrer. Urgence. Poséidon - Poséidon, c'est moi - se lève au fond d'une grotte sous-marine. Poséidon à la barbe fleurie, presque grammaticale. La barbe d'un dieu viril et redouté. Une vraie barbe, pas ce duvet riquiqui cette ombre sale qui me sert de moustache. Poséidon, Neptune ou un autre vengeur, bras tendu, index en poupe, trident porté par l'autre bras pour protéger le plus petit de mes sujets fidèles : un hamster livré en pâture à une horde de macropodes enragés, fascistes et gluants. Les algues prenant racine sur des cristaux d'angélique s'allongent en longs rubans. Rien ne peut contenir mon courroux légitime. Je m'élançe... un raz de marée suspend mon mouvement, m'entraîne et me renverse. Je bute

contre une grosse pierre et m'étale de tout mon long sur le sol en terre battue. J'enrage, le nez dans la poussière. Rires. Je me lève en refusant l'aide de Jean-Jacques avant que d'essuyer mon pantalon crotté.

– Remets-toi Barbalouco !

– Fais gaffe, ça mord ces petites bêtes-là ! Il va grignoter ton petit robinet. Déjà qu'il n'est pas bien grand.

La bête trotte et se cache, tapie dans le recoin le plus sombre. Ma main se tend encore, cette fois suppliante.

– Donne ! Donne-le-moi !

Les macropodes se lancent à présent le hamster de main en main comme s'il s'agissait d'une simple chose insensible, un ballon, une balle de tennis. Je cours vainement de l'un à l'autre et prends le risque de culbuter derechef, tête en avant. Mes compagnons, plus vifs que moi, me devancent et anticipent le moindre de mes gestes. Je m'arrête, bras ballants, bouche ouverte, haletant. Humilié. Je souffle. Je suis furieux.

Pour me récompenser de ma défaite, on m'envoie l'infortuné rongeur entre les mains.

– Tu le veux et bien voilà, prends-le !

Surpris, je l'agrippe. Sans doute avec trop de vigueur. Craquement de ses os sous l'étreinte

violente de mes doigts. La bête pousse un cri, mais garde encore les yeux vifs. Une goutte de sang, bien rouge, perle, tremblante, au bout de son museau. Arrêt sur son regard. Je lève le bras et la jette violemment contre un mur d'où elle retombe lourdement. Molle et morte. Pourquoi ?

– Pourquoi as-tu fait ça ?

La tribu macrobienne se rassemble et regarde mon œuvre étendue sur le sol. Je ramasse et m'enfuis vers la route, ma victime à la main, je cours, je vole. Je ralentis et m'assieds sur un banc de pierre, la tête vide. Petit matin ou petit soir. La lumière est égale. Un rire incontrôlable. Un tremblement. Je ris, rigole, rigolant, rigolo, rigolade. Je m'exaspère et retrouve cet étrange sentiment d'éloignement, cette distance que j'éprouve lorsque je marche vers l'ennui. Ce rire.

– Monique, que fais-tu là ?

L'esprit mou. Je glisse d'un geste étrangement souple l'animal dans ma poche où, encore tiède, il rejoint mes friandises oubliées et poisseuses. Quelque chose s'écoule de son corps, du sang ou de l'urine. Tout cela se mélange au sucre candi et me mouille la cuisse. Monique, toute pimpante, sourire aux lèvres, arrive fraîche en sautillant. Elle traverse la route et avance, bras tendus pour m'embrasser. J'ai du sang plein les pognes. Les mains planquées derrière le

dos, je m'essuie sur mon pull et me penche, arc-bouté, tête en avant, bouche en cul de poule pour un bisou prudent qui mime la tendresse de très loin.

L'esprit vif, j'étale à brûle-pourpoint l'histoire d'une tante supposée, arrivée depuis peu d'Italie. Elle s'appellerait Katerina.

– Katerina, te rends-tu compte ? Nous ne l'avons pas revue depuis le jour de ma naissance. Elle était là, puis pfuitt, elle s'est évanouie sans laisser aucune trace. Le repas qu'elle s'apprêtait à consommer, préparé avec des herbes rares, était, paraît-il, encore sur la table. Échappée dans une étrange brume, comme par magie, ne laissant derrière elle qu'une imprécise odeur de violette dulcifiée. Personne n'a plus rien su d'elle. Disparue depuis des lustres. Où était-elle ? Avait-elle seulement réellement existé ? S'agissait-il de la manifestation concrète de cette légende familiale : une tante italienne à demi-fée ou à demi-sorcière qui n'apparaîtrait qu'une fois toutes les vingt-cinq générations pour accueillir la naissance d'un élu. Un enfant mâle à qui elle léguerait par quelques enchantements subtils, d'exceptionnels dons et une mystérieuse autorité en une matière particulière, nouvelle à chaque fois. Pour l'heure, ce serait moi, bien moi... destiné à vivre de singuliers lendemains, succédant, après quelques siècles d'absence, à Marino Faliero, le Doge injustement décapité pour haute

trahison. Tu vois, le cas est grave, je dois absolument partir, rentrer à la maison.

Je me sauve, m'évapore, me dissipe sur un brouillard chargé de lourdes particules odorantes, aigres et sucrées comme la transpiration d'une femme. Monique qui me connaît pourtant, en reste éberluée.

Katerina, qui n'est bien entendu que la sœur de maman, n'a jamais disparu de nulle part. Elle s'installe bêtement, cette fois et comme chaque année, pour tout l'été à la maison.

- Bonjour ma tante. Comé va ?

VIII

Katerina m'ennuie.

La plage, chaque matin, la plage. J'abomine les bains de mer. Maman parle à sa sœur en italien ou dans ce patois napolitano-ligure, plus obscur encore. Je reconnais parmi leurs rires, mon nom et celui de Monique.

Un parasol. De l'ombre, il leur faut de l'ombre, elles ne supportent pas le soleil. Je porte les plus gros paquets.

Je déteste Katerina.

Ses éclats gigantesques me consternent. Elle chipote pour manger, mais prépare des quantités invraisemblables de nourriture pour toute la famille : *Bagna cauda* aux anchois, *stufato di manzo* et autres *rolotos ripienos*.

Katerina est vieille.

Elle est laide, grosse et vulgaire. Au bord de l'eau, pour me déshabiller, j'ouvre la porte d'une cabine.

Horreur !

Encore Katerina.

Cette fois complètement nue, le sein tombant, ridé et sombre comme la peau d'un vieux fruit blet. L'oreille plate, plate oreille d'un chien chasseur à l'œil triste. Un cocker bien entendu. La cuisse flasque, gélatineuse et tremblotante. Je reste là, pétrifié. Silence. Elle se tait également. Nous demeurons un instant suspendus l'un à l'autre. Puis, sans tarder, elle profère une bordée d'injures colorées dont le sens ne fait aucun doute, malgré le dialecte génois, lombard, napolitain, savoyard ou maltais dont elle ne peut se départir quand l'émotion devient trop forte. Hurlements de ma mère suivis de railleries et de rires.

Encore des rires.

Qu'elles se débrouillent pour remonter avec le parasol, les serviettes, les pliants, les pommades et tutti quanti ! Les restes de notre pique-nique débordent des plats recouverts de torchons. La sauce des paupiettes de bœuf aux artichauts - *involtini coi carciofi* - déborde et coule dans le panier. J'ai avalé jusqu'à la dernière bouchée sa grande spécialité : les *Fritoli*

di carnavale, délicieux beignets à la cannelle et au citron.

Moi, je m'en vais.

J'aimerais croiser Monique pour lui dire toute la vérité. J'ai souvent besoin d'ouvrir mon cœur. Mais la serrure en est curieusement grippée.

En passant, j'invente encore une autre Katerina, ma pauvre grand-mère, ma tante, ma cousine, qui souffle sa peine sur la route, chargée de son estival fardeau. Maman va me tuer.

Chez moi, je m'allonge pour une sieste profonde et je dors, et je rêve. Une laitance chargée de remords se répand de ma verge vers un corps où se mêlent Monique et une vieille femme fripée, attirante, n'ayant pour cache-sexe que la peau d'une bête minuscule, beige et blanche, une fourrure mouchetée de sang.

IX

Je m'évade dès la sortie des cours, ou j'invente un professeur malade pour passer de plus en plus de temps assis dans le fournil à regarder mon père accomplir son travail appliqué. Lorsque je suis près de lui, il ne lui vient jamais à l'idée que je devrais me trouver en classe à cette heure-là.

Trop sucrées ses meringues et trop sèches. Ses joues se teintent quand je lui dis, beau mensonge, que ce sont les meilleures.

Poches à douilles gonflées, triturées, écrasées jusqu'à en expulser la dernière trace de neige blanche. Le geste est grand, le résultat médiocre. Son âme simple ignore les nuances.

Trop blanches et sans parfum.

La prétentieuse devanture de notre boulangerie porte une enseigne en lettres gothiques noires et dorées. Entre les tartes de

blettes saupoudrées de sucre glace, les pissaladières et les biscuits secs à l'anis, l'étroite vitrine propose en bonne place des paquets de madeleines. Spécialité du chef. Papa, dans sa jeunesse a dû entendre parler de Proust.

Parfaitement entretenu, un comptoir de chêne ciré à l'ancienne dissimule, des pieds à la taille, une vendeuse entre deux âges au tablier d'un blanc immaculé. Quelques moules de cuivre étamé sont accrochés au mur, juste au-dessus des rayonnages de confiseries. Tout est surfait jusque dans le détail, jusqu'aux paniers d'osier. Jusqu'au sourire d'un maître de cérémonie ridiculement empressé lorsqu'il lui arrive, comme aujourd'hui, de servir en personne *l'aimable* clientèle.

Je mange subrepticement, dès qu'il tourne les talons, un petit-four encore chaud (d'ordinaire, il ne m'accorde que les ratés). Je l'avale tout rond. Trop vite. Douleur dans l'œsophage contracté. Ça coince, ça brûle. Le petit-four descend lentement avant d'arriver vers l'estomac. Un petit-four oublié, nappé de chocolat, rempli jusqu'à la bonde de crème épaisse et pâtissière.

J'aurais préféré une pâte de fruits.

Cinq heures, dimanche après-midi, la boutique est fermée, je suis seul et déploie enfin mes ailes blanches pour mes premiers essais sur

la peau d'une orange confite, hachée, broyée, atomisée, et puis recomposée en une fine mousse laquée. Les yeux ouverts, j'absorbe. Je suce du bout des lèvres le retour d'une lame bien lisse qui effleure mon œuvre. Les yeux fermés, je cueille en plein soleil les bigarades d'une orangerie espagnole suspendue à un fil. Je bois le jus acide de ses fruits, mêlé de citrons doux, sucré au miel et aromatisé d'un zeste de cédrat. La peau grenue de mes joues rondes se creuse en vésicules orangées, les feuilles vertes poussent au bout de mes ramures. Je me souviens de l'orangine, cette génoise parfumée.

Chaque lundi, nous produisons pour toute la semaine les madeleines bleues aromatisées justement à la fleur d'oranger, comme presque toutes les madeleines que la terre porte. Bleues, parce qu'elles sont emballées par paquets de douze et enveloppées d'un papier blanc, imprimé en lettres cursives bleu azur au style alambiqué « Madeleines fines. Maison Feltrinelli », sur deux lignes. Je souris au souvenir ému des bigarades de la veille. Une recette simple, classique mais sans pavois.

Mon père a mesuré et pesé cent fois devant moi chaque ingrédient avant de me laisser « La Madeleine ». De me l'abandonner.

Rien ne m'arrête, je modifie en secret quelques points de sa recette. J'augmente la part du beurre et j'effectue la cuisson en deux temps

pour préserver le moelleux intérieur et obtenir, sur le dessus, une fine croûte qui craque légèrement sous la dent avant de se dissoudre et de rejoindre, sur la langue, le développement de l'arôme combiné du sucre, de la fleur d'oranger et de la pâte.

Ces quelques succès gastronomiques m'affermissent. Mauvais enfant, mauvais élève, je m'envole très vite vers de nouvelles certitudes. Mon renom passera les frontières. Un jour, je serai un homme extraordinaire. D'ailleurs, ai-je d'autre choix ? C'est mon destin. Je me vois volontiers vedette d'un grand spectacle de variétés, me démaquillant dans une loge somptueuse où Jean-Jacques viendrait me retrouver.

– C'est moi, te souviens-tu ?

Je ferais mine d'hésiter un instant.

– Jean-Jacques comment, dites-vous ?

Après un temps qui lui semblera très long, je l'inviterais chaleureusement à un copieux dîner chez *Maxim's*, avant de l'abandonner, tôt le matin, devant un cocktail exotique au bar d'un luxueux hôtel. Mon fidèle chauffeur, au volant d'une sombre limousine, me conduirait, malgré ma fatigue, vers mon devoir de star. Indifférentes à mes rondeurs, peut-être même séduites par mon embonpoint hors-norme, quelques délicieuses admiratrices attendraient encore, au

petit jour, ma venue à la sortie du music-hall. Je suis chanteur, bien sûr. Comment accueillir, puis forcément éconduire toutes ces femmes sans les humilier ni les meurtrir ? Je veux qu'elles gardent de moi le souvenir intact de ma splendeur à l'Olympia. Olympia qui sommeille, toutes lumières éteintes.

Rien ne va plus lorsque je me réveille.

Le vent agite les volets verts de ma maison au-dessus de la mer. Les années claquent dans ma tête. Adieu Jean-Jacques. Ce corps lourdement allongé dans ma chambre attend une heure qui ne vient pas, ne viendra pas. Nice traîne encore d'est en ouest son soleil translucide sur la pureté tranquille de ses matins d'hiver. Je m'attache, derrière les murs de carton-pâte, à ériger tout un décor de cinéma. De la place Masséna, jusqu'à la gare et l'avenue Thiers. Du port, jusque vers l'opéra. Quelques miettes de *torta genovese* me gratouillent le dos. J'ai encore mangé dans mon lit.

Reste chez toi, le dernier souffle d'un mistral fabriqué se lève et pourrait bien encore te tourmenter. Le pan d'une affiche s'écroule, déchiré par la main d'un enfant de passage. Coca-Cola est délicieux dans sa bouteille embuée de gouttelettes glacées. La *Victorine* délaisse ses studios, les images toutefois, se succèdent, vingt-quatre par seconde, sous les pas incertains d'une veuve âgée, maladroitement poudrée.

Fourrures, visons noirs élimés, étoles, toques et astrakans de Russie, église byzantine. Mes rêves de grandeur s'anéantissent sur l'ombre d'autres grandeurs déchues, un relent aigre au fond de la gorge. Adieu Jean-Jacques, on ne veut plus de moi dans ce lycée et je repars au tout début, niveau zéro du b.a.-ba de la pâtisserie. Église russe, quelques Tatares désarçonnés avancent pédibus ; l'archimandrite austère, planqué sous sa coupole, se moque bien de mes croyances ingénues, j'aurais quand même pu devenir autre chose : un pâtissier célèbre, et pour le moins ouvrir une boutique à Paris. Les galets roulent, petits galets de sucre à la niçoise, et me recouvrent de la promenade anglaise à la plage et jusque dans mon lit. Nice s'éternise sur la gourmète d'or d'un m'as-tu-vu au corps velu, svelte et trop bronzé, avant de s'achever enfin sur les lunettes noires d'un papillon femelle, encore un papillon, mais cette fois de marque américaine. Nice se répand, olives en tête, dans une bouche ouverte sur l'huile croustillante d'un pan-bagnat trop plein.

DEUXIÈME PARTIE

Paris !

D'ici on ne voit pas le Sacré-Cœur, mais il est tellement proche qu'on ne peut s'empêcher d'y penser : on l'imagine. Il doit être blanc, comme le dessin d'un pain de sucre, lourd, incontournable, massif. Du sucre brut, à peine travaillé, avec quelques dentelles ébauchées et des dragées sur les fenêtres. Blanc comme une tache dans la nuit, comme un mariage de pacotille avec une mariée extrêmement surprise de se trouver justement là, sur le point culminant de Montmartre, emmaillotée dans une traîne de chantilly grossière parsemée de grumeaux. Pour faire joli, on poserait son visage fin au-dessus de la grande coupole avec ses cheveux noirs interminables qui descendraient comme les marques du temps mouillé. Il pleut. L'eau ruisselle. Des mains aux doigts démesurés s'allongent en prolongeant les bras jusqu'en bas

des ruelles, vers Pigalle, vers la ville et jusqu'au mur des fédérés.

Gai Paris, sauciflards accrochés, grosses et belles saucisses de Morteau, salamis, néons et sexe à tous les étages.

Pigalle, les ongles bruns de caramel crissent et s'enroulent en griffant les pavés. Quelques débris dorés se dissolvent dans la pluie, sur les marches, à l'entrée du métro.

Montmartre dégouline, de places sinueuses en escaliers abrupts. Les rampes métalliques sont toujours peintes du même vert. Montmartre se répand en guirlandes de poulbots, jusqu'aux touristes égarés, un peu ivres, près des vestiges d'un nom illustre, Lapin Agile, ou bien d'un autre, qui lui ressemble, Bateau Lavoir ou French Cancan. Un limonaire et son machiniste, abrités sous une porte, égrènent sans succès des airs de fête foraine.

Poubelle renversée sur une cour ouverte, papiers gras, un chien qui gueule, l'odeur de la pluie sur les arènes et sur la vigne. Petit carré de vigne engrillagé, presque fossilisé. Piquette et picoton acides jusqu'au fond du gosier. Acides pour me rappeler que j'existe, j'ai mal à l'estomac, trop et mal mangé hier en entrant dans ma nuit.

Plus bas, le Moulin-Rouge tourne sa roue, Mac Donald's est ouvert, un clochard fouille les

boîtes de hamburgers abandonnées. Des Japonais se promènent en groupes compacts, crachant des éclairs photographiques sortis d'appareils neufs et très sophistiqués. Encore des mots. Des kyrielles de mots articulés que je ne comprends pas. Sourire. L'œil croisé d'une femme et un éclat de rire dans mon dos. Je me rétracte dans ma coquille.

Dans un immeuble, derrière une fenêtre, la silhouette d'un homme s'esquisse et se précise. Il me regarde, mais la lumière s'éteint presque aussitôt. Je cherche une seconde vers son obscurité avant d'oublier pour toujours l'expression grave de son visage qui se confond déjà avec des milliers d'autres masques.

La nuit est sans repères sous les enseignes clignotantes. Je suis dehors, loin de mon univers, de mes fourneaux, de ma boutique. Je suis dedans, à l'intérieur d'un rêve, comme le cauchemar d'une autre vie, pas la mienne. Une vie perdue, sans but, sans avenir ni passé, au plus profond d'une voix délicieuse et fragile qui se retire au moindre bruit. Je suis sans nom, sans résistance et sans attaches. Qui pourrait bien reconnaître Feltrinelli, le pâtissier cité par tous les guides gastronomiques? C'est moi pourtant, invariablement surpris de mes transformations. La tristesse est souvent là, mais le malheur, le grand malheur nourricier, se fait attendre... ce malheur qui nous saisit et

nous emporte à l'improviste comme une éjaculation précoce et déchirante, comme un hamster balancé au flanc d'un mur, ce grand malheur, grand comme l'amour et grand comme la tendresse... Tendresse, tendresse que de crimes commis en ton nom !

Pigalle s'étale sous Montmartre.

Gros, mince ou entre deux. Devenir l'un ou l'autre, ou encore plus que l'autre. Parfois cassé ou altéré, puis régulièrement réparé, désaltéré, confiant, déterminé. Je suis tout à la fois, la foule et chacun des hommes dans la foule. Je suis les lumières, la rue sur les pavés glissants, la pluie qui ruisselle, puis la fatigue et le sommeil sur le poids mort d'un ventre encore à moitié vide. Dehors, juste au-delà de ma chair, de ma nature première : un chasseur, à la manière d'un groom mal fagoté et beau parleur, aguiche les passants qui s'aventurent trop près des porches illuminés.

– Entrez, entrez, Messieurs, Mesdames, pour assister à l'unique spectacle. L'amour : une seule représentation, de la naissance jusqu'à la mort.

Vous y verrez le cycle des métamorphoses, avec dans les principaux rôles et dans un nu intégral Maria Chapdelaine, le duc de Guise, François Villon et le pape de l'église catholique et romaine, Jean-Paul le Bref, premier du nom.

Vous y verrez les arbres croître dans le désert, le sang battre tambour, la pluie conter fleurette. Des vasques d'argent se rempliront de miel trouvé par les Hébreux au bord des oasis de volupté. Vous y verrez la transmutation d'un fœtus étalé sur son authentique plaque de placenta. Devant vous, il se transformera en un joli bébé glouton qui grandira avant de devenir, en quelques secondes seulement, un bel adolescent de sexe masculin. Très masculin... Et puis, tenez-vous bien — sans même que vous ayez le temps de comprendre les habiles subterfuges de nos meilleurs artistes —, cet homme jeune se fera plus âgé, progressivement beaucoup plus âgé. Vous verrez alors sur son visage de profondes rides se graver. Et l'issue du spectacle vous apportera, je n'en dirai pas plus, quelques autres satisfactions gustatives et bien concrètes.

Entrez, entrez ! N'hésitez plus !

N'ayez pas peur, il n'y a ici que du plaisir, de la joie, du rire et de la bonne humeur !

Pour éviter ce mercantile empoisonneur, je marche derrière les voitures rangées le long du caniveau. Sur le trottoir, des étals plus ou moins bien réfrigérés entassent des sandwiches taillés dans des baguettes caoutchouteuses ou

desséchées. Les frites et les merguez reposent juste à côté, en tas, figées dans la graisse solide.

J'ai trop mangé, mais un élan impétueux m'incite à me remplir. Pour me dissoudre encore un peu. Pour me complaire au-delà des limites. Tout est caduc : chaque bouchée s'échappe, remplacée par la suivante, ma déglutition laborieuse envahit l'œsophage et finit par se tasser tout au fond de la panse sur le magma organique, tiède et pâteux qui attend. Chaque élément compose mon trouble de sédiments successifs. Il commande d'accomplir les gestes d'un rituel où mes mouvements emboîtent exactement leurs pas, et rejoignent le limon habité du fond de l'estomac. Je tends un bras automatique. J'achète avec un gros billet, j'empoche la monnaie sans compter, j'ouvre la bouche sur la galerie de toutes mes belles dents blanches.

Un grand échalas famélique me sert puis, ralentissant ses gestes, contemple plusieurs fois de bas en haut, presque interdit, mes cent quatre-vingt-dix kilos. Je n'aime pas ça. Plus je grossis, plus je voudrais devenir diaphane, translucide, évanescent. D'une incroyable légèreté. Mon pur esprit se déplacerait en planant sur la ville loin de ma viande involontaire et ramassée.

Partir.

Un peu plus loin, j'aperçois Mac Donald's.
Encore et toujours Mac Donald's.

– Deux Big Macs, deux doubles Cheeseburgers, une boîte de douze Chicken Mac Nugets avec sauce au curry, cinq Apple-Pies, trois cocas, petit modèle, un jus d'orange et une eau minérale.

– C'est pour emporter ou pour manger sur place ?

Il me prend une envie de meurtre : cinq plats, cinq desserts, cinq boissons. En pareille circonstance, n'importe quel imbécile supposerait que des amis m'attendent un peu plus loin pour partager avec moi ce repas. Lui, non. L'agitation de mes mains me trahit.

Pour réduire la valetaille à son rang et l'écraser dans son silence, je cherche l'expression juste entre sourire et mépris. Quelques secondes s'écoulent avant que je puisse articuler dans ma tourmente trois mots raides et hachés.

– Pour emporter, bien sûr.

Rien de plus, j'attends, la tête vide. J'aimerais que les gens pensent de moi : il est devenu gros sans manger.

– Moi ? Je ne mange jamais, je suis gros comme certains sont aveugles, bossus, unijambistes ou manchots. Gros, comme

l'énorme victime d'une fatalité, poussé par une mauvaise étoile, entraîné par le sort.

C'est un peu vrai : entraîné par le sort, dominé, gouverné par une force étrangère qui entre en moi et me pousse, je dévisage fièrement mon destin avant de m'abandonner, submergé d'un flot d'excès violents et délicats. Je suis devenu gros par distraction. Par amour... j'absorbe ceux que j'aime. Je me nourris dans mon bain, sur mes lectures, dans mon camion, au travail, et parfois même en dormant, sous la coupe d'un intervalle somnambulique. La sonnerie du téléphone peut m'éveiller, assis devant un plat de viande froide, dans la cuisine en mastiquant, la bouche pleine.

Je quitte le « Mac Do » comme d'autres s'éclipseraient d'un bordel, en prenant soin d'inspecter les alentours. Ne pas être vu. Personne ne doit me reconnaître. Aucun ami, aucune connaissance.

D'ailleurs, ai-je vraiment des amis ? Jean-Jacques est à Nice, apprenti médecin, pour devenir un homme honnête, bien gentiment, comme son papa. Nous ne nous voyons plus.

Entre le seuil et la rue, j'accélère le pas pour gommer au plus vite cet instant et fuir les regards attardés. Tout va bien, je peux marcher la tête haute. À la manière d'un voleur maladroit, je camoufle mes paquets entre le coude et mon

imperméable beige posé sur l'avant-bras. Crispé pour maintenir cet équilibre instable, j'aperçois, comme une délivrance, ma camionnette garée en double file, non loin de là. Sur mon parcours, une prostituée m'interpelle. Je feins de l'ignorer. Je recule jusque sur la chaussée. Une voiture klaxonne. J'avance, je trébuche. Une main virile saisit mon poignet pour me rétablir. Un homme annonce une réduction exceptionnelle et me tend un ticket. Le spectacle va commencer. Il m'oblige sur quelques mètres à presser le pas. Il me retient, je me dégage. Voilà, j'y suis, les clefs sont dans la poche intérieure de ma veste. Au prix de quelques contorsions discrètes, je parviendrai à les sortir sans me faire remar...

Police.

Police comme un viol irréel. Ce n'est pas moi. Je n'ai rien fait. Une voiture s'arrête, quatre hommes m'encadrent, arrachent mon imperméable, saisissent et fouillent mes paquets. Poussé, plaqué contre mon véhicule. Les bras levés. Muet et bouche ouverte. Revolver sur la tempe. Je ne comprends pas. Je bredouille quelques explications à propos de mes papiers laissés à la pâtisserie, ma pâtisserie.

– Je suis Feltrinelli, la semaine dernière, je représentais encore la gastronomie française à la télévision luxembourgeoise.

Mais déjà je suis seul, les flics sont repartis sans me laisser le temps de saisir le côté burlesque de la situation. Pas d'arme, pas de bombe, pas de drogue, rien que de la bouffe. Pigalle continue de battre son rythme sans se soucier de moi, ni des sacs de sandwiches tombés à mes pieds sur le sol mouillé, ni des mille et une nuits qui s'enchaînent et se ressemblent en succédant aux jours d'une vie différente, faite d'un travail où je me suis imposé pied à pied, bravant tous les obstacles, étouffant mes scrupules, sollicitant l'avis et la bienveillante sanction de tous les jurys accrédités par la science pâtissière.

Avant de m'installer, j'ai visité les boutiques des plus grands virtuoses, simulant cette passion, belle et naïve, qu'affichent parfois les débutants zélés. Je posais des questions ingénues pour mieux dérober tous les secrets cachés entre les mots.

Comme preuve de mon faible savoir, j'étais doctement les plus claires évidences. Et l'on me conviait de temps à autre à pénétrer le saint des saints dans un laboratoire pour me permettre d'observer le tour de main de ces orfèvres infatués.

Si les créations de mes débuts furent inspirées par les recettes du fameux *de Félice*, j'ai su donner à son génie un ton suffisamment personnel et nouveau pour que nul n'y découvre

une quelconque filiation. Ce grand maître de la noisettine et de la frangipane, si méfiant paraît-il, m'avait pris en amitié. Charmé par mon apparente docilité, il commit un jour l'imprudence de m'abandonner suffisamment longtemps dans son bureau pour me permettre – quel honneur ! – de compulser les livres de sa bibliothèque. Lorsqu'il revint me prodiguer ses conseils bienveillants, accompagnés de chaleureux encouragements, je venais à peine de refermer le tiroir de la table de travail où se trouvait, à l'instant précédent, son précieux carnet de recettes.

– Vos questions prouvent l'intérêt que vous portez à notre profession, il est probable que j'entendrai parler de vous dans les années qui viennent. Vous méritez de réussir.

La pâtisserie transcende les vices de notre âme pour la conduire vers une éblouissante harmonie où s'allient les cinq sens qui nous attachent au monde. Les formes, les couleurs, les odeurs. Le goût et le toucher. Musique, seule vraie musique.

Musique sourde de l'ébauchoir qui glisse lentement autour du cri ébouillanté d'un fruit poché. Frôlement de la peau d'une femme affublée d'un bonheur simulé, qui se dissipe pour devenir ma création. Ma création ! J'imagine cette femme, je la possède. Elle n'est autre que le fruit d'une surréalité, je la possède

et, gloutonnement, je la mange. Une retenue, un spasme, une douleur, une extase... Frottement d'une spatule dans un vulgaire pot de verre blanc. Crissement d'une pâte sablée entre les dents d'un amateur. Tous les arts réunis en une seule création, éphémère et sublime. Matière évanescence, fragile.

Que vais-je devenir ?

Les flics, bien sûr, n'en savent rien.

Je ramasse mes sandwiches répandus sur le bitume, n'ayant plus à cœur de les manger. Je voudrais m'endormir. Mon ventre me fait mal. Le volant poisse entre mes doigts, j'imagine mes roues immobiles sur le nougat noirci d'un asphalte un peu triste, souple et tiède. Le démarreur lâche de longues stridulations avant de débrider le souffle haché de mon moteur diesel. Quelques centaines de mètres et j'abandonne les larges avenues, déjà je braque et contre-braque pour me garer laborieusement entre deux véhicules. Tout est odieusement physique. Le moindre effort me coûte, je transpire. Ma camionnette ne m'aura pas mené bien loin. Je marche dans une rue, la mienne.

Près de ma boutique, une concierge en charentaises, tête penchée comme une marionnette, balance un chiffon du bout de sa main molle. Un escalier couvert de graffitis sent l'urine et dégringole vers une cour bétonnée où

pousse, dans une crevasse irrégulière, un brin de plante grasse. Mais, à quelques mètres seulement, un bel auvent de toile claire protège ma devanture de la pluie fine.

Vivant, je suis vivant, bien vivant.

La clef pénètre dans la serrure du rideau métallique. Je m'introduis entre les murs de mon salon de thé, ravi devant la peinture lisse et satinée, hypnotisé par les spots sur le plafond brillant, les chromes et les laques de cette avalanche *italo-new-yorkaise*. Tout est silence dans ce morceau de nuit. À l'extérieur, le claquement d'une portière prend des allures de cataclysme. Je sursaute...

Il y a quelques heures seulement, mes serveurs, en ajoutant modestement leur part à l'agitation de la ville, se glissaient entre les tables rondes pour guetter le moindre geste, combler le moindre souhait de mes fidèles clientes, mes petites femmes, jeunes ou vieilles, élégantes et bavardes. Toute une cour déférente, une constellation d'admiratrices offertes à mon royaume miel et sirop, nappages délicats, cuillers d'argent fin. Elles vont souvent par paires, je passe et les salue, tête inclinée, avec juste ce qu'il faut d'obséquiosité. Puis je les quitte. Échangeant, ici quelques mots, et là un regard chargé de connivence. Je suis le cœur, le joli cœur, le maître de cérémonie qui se dandine lourdement entre ces dames avant de les

abandonner... À l'extérieur, les yeux d'une inconnue dissèquent ma vitrine. Mes gâteaux et entremets sont disposés sur du papier de soie froissé, de couleur vive pour le chocolat et noir pour mes autres compositions : génoises, plum-cakes ou croquebouches. La porte s'ouvre, se ferme, s'ouvre encore et se referme au son d'une douce et discrète mélodie, quelques notes composées pour moi seul par un compositeur de grand renom. Mais, à cette heure tardive, la boutique est déserte. Je ne veux pas de lumière vive. Seuls mes yeux s'animent, guidés par la lueur qui pénètre depuis un réverbère jusque dans la pièce étroite et longue qui me sert de laboratoire.

Faute de place, tous les postes sont disposés en enfilade sur un seul côté, les plans de travail, les frigos, l'échelle à plaques et le point d'eau. Une goutte frappe le fond du grand évier, discrète et régulière, tandis que les deux fours s'incrument comme un regard au bout de ce boyau luisant garni de taches sombres : fouets, chinois, casseroles, spatules et poêlons suspendus. A la faveur d'un éclat réfléchi derrière la table brune, la grande paillasse de faïence blanche devient verdâtre, presque phosphorescente. Mon second a déjà mis en place ses moules à fondant. J'ai préparé la veille des truffes de chocolat qui m'apparaissent brutalement comme la simple ébauche d'une

œuvre inachevée. Mes mains cherchent et trouvent l'indispensable instrument métallique rangé à sa très juste place, et tournent, et malaxent une fleur de semoule vaporeuse, versent de l'eau tiède pour atteindre l'exacte fluidité, allument le gaz, préparent la friture. Bien à l'abri, j'invente les Cromesquis de chocolat. Les truffes sont trempées dans la panure liquide et puis jetées dans l'huile à cent trente-cinq degrés. Un chuintement s'étire, comme une déchirure suivie d'une courte rémission. Vingt-cinq secondes. L'écumoire plonge et récolte quelques billes dorées. Le chocolat fondu, prisonnier d'une croûte assoiffée et subtile, éclatera au contact de la salive, sur la première langue venue, pour décharger son sperme noir.

Bientôt les Cromesquis, tombés dans le domaine public des bouches anonymes, ne seront plus qu'un entremets parmi tant d'autres, un mot inscrit sur une carte, une ligne de plus posée sur l'addition. Un mot dont l'étymologie sera perdue parmi les mots du dictionnaire. Un mot que pourtant, je suis le tout premier à avoir employé.

Les moments se succèdent, avec ou sans moi, ici ou ailleurs, englués sur la guimauve jaune sale où j'étale mes jours. Dans Paris, la vie de milliers d'hommes pourrait un jour croiser la mienne et l'épouser derrière les pierres

rectilignes d'une salle des pas perdus, d'une salle d'attente, peut-être simplement dans la rue, comme l'autre fois sur le trottoir des Grands Boulevards, où j'ai retrouvé Jean-Jacques après toutes ces années. Beau, cravaté, empressé, empesé, il marchait d'un pied ferme près de la porte Saint-Martin. L'œil vif, il me demande, première parole, si je n'ai pas un peu grossi. Quel empaffé !

La tête ailleurs, je suis assis sur un banc, entre le sac rempli des courses prévues pour mon repas du soir et un verre de soda bien entamé, acheté rue Saint-Denis en regardant les filles sortir et remonter le long des escaliers à demi grignotés d'une vieille maison de pain d'épice délabrée, - quels parisiens de ma génération n'ont pas fréquenté cette misère ? - Furtivement suivies par des pantins craintifs, elles me reconnaissent et me saluent parfois. Giselle, Jacqueline, Lucienne. Je suis un client régulier, plutôt sans histoires, avec de temps à autre quelques demandes qui sortent à peine de l'ordinaire.

- Caresse-moi le ventre, chérie, ça fait du bien.

- Ouvre les yeux, ne tourne pas la tête, regarde-moi en face !

- Dis-moi que je suis beau.

- Appelle-moi François.

– *Pleure un peu si tu veux, ça ne gêne pas. Tu vois, je sais pleurer moi aussi. Pleurons !*

Jean-Jacques me toise.

J'apprends qu'il a terminé ses études de médecine. Il me le fait savoir. Moi, je ne suis qu'un simple pâtissier, célèbre mais bouffi, un manuel, un pétrisseur, riche mais sans élégance, sans allure, sans intellect. Je n'ai pas et n'aurai jamais *la classe*. Quoi je fasse, je ne suis pas de bonne race. Je comprends pourquoi, sur un coup de tête, nous avons accroché les aristocrates à la lanterne.

Immuable, offusqué comme un bouddha troublé dans sa méditation profonde, je l'interroge sur le motif de sa présence dans notre bonne ville.

– *J'habite ici, j'ai quitté Nice.*

– *Toi aussi ?*

– *Moi aussi... Mais dis donc, hé, hé, tu fais encore parler de toi, j'ai lu dans les journaux...*

Je voudrais qu'il s'en aille. Je voudrais être seul.

– *Viens donc me voir et goûter mes gâteaux, nous parlerons du bon vieux temps.*

Il est venu, sans même attendre une semaine, une jeune femme accrochée à son bras. On me prévient de leur présence. Comme un

acteur avant la représentation, j'écarte discrètement le rideau vert qui sépare la salle de l'office. Assise à sa table, sous la lumière trop vive d'une applique triangulaire, elle est belle et s'ennuie comme une orientale au bain, délaissée dans sa commune nudité par son seigneur et maître.

Un garçon revient vers moi, chargé d'un plateau d'acier brossé désespérément vide. Derrière le comptoir de bois sombre, le cylindre chromé du percolateur exhale ses vapeurs de café vieille mode avec un petit sifflement. Les russes prétendent que le malheur approche si le samovar siffle. Je m'accroche au montant de la porte pour me prémunir contre un vertige qui ne vient pas. Les tables rondes, suffisamment espacées, sont alignées en quinconce. Chacun doit être à l'aise sur mes chaises stylisées. Mais sans plus. Trop de confort nuirait à la concentration qu'exige la dégustation pâtissière.

Ils sont installés au fond, à la limite de l'angle mort... Si elle penche davantage son visage, il sera masqué par l'énorme bouquet posé sur une table basse. Le mélange de la beauté et de l'ennui provoque en moi un brusque enivrement et réveille mes plus vives audaces. Je perds à chaque instant un peu de retenue. Je la veux. Esclave parmi les esclaves, insensible au probable courroux des eunuques, je risque, à

travers la lucarne grillagée, un autre regard sur le harem.

Il n'est pas là, ou si peu. Elle est seule - disons qu'elle serait seule -. Je m'assieds près d'elle sur la troisième chaise devant la table granitée. Jean-Jacques me dévisage. Ai-je répondu à ses salutations ? Il a d'abord un certain recul, puis un air attendri et méprisant lorsqu'il remarque que Catherine me plaît. Fi donc, le fat, le benêt ! La femme, pense-t-il, comme une voiture de luxe, n'est qu'un reflet de l'homme qui l'accompagne. C'est vrai.

Pour m'éconduire et me raccompagner avec mépris jusqu'à ma juste place, il me taquine et plaisante à propos de la fraîcheur des mille-feuilles. Je refuse de relever ce médiocre défi, mais, en son heure, il le paiera. Mes mille-feuilles sont parfaits. Fils du docteur de Saint-Thomas, la vie lui a tout donné ! La richesse, la fatuité qu'octroie le sentiment d'appartenir à l'intelligentsia et une femme délicieuse. Que veut-il encore me prendre, et que me reste-t-il ?

La porte s'ouvre, il se sent fort et le sultan s'adresse à moi derechef.

– Hé, hé ! Je disais ça pour rire, hé, hé, tes mille-feuilles sont succulents, comme tout ce que tu fais, d'ailleurs.

Je m'enferme dans un mutisme sinistre. Combien se passe-t-il de temps ? Le sultan

diplômé ne sait plus trop que dire et meuble la conversation à sa manière, cherchant à s'enquérir de l'incidence des saisons sur mon chiffre d'affaires, m'interrogeant sur l'état de ma santé, le tout en m'informant incidemment, mais avec délicatesse et force détails, des grands dangers de la surcharge pondérale.

– Saisons, chiffre d'affaires... Sincèrement, je n'en sais rien, adresse-toi à mon comptable. Certes, tu as raison, j'ai pris du poids, mais toi, n'avais-tu pas eu les oreillons au mauvais âge ?

Et je rajoute cherchant une complicité :

– Nous n'en avons que faire, n'est-ce pas Catherine ?

Il baisse les yeux. Un sourire se pose. Sur mes lèvres cette fois.

Je l'observe. Quelques taches rose apparaissent sur ses joues, il laisse aller une goutte contre son front mais tente encore de faire bonne figure.

Mais moi, grossièrement, j'ignore sa présence. Je ne m'adresse désormais qu'à Catherine et sur un autre chapitre.

– Vous vous connaissez depuis peu, j'imagine ? Puis-je vous tutoyer ? Tu...

Tout s'est passé si vite. Peut-être ai-je abordé le sujet si pressant de la tristesse de son

regard ? Peut-être ai-je involontairement frôlé sa main ? Volontairement peut-être... Le prince Chahriar, le beau, le noble sultan se perd dans ses mille et une nuits et puis se décompose pour devenir un frêle agneau, une fourmi, avant de commencer à rugir sans contrôle pour assurer ses possessions et territoires.

Avec ravissement, j'ai vu ce soir Jean-Jacques passer de la condescendance à l'agacement, de l'agacement à l'inquiétude, de l'inquiétude à une fureur d'autant plus savoureuse que ce type de manifestation lui est généralement étranger et ne sied pas à la noblesse de son lignage et de son ministère.

Il se lève et me déclare d'une voix forte et claire :

– François, tu as maintenant dépassé les bornes !

– Plaît-il ? Qu'ai-je fait ? Qu'ai-je dit ?

Fâché, il est fâché. La prenant par la main, il l'entraîne vers la sortie sans ajouter un mot. À travers la vitrine, elle se tourne vers moi. Soulevant discrètement les épaules, plissant les yeux, elle m'adresse un pauvre sourire.

En soulevant le bras, je tente un signe d'apaisement que Jean-Jacques ne daigne pas me rendre. Il a horreur de l'ambiguïté des conflits, alors que l'ambigu c'est moi, c'est tout moi. Je jubile.

Ma pâtisserie ferme tous les lundis, et je profite parfois de la nuit qui précède pour m'adonner à l'une de mes voluptueuses et douloureuses dérives dans Paris. Toujours à travers les mêmes quartiers, à la recherche des mêmes visages : Barbès, Pigalle, Belleville, Saint-Lazare, rue Saint-Denis, ou encore le bois de Boulogne pour l'exotisme, la place Dauphine. Et, pour admirer le pauvre, pauvre luxe, je m'aventure jusqu'à l'avenue de la Grande-Armée, les rues, grandes et parfois petites, qui serpentent autour de l'Etoile, la Madeleine et l'affliction de ses obscurités.

Les joues rondes, le corps soufflé tel un chou pâtissier, encore rempli du vide de mes désirs, je cours pour m'égarer sur un trop-plein d'êtres ou d'objets amoncelés, un désert où s'entassent pêle-mêle les images perdues, et justement retombées là : les rouages cassés, les fantômes au grand cœur, mon pouvoir ou ma faiblesse, mes squelettiques convictions. Un ventriloque sourd me tend la main et répète invariablement son tour de borborygmes sur une tapageuse cacophonie. Prends celui-ci ou l'autre, dépêche-toi, le temps passe, le temps presse, le temps n'est déjà plus... Choisis ! Le chaud, le froid, la chasteté ou la débauche. Les merguez ou l'andouillette. Le commencement ou bien la fin.

– *Choisis !*

Incapable de me prononcer, je les avale et les recrache tous, suivant l'humeur, captivé par mon onanisme désolant.

Si je ne traverse pas la ville pour digérer laborieusement tous ses tours et contours, j'accepte les invitations afin de me civiliser. La pâtisserie trempe le fer fragile de mon unique affinité avec les hommes. J'y trouve une raison nommée *sociale*... Sans doute est-ce seulement grâce à cette assurance provisoirement donnée par le regard des autres que je m'exalte aux fourneaux. Pour tous ces yeux instantanés qui me désignent et me donnent un faciès conforme à l'anthropométrie des créatures humaines.

Jean-Jacques, grand seigneur a pardonné. Il m'a invité pour son anniversaire. Pour lui, l'affaire est close, « un simple malentendu ». Catherine lui appartient, le gros retourne à ses cuisines, le pâtissier repu, sans doute pétri de remords, s'est roulé tout seul, ridicule dans la farine blanche. J'affecte d'accepter une trêve et pousse l'obligeance jusqu'à confectionner pour lui, en quelques heures seulement, une somptueuse sculpture faite de sucres filés et tirés. Une masse énorme et légère à la fois. Aérienne.

Le sucre a ses humeurs qui épousent les miennes ou bien les contredisent. Il faut se joindre à lui ou se battre et parfois lui faire croire qu'il domine pour le soumettre à son insu. Je me

fais tendre et violent, je l'incise, le repousse ou le rassemble en une boule opalescente. Je l'étale, l'étire, le caresse. Je l'écrase et le martèle jusqu'à épuisement avant de m'affaler une seconde pour reprendre mon souffle, paumes portées au rouge par ses ardeurs. Je me redresse, reprends la main, reprends mon souffle, tourne le sucre pour le vaincre, le malaxe, le force, le contemple. J'assouplis ses formes au chalumeau ou sous la lampe à rayons. Je le pétris délicatement comme le sein d'une femme à qui je donne corps. Du bout des doigts, du bout des ongles, elle me brûle, me mord, hésitant encore à chanceler, à lâcher prise, à se donner et se vautrer enfin dans la moiteur commune. Catherine.

Il est très tard, la fête est commencée, je n'étais jamais venu chez Jean-Jacques, avenue Delcassé. L'immense salon sert habituellement de salle d'attente. Quelques tableaux contemporains sont accrochés au-dessus d'un mobilier cossu et de bon ton. Double vitrage. L'alcool flotte déjà, mais on sait se tenir. Les voix, un peu fortes, montent et retombent comme des vagues. La plage, à Nice, roule encore ses galets gris jusqu'au fond de ma gorge.

Le rire aigu d'une femme éclate avant de s'étouffer entre ses doigts sur un interminable decrescendo. Un domestique porte sur un plateau les coupes de champagne juste devant mon nez. J'ai soif, je bois. J'enfourne deux toasts

à la fois, écrasés entre la langue et le palais, l'un aux olives et l'autre au jambon blanc. Sans être vu. Miracle !

À l'exception d'un couple outrageusement enlacé sur l'un des divans du petit salon, loin du buffet, je reconnais tout le monde. Je cherche... L'absence de Catherine m'apparaît comme un vide démesuré. Je m'inquiète... Je passe rapidement à la cuisine où je goûte du bout des lèvres une préparation douteuse, j'ouvre discrètement la porte des toilettes, j'inspecte les chambres, la salle de bains, le bureau, la salle d'examen. Rien. Catherine n'est nulle part. Où donc la cache-t-il ?

J'avale encore une barquette au saumon et quelques canapés. J'attends... Je joue à François le gentil avec mes chocolats fourrés, je joue à François l'artiste avec mon énorme sculpture en sucre tiré, préparée la veille, en lieu sûr, loin du bruit, dans mon laboratoire. Je joue à François la vedette dont on parle dans la presse. Je me prête au verbiage. Puis, je joue à François le timide, replié dans son coin, laissant tout doucement les babillages s'éloigner. Toujours, je joue et pense à cette phrase de l'Ecclésiaste, *vanité des vanités...* Je me souviens aussi *qu'il y a un temps pour tout, un temps pour vivre et un temps pour mourir, un temps pour planter et un temps pour arracher ce qui a été planté.*

Je me tais. Je suis obsédé par Catherine, par son visage un peu pâle comme une pâte d'amandes décolorée, ses yeux noisette exprimant une douce amertume. Douce-amère lui va bien, elle devient une amande, une amande effilée. Ce soir, j'ai besoin d'une femme d'artifice ou d'un dessert maquillé à l'identique. Je vais partir.

*– Bonsoir, adieu, j'ai du travail, je m'en vais.
Je suis vraiment désolé.*

– Déjà ?

– Hé oui ! Je t'assure, je ne peux pas faire autrement.

– Alors à bientôt.

– Ciao ! Ciao-bye ! Et bon anniversaire Jean-Jacques ! À la prochaine !

Ma langue ne m'appartient plus, elle dicte mes civilités, déguise ma fuite et retombe épaissie sur le dernier mouvement des lèvres. En descendant les escaliers, j'imagine une génoise aux amandes avec un décor un peu chargé, mais de circonstance. Chaque pas pèse son poids et me conduit automatiquement plus bas, vers la marche suivante, je ballotte, j'habite à l'intérieur de moi. Mes pieds absorbent le grincement du bois, l'usure de ses fibres sous le beau tapis rouge et digèrent les milliers de petons, ripetons, chaussés, déchaussés qui les ont précédés. Souliers de ville, bottines à talons sur de fines

chevilles, robes désordonnées, baskets crottées d'adolescents qui montent quatre à quatre, pantoufles odorantes d'une riche voisine malencontreusement dépressive, chaussures policières, voleuses, militaires... La guerre, les rafles, le camion ou l'autocar des pires présages et les retours désappointés. Les rendez-vous d'amour, les rendez-vous d'affaire, les colporteurs chargés de lourds volumes encyclopédiques, et ce garçon-livreur qui porte puis renverse, déconfit, les délicats entremets d'un traiteur bien connu, juste à côté de la Madeleine...

Je flotte, je roule lentement, la main posée contre la somptueuse rampe noire de fer forgé. L'heure amortit son rythme, frappe sur mes tempes. Je suis un cumulo-nimbus doucement incliné vers la vallée, lourdement descendu sur la steppe de Tchékhouv, un soir d'orage.

Un bruit.

La porte claque sur la rue. Un pas monte, léger. J'ai peur de la place que j'occupe, du passage qu'il me faudra bientôt laisser sur la largeur de cet escalier. Peur d'être démasqué. Peur de m'excuser au-delà de l'usage, peur.

C'est elle. Quelques degrés plus bas, dans ce même escalier, Catherine m'observe et prononce trois mots.

– *Tu pars déjà ?*

Puis trois autres :

- J'arrive à peine...

Comment masquer mon trouble ? Encore un temps avant de comprendre que c'est à moi, bien à moi qu'elle s'adresse. J'avance la main pour un bonsoir pudique, mais elle m'embrasse promptement sur les deux joues.

Tout s'inverse. Ma tête et mes paroles.

Je prononce des phrases qui s'égrènent facilement et chambardent mes craintes, bouleversent mes idées. Ai-je des idées d'ailleurs ? Impossible de penser. Je la prends par la main et l'entraîne vers le bas. L'image symétrique de Jean-Jacques l'emportant loin de ma boutique me traverse fugitivement l'esprit. Le mâle dominant enlève sa femelle passivement offerte.

- Viens plutôt avec moi. Allons boire un verre chez Claudine.

- Chez Claudine ?

- Viens !

Elle m'a suivi.

Nous sommes dans la rue, le froid nous rapproche, elle se tient serrée contre moi.

- Désolé, ce soir je n'ai pas d'autre véhicule. Ma voiture est en pa...

Je n'ai pas de voiture, et elle doit le savoir.

Escaladant élégamment le marchepied, elle grimpe dans ma vieille camionnette, sort son paquet de cigarettes, des Camel sans filtre, m'en offre une et, pour la première fois de ma vie, j'accepte de fumer. Je tousse discrètement.

Nous arrivons rue des Haies. Entre les murs serrés, le trottoir étriqué s'incline par endroits sur le pavé meurtri. Claudine possède un café minuscule, un bar de nuit mal éclairé. Des masques de théâtre assombrissent les murs, un piano quart de queue occupe presque tout l'espace, acculant l'une des tables et ses chaises aux abords immédiats du comptoir. La moquette rouge, amincie jusqu'à sa trame distendue, rejoint parfois la dalle de ciment dure et grise.

Le rideau métallique s'affaisse pesamment sur la devanture à deux heures précises – règlement de police -, mais les habitués connaissent et utilisent une autre entrée, derrière, en longeant l'immeuble. Pour eux, la nuit continue, sans problèmes, dans l'alcool et le discours vaseux de ces intellectuels qui pimentent leur vie, côtoyant la canaille avant de retourner sagement à leur bibliothèque où sont exactement classés, par auteurs et par thèmes, tous leurs livres savants. Je les méprise un peu, mais avec affection. Ils boivent entre eux, je mange solitaire, chacun de nous porte honteusement son propre asservissement. Le

piano ne joue jamais. Lorsqu'on l'interroge à ce propos, la tenancière montre le plafond du doigt.

– Le déménagement ne m'aura pas coûté très cher. Un étage à descendre et quelques verres. C'était dans les années...

Nul ne semble écouter la suite, mais Claudine poursuit sa phrase au milieu du brouhaha. Je me suis toujours demandé comment elle pouvait être à la fois si saoule, tout le temps saoule, compter si justement les verres et rendre la monnaie sans erreur sur la somme et la personne.

– ... C'était au début des années soixante, ça bardait à cause de l'Algérie. Ah oui, ça bardait encore sec. Un musicien, musicien qu'il était. Pianiste. M'a payé ses consos avec ça. Parce qu'il buvait... je te dis pas ce qu'il buvait. Y buvait de tout. Il habitait au-dessus, juste au-dessus. Y v'nait jouer ici quand y voulait et y voulait, tant que je lui servais à boire. Un brave type, mais un vrai fouille-merde. Il en est mort. Il se mêlait de tout. L'O.A.S. a fini par le descendre. Un suicide, qu'ils ont dit. Un suicide. Et pourquoi pas une crise cardiaque avec un trou au milieu du front, tant qu'à faire ?

Moi, je « pygmaliône » dans mon coin, satisfait de faire découvrir à Catherine un lieu où elle n'aurait jamais osé s'aventurer seule, un lieu

pourtant si proche de chez elle. Un lieu canaille où chacun m'appelle par mon prénom. Nous sommes assis face à face, elle fume beaucoup, je parle sans arrêt. Sorties de sa bouche, les volutes de fumée me fascinent. Par moments, sa main frôle la mienne ou l'inverse. Je ne sais pas.

Momo, un antillais, septuagénaire, syphilitique et enivré, fait une entrée fracassante en s'étalant sur le carrelage. Il se rassure avec un verre de rhum, se dandine, répétant une chanson dont il n'a retenu que le fragment d'un couplet francisé à sa manière.

*– O Maman! O Maman, maman bleue, ô
maman bleue.*

Un canif dérisoire, mais se voulant viril, sort de sa poche et s'agite au bout de son bras décharné. Il bat la mesure à contretemps sur la table. Les verres se succèdent pour éteindre son mal.

Je m'en fiche, je m'en fous, je m'en tape. Mon histoire me suffit, car je suis en conquête. Le reste du monde n'existe que s'il peut me servir.

Catherine se suspend à mes lèvres savantes. Je me crois obligé de bouffonner comme un véritable intello.

*– La pâtisserie, comme tout acte de création,
n'est rien d'autre que la transposition d'une
faille existentielle sur... L'art est le seul*

espace de folie socialement autorisé... La dialectique qui oppose l'art et le vécu s'articule sur une hypothèse sans fondement... Pour éviter d'être confrontés à cette peur basique, les hommes construisent des discours de plus en plus élaborés et s'engluent sur des sophismes qui... Et puis vois-tu Éros se nourrit toujours de Thanatos. La vie, l'amour, le bien se nourrissent de la mort, ils y puisent leur substance. Le feu qui éclaire est aussi celui qui brûle.

Catherine, sagement, se suspend à mes lèvres nostalgiques maintenant, feignant une étroite attention. Elle me regarde, mais ne m'écoute pas.

– Mon père passa sa vie à mitonner de la blanquette pour des bouches profanes. Simple cuisinier au service des plus médiocres collectivités, c'est lui qui, malgré l'apparente rusticité de son art, m'initia aux plus fines recettes... À sa mort, il me fit jurer de ne jamais abandonner la profession. Comme tu le vois, je suis resté fidèle à mon serment, et je perpétue encore les métiers de bouche, à ma façon. Brillant autodidacte, il connaissait admirablement tous ses classiques, Dante, Bakounine et, pour n'en nommer que quelques-uns, je citerai pêle-mêle Garibaldi, Curzio Malaparte ou Errico Malatesta. Il nous assommait d'une myriade

de citations érudites, mais son humour subtil prenait rapidement le dessus et, derechef, il envoûtait son auditoire médusé.

Ma mère ? Une femme d'extraction plutôt modeste, très émancipée pour son temps. Elle enseignait la philologie au département des langues orientales de la faculté de lettres à Nice. Il lui fallut vaincre bien des préjugés. À son époque, une femme italienne se devait de rester à attendre, sagement, au domicile de ses parents, l'homme qu'il lui faudrait épouser. Quel étrange couple que mes parents ! Comment ont-ils bien pu se rencontrer ? Comment ? C'est une histoire curieuse que je prendrai le temps de te conter plus tard.

Catherine porte une courte jupe noire, très serrée. Elle croise et décroise les jambes, enroulant élégamment une cheville sur l'autre, parfois à droite et d'autres fois à gauche. Mon discours se perd et s'organise au gré de ce mouvement.

– Nous passions nos vacances chez mes oncles et tantes... Une famille tentaculaire. Tous les quinze août, mes cousines suivaient, à genoux, la procession de la Vierge Marie, se déchirant la peau, en Sicile, sur une terre rocailleuse. Surtout la petite Katerina qui, si jeune déjà, se flagellait le dos. Katerina. Tiens, elle s'appelait comme toi !

Catherine s'attache, pour finir, à mes lèvres introspectives.

– Je ne suis au fond que le produit de mon histoire familiale. Pourtant, rien dans cette histoire ne présageait notre rencontre. Tout est si différent chez toi.

Catherine se suspend, écoute ou bien contemple mes lèvres, mais les mots enchevêtrés qui en sortent lui importent bien peu. Captivée par l'expression involontaire de mon regard, par mon élocution hachée, par le tremblement de mes doigts boudinés, elle approche un peu plus près de moi et s'épanche à son tour.

– Nice ? C'est à Nice que j'ai perdu la dernière trace de ma sœur Lucie, elle vivait rue de la Loge, au numéro 17, dans la vieille ville. Nous aussi, nous habitions Nice dans notre enfance... Puis Paris, ma sœur est devenue comédienne et danseuse, elle avait souvent l'occasion de revenir sur la Côte pour les festivals d'été ou pour jouer quelques rôles au théâtre municipal et sur diverses petites scènes de la région. Ses relations les plus intimes se trouvaient là-bas, elle finit par s'y installer définitivement. Maintenant, plus de traces, plus de nouvelles, plus rien. Est-elle encore en vie ? Quelqu'un m'a dit qu'elle se prostituait.

Je n'obtiens d'elle que des bribes, mais peu m'importe, je n'écoute pas, je saisis simplement quelques mots. Qu'ai-je à faire de cette Lucie, sœur de Catherine. Catherine, mon seul amour. Pour jouer ma carte maîtresse, je veux sortir et la mener au bord du canal de l'Ourcq, juste à l'endroit où les berges s'élargissent sur un bassin amplement déployé.

À cet instant-là, je pensais contrôler parfaitement le déroulement du scénario de toute notre histoire. Nous nous enlaçons où je l'avais prévu, au bord de l'eau noire, près des reflets lumineux, sur un banc de bois beige.

Je voulais un décor de cinéma, j'étais servi... Je ne dis plus un mot, pas une seule parole. Pour comble de béatitude, elle pleure maintenant au creux de mon épaule tutélaire tandis que mes mains consolantes découvrent lentement les creux et les saillies, la texture de son corps délié, souple, lisse comme la surface d'une pâte déjà tendue, mais encore à demi fermentée. Je la soutiens, elle se fait lourde et je la porte presque, jusque dans mon camion. Elle s'assoupit sur la banquette. Arrivés chez elle, nous gravissons en automates les marches de l'escalier d'un vieil immeuble de Belleville. Devant sa porte, elle sort sa clef et me conduit dans sa chambre, vers son lit où nous nous allongeons, immobiles et paisibles comme deux gisants partis ensemble pour traverser l'éternité. Décor morbide sur la

pièce montée d'un mariage avorté. Avant de m'endormir, j'entends la sonnerie du téléphone qui se répète à l'infini. Elle ne se lève pas.

Jean-Jacques, isolé dans son bureau, raccroche le combiné avant de rejoindre, bonne figure, ses amis accourus pour fêter ses trente ans. Embourbé de convenances, il s'enlise encore dans les futilités de son anniversaire, au point de ne rien pouvoir avouer du tourment qui doit l'assaillir. Cruelle absence de Catherine, son amoureuse, sa bien-aimée, déjà son infidèle. Je suis si pauvre, laissez-moi donc jouir un peu de son trouble.

Osera-t-il encore plaisanter au sujet de la fraîcheur de mes mille-feuilles ? Les mille-feuilles sont d'une facture délicate. Nous les renouvelons trois fois par jour, passé quelques heures, le feuilletage s'humidifie et devient inexorablement mou. Jean-Jacques n'y comprend rien.

II

Dès les premiers rayons filtrés entre les pans d'une tenture, sa main se pose sur mon bras et je souris... Je la contemple, Catherine m'examine. Nous sommes encore vêtus. Tout juste déchaussés. Je n'ai pas même ôté ma veste dont la couture s'est décousue au cours de la soirée. Du bord des lèvres, je frôle son visage. Mal à l'aise, je roule plus que je ne me penche vers son corps. Mon ventre énorme m'éloigne d'elle et mes bras sont trop courts pour l'enlacer comme je l'aurai souhaité.

J'aurais pu dire un mot.

J'ouvre la bouche, mais elle y pose un doigt.

– *Lève-toi!*

Je me lève puis m'assieds à regret, tout près du lit, sur un fauteuil confortable qui pourtant sait parfaitement envelopper mes formes. Sans me quitter des yeux, regard tendu, audacieux,

elle entreprend de se dévêtir puis se recouche presque nue en m'invitant d'un geste prudent à suivre son exemple.

– *Viens !*

Malaise.

Le sang bat contre mes tempes. J'ai peur de dévoiler ma panse, mes hanches larges et molles, mes cuisses lourdes. J'hésite, mais la rejoins pourtant.

Elle ordonne.

– *Ne bouge pas.*

Son corps tendre et tiède se plaque sur mes vêtements rugueux... Je baisse les paupières en respirant profondément contre sa nuque et j'y rencontre comme la fleur poudreuse d'une meringue à Nice, dans un atelier gris où la lumière s'éteint.

J'oublie ma pesanteur.

Progressivement j'oublie. Je goutte le bout d'un sein. Je m'abandonne à la douceur, à l'égarement d'une paume et de ses doigts qui glissent agilement sur mon ventre ou dans mon dos pour me déshabiller. Chaque geste respecte ma pudeur.

Combien de temps sommes-nous restés agrippés l'un à l'autre sous les draps beiges ?

Je me lève, vais à la fenêtre, écarte les rideaux, le jour est là, et me pénètre.

Sous la pluie fine, la rue est organique, à la fois animale, végétale et vivante. Catherine me rejoint, enlace mes épaules, m'annonce qu'elle est prête pour sortir.

Déjà prête... sortir, déjà ?

Elle voudrait, dit-elle, profiter de la fraîcheur de cette pluie d'automne et de l'odeur de la poussière mouillée.

En bas, plus bas sur le boulevard, notre allégresse contraste avec l'ennui et la misère concentrée des immigrés d'Afrique. Les hommes se suivent en des générations d'exil. Rue Julien-Lacroix, quelques artisans de la chaussure, des Arméniens, persistent encore à vouloir exister. Outils noirs, brillants et argentés, affûtés d'acier poli, éclatants tout au bout de la lame, portés par de larges mains assombries de travail. Odeur du cuir.

Belleville mélangée déverse son boulevard en plein cri. Des nègres noirs africains noirs, des juifs en chapeau et des blancs blancs. Femmes nouées de tresses artificielles ornées de laine sombre ou gaie. Étoffes échevelées. Sucres filés, candis ou cassonades. Pistaches. Soies de couleur flottantes et vives. Poussières sèches. Petits brouillards autour des pantalons béants sur les braguettes humides d'enfants aux jambes courtes. Sourires éclatants, crânes ronds et rasés.

J'écrase plus fort ta main.

Une autre main, mais cette fois noire et rose, sur un agile recto verso entre la paume et les doigts, jette les dés d'un jeu d'argent sans hasard sur quelques cartons vides abandonné près des étals. Des femmes trient et glanent sur le sol les légumes délaissés par des marchands pressés. Des Arabes et des Noirs, des bleus pâles habillés et puis des Noirs encore.

Où se cachent les dés ?

Sous quel gobelet ?

Lorsqu'on s'approche, tout s'anime : les billets, les regards et le gain. Tout ralentit lorsqu'on s'éloigne, alors approche-toi. Serre-toi contre moi, comme tu peux, et fais-moi oublier jusqu'à la forme de mon corps. Je veux tout : les creux et les courbes, la fermeté d'une saillie et le retour de la chair tendre.

Il pleut si légèrement.

Belleville, comme une plaie ouverte, bruine au bruit des bétonneuses boiteuses, Belleville se ronge, se rogne, et puis se rétrécit derrière les murs de ciment neuf. Belleville est blessée, éventrée, mais vivante entre nos yeux croisés.

Plus au nord, la mer de glace. La banquise rejoint par l'autre face le grand désert d'Afrique, et puis les miradors. Les miradors du camp d'internement d'un pays inconnu où l'on crève

sous la trique. Une plaie rouge et noire qui pourrait être bleue, ne se ferme jamais sur ce bras maigre, béant et poussiéreux.

Belleville est sous le globe, cachée dans une coupe opalescente, poussée par les nuages. Le soleil s'est levé et monte dans le ciel. Il semble s'arrêter, mais, doucement, il redescend vers le soir. Nos pas se suivent et se ressemblent jusqu'à Ménilmontant. Elle était là, justement là, hier, très pâle, souriante et assise dans un bistrot de poche masqué de murs, rue des Haies et elle fumait des cigarettes.

Je cumule mes jours et mes nuits auprès d'elle, négligeant mes routines et mes folies nocturnes pour sa voix, pour son corps, pour les moments passés ensemble à ne rien dire, pour la ruelle où elle a choisi de vivre, pour les couleurs et l'harmonie subtile de ses vêtements, leur texture raffinée, et cette odeur à peine vanillée qui perdure lorsqu'elle dépose négligemment un chemisier de soie ou une paire de bas noirs sur le dossier d'une chaise qui semble n'avoir jamais attendu autre chose. Jean-Jacques sait-il notre histoire, sait-il l'imaginer ? C'est confondant ! Il ne téléphone plus, on ne le voit plus. Qu'est-il devenu ?

Catherine. Catherine, toute petite.

Durant nos courts éloignements, je conserve sur moi l'un ou l'autre de ces fragments

évocateurs, collectionnés comme des reliques, qui savent ranimer n'importe où l'intimité de notre union, un Kleenex oublié portant encore une trace de maquillage, un tube de rouge nettoyé au pinceau jusqu'au fin fond de la dernière rainure. Mon travail et mes passions lui sont entièrement dévolus, elle en devient la seule inspiratrice.

Chaque coin de Belleville qu'elle a, ou aurait pu parcourir, l'évoque subitement tout entière... Je m'arrête au Petit Navire, un bistrot-restaurant à l'angle de la rue Julien Lacroix, dans ce bar où elle avait coutume, avant notre rencontre, de prendre son déjeuner le matin. Je m'installe à sa table, exactement sur la chaise qu'elle occupait, pour commander le même café au lait et contempler la salle avec les mêmes yeux. Laïoch, le patron, juif hongrois, pose parfois une main sur son épaule en plaisantant, ou s'assied près d'elle pour bavarder. J'aime bien Laïoch. Il dit, avec la tendresse d'un bon papy :

– *C'est ma petite fiancée ça.*

Elle laisse faire, souriant vers cet accent hongrois, avant de redescendre la rue de Belleville jusqu'au métro bondé à cette heure par l'affluence des masses tristes et laborieuses. Puis elle se perd dans la foule pour devenir un petit point coloré, une tête blonde, un souvenir sous la grande voûte de faïence blanche.

J'aime m'assoupir le dernier, puis m'éveiller dès l'aube pour jouir du spectacle de sa silhouette alanguie, avec cette confiance éperdument offerte et cette attendrissante fragilité. La sentir mienne, loin de mes vieilles rancœurs misogynes, presque captive, à la merci de l'éclat d'une lame ou de l'étreinte trop vigoureuse d'une main qui s'oublie et emprisonne son cou un peu trop fortement.

Catherine se confond parfois avec d'autres femmes, impitoyables victimes assujetties à la beauté. J'ai alors comme une incertitude, un bref recul avant de m'abandonner tout entier à l'amour. Les femmes sont là, autour de moi, belles à croquer ou monstrueuses à me figer le sang et la Mienne, Ma femme, s'égare parmi ces êtres insolites qui hantent mon esprit et participent au nombre des patientes épouses, compagnes vieillissant sournoisement avant de se faire douairières sans même attendre la mort de leurs maris trompés. Bigotes endiablées, pécores impertinentes prenant d'un air profond des poses cérébrales dans un quelconque salon littéraire. Littérature, assurément extra-moderne : post-surréalo-lettriste, radical-futiliste, ou futuriste revisité. Et pourquoi pas inventer une tendance anarcho-néo-post-péri-situationniste de gauche mâtinée d'un soupçon de nihilisme pré-soviétique ? Ceci, bien entendu sans retomber, et c'est un risque, dans notre

vieux nouveau roman ni dans ce vulgaire et très actuel néo-platonisme.

Mais parlons lactation pour revenir à nos fondamentaux. Sauvage lactation des mères primipares abusant de la candeur d'un nourrisson qui se refuse un court instant, comme s'il avait eu, pauvre enfant, en un éclair furtif, la préscience caduque, la volonté fugitive de se défendre de ces terribles liens qui l'enchaîneront bientôt. Bientôt, et autant dire immédiatement, il s'abandonnera, le petit diable, à ces amours dévorantes, à ces entraves indéfectibles... jusqu'à la mort.

Bourgeoises ou prolétaires. Fleurs coupées, fanées, séchées. Violettes confites qui craquent sous la dent. Belles marquises dessinées en couleurs sur une bonbonnière de porcelaine blanche bordée d'or. Donzelles, mijaurées affranchies, militantes anglaises authentiques en jupon de dentelle de Valenciennes. Image pieuse d'une pauvre sainte agenouillée, anorexique et visionnaire. Icône russe posée dans un coin sombre.

Bref !

Bref, c'est ça l'amour. Nous nous sommes éveillés, puis, l'un dans l'autre, endormis, insensiblement, comme des idolâtres fatigués.

Jour ou nuit ? Elle ou moi ?

Les lourds rideaux de velours gris sont bien tirés. Nous vivons à l'aveuglette ou parfois simplement à l'odeur.

Nous aurions mérité une autre époque, un autre temps, avant-guerre, au début des années trente, peut-être même un peu plus tôt. Les souvenirs très proches d'Autriche-Hongrie trembleraient encore sous la dislocation de leur empire. Tout s'affaîsserait, s'effondrerait, peu importe. Peu nous importe, dans un luxe désinvolte et contrefait, nous alternerions le rythme d'un mambo nouvelle mode (ou d'un quelconque cha-cha-cha en robe courte et froncée) avec la torpeur et la langueur de cette musique récemment arrivée de Nouvelle-Orléans.

La nuit, je redécouvre à tâtons tous les recoins de son appartement. Dans le séjour, un lustre modern style n'éclaire plus ses pâtes de verre mauves, ni les moulures du plafond, ni les profonds fauteuils tapissés de toile verte imitation autruche, cerclés de bois noir arrondi, ni les volutes échevelées d'une reproduction de Klimt soigneusement encadrée, ni ces femmes un peu tristes de Suzanne Valadon.

Parfois, assis dans la cuisine, face à face, l'un sans l'autre, perdus chacun dans l'idée séparée de notre amour, nous savourons un solide petit déjeuner, tartines beurrées et confiture de mirabelles ou de reine-claude.

Catherine s'étend à nouveau. Catherine s'endort sur notre lit défait.

Catherine m'a réconcilié avec le monde que j'aime aujourd'hui tout entier, et par elle. De la petite graine à hélice conduite sous le vent juste devant mon nez, jusqu'à cet arbre, baobab majestueusement planté depuis des millénaires dans son immense forêt du Canada ou bien d'ailleurs. J'incorpore et m'attribue sans faillir toutes les amours tendres et légères qui s'offrent au coin des rues. Une plume duveteuse, tombée d'on ne sait où, tourbillonne et achève sa course à mes pieds.

Tout semble chavirer lorsqu'une gamine me bouscule en courant vers l'école... C'est bien elle, mon enfant, ma fille, le fruit de mes entrailles... Je me tourne pour suivre tendrement un bout de son trajet et m'assurer qu'il ne lui arrive rien de fâcheux sur la chaussée où la circulation va bon train.

Tous mes amis, les grands restaurateurs, Joël Rebuchon, Philippe Conticini - le seul pâtissier qui puisse prétendre rivaliser avec moi - , Alain Passard et les autres, connaissent maintenant ton visage. Je suis connu et reconnu.

Ma boutique fonctionne sur ses acquis, sans ma sempiternelle présence. Mon chef en second défend âprement mes intérêts, encore plus

sévèrement que je n'aurais pu le faire. Madame Bernadette, la caissière, s'occupe des relations avec les fournisseurs, des commandes et de la banque. Elle tient si bien son *brouillard de caisse* que je pourrais presque me passer des services de Georges, l'expert-comptable qui me coûte si cher pour me prodiguer ses conseils inutiles. Les affaires marchent ou ne marchent pas, c'est bien connu, c'est évident, et rien n'y fait. Les analystes distingués qui prétendent en infléchir le cours se perdent de conjectures savantes en prévisions stériles. À moins qu'ils ne nous bernent sciemment, satisfaits d'être les seuls à détenir la clef des articulations subtiles d'un langage hermétique.

Bernadette, simple caissière à ses débuts, détient maintenant toutes les procurations utiles à l'exercice de ses nouvelles fonctions. Ravie de ma confiance, elle me voue désormais une reconnaissance sans mesure, alors que j'ai du mal à masquer mon mépris pour cet esprit étroit si dévoué. Dévoué à quelle cause, nom d'un chien ! Pauvre bête, ici, rien ne lui appartient. Autoritaire avec les humbles, soumise devant les puissants, c'est le parfait miroir de notre monde civilisé.

Mon offre inattendue l'affranchit des frustrations et avanies de sa médiocre et laborieuse existence. La mort accidentelle de son mari l'avait, jeune encore, éloignée de la marche

du temps. Elle s'est dès lors consacrée corps et âme à son travail, travail qui aujourd'hui lui prodigue en retour une manière de revanche. Nantie de l'ombre du pouvoir, elle devient reine Pâtissière se faisant craindre du petit personnel, s'autorisant parfois à relâcher la bride d'une humeur quelque peu aigrette.

Habillée d'un tailleur bon ton métissé d'une discrète touche originale posée sur le revers de son col blanc : une luxueuse broche à l'effigie d'un mitron grimaçant. Elle prend place, souveraine, toujours et parfois souriante.

Divine dans ce rôle, jusqu'à en négliger plus encore les reliquats de son intimité domestique : un caniche nain condamné à ne sortir qu'un court instant matin et soir pour ses petits pipis-cacas, des géraniums roses et sept minuscules oiseaux des îles dans une immense volière aux grilles ouvragées. La fiente recouvre jour après jour la litière d'une couche plus dense. Tant pis également pour son splendide téléviseur écran-plat-coins-carrés, qui attend désormais le week-end pour jeter un halo irréel sur le sofa de son salon douillet. Dans la pénombre, les silhouettes irisées de vies lointaines, effrayantes ou convoitées, agitent leurs membres démesurés alors que, solitaire, elle s'adonne à la torpeur de l'onanisme cathodique.

Ma visite hebdomadaire suffit pour contrôler les rouages de mon entreprise et animer

l'indispensable réunion de mise au point imposée à mon personnel. Bernadette a pris l'initiative d'en rédiger chaque fois une rigoureuse synthèse dactylographiée. J'inspecte ensuite le service dans le salon de thé, et passe en revue chaque stade de la fabrication dans le laboratoire. Et je suis libre...

Sans accepter la moindre défaillance, je reste d'un calme tout à fait inhabituel. Lorsque mon petit commis renverse sur la paillasse un coulis de framboise, son empressement à réparer sa faute et son regard inquiet me font sourire tendrement. Bernadette fronce les sourcils, sans oser d'autre remarque en ma présence.

Malgré l'affluence, les garçons de salle naviguent en souplesse entre les tables recouvertes d'une épaisse résine grise. Ils tournent sans effleurer mes chaises neuves, en bois noir et fils d'acier tendu, achetées à la foire de Milan.

Au cœur de ma passion amoureuse, je prépare en secret un entremets dédié à notre seul amour *Fleur d'Ivoirine*. Un feuilletage blanc comme sa peau, nappé d'une crème claire soutenue du contrepoint plus sombre de mon âme. Il portera mon art au firmament des arts, concrétisant cette figure insondable de l'union, ni toi ni moi, mais l'autre, celui qui nous englobe et nous attache à *l'Être Suprême*. Guidé par une sensibilité exacerbée, je compose ma recette

sans fourneaux, à la lumière de cette extraordinaire mémoire des goûts et des textures acquises au fil des ans. Au fond de la chambre, assis devant la table qui me sert de bureau, je rédige des pages, agrémentant ma copie de croquis ou de schémas explicites.

Le feuilletage.

Griller à point chaque pli, le transformer en une pellicule toujours plus fine, éphémère et croustillante. Un pétale transparent, gondolé, craquelé, instantanément dissous sur la langue avec un goût de baiser, comme le contact en bouche, sous la langue, d'une autre chair pâtissière, féminine, ni sienne ni étrangère.

Il faudra ajouter, à chaque tour de laminoir, en complément du beurre initialement étalé, un substrat végétal émulsionné dans quinze fois son volume d'eau additionnée d'une certaine lécithine extraite du soja ou de la mandragore, j'en garde toujours quelques racines sèches.

La simple image de Catherine m'inspire les associations les plus fines et les plus audacieuses. La saveur devient une abstraction, une succession de couleurs, une idée croisant une autre idée pour aboutir à un objet mental presque parfait. Une forme chargée de couleurs féminines.

Tout semble me réussir. Mon affaire connaît une prospérité sans égale. Une importante firme

américaine m'a demandé d'établir le cahier des charges d'une chaîne de pâtisseries où l'on commercialiserait prochainement et sous mon seul label les meilleures et plus célèbres de mes spécialités : ce tout nouveau dessert au tabac, ces mille-feuilles dont je garde jalousement le secret, ce soufflé à la pêche, et bien sûr mes fameux Cromesquis de chocolat... Comment allier la perfection des productions artisanales de mon laboratoire aux contraintes industrielles ? La hardiesse de ce projet attise le démon de ma curiosité et, mentalement, je me mets à jouer la symphonie des adjuvants et additifs. À chacun sa couleur, sa matière, son amertume ou sa douceur. Bleu patenté (E 131), curcumine (E 100), carraghénate (E 407) ou tartrazine (E 102). Ce qui aurait pu être une entrave devient un extraordinaire moyen d'expression. Je ne peux pas refuser.

Deux « F » symbolisent mon nom, François Feltrinelli, en anglaises enlacées sur l'immense océan. La mappemonde tourne. Le jour tombe et se lève, tombe, se lève et s'arrête, stoppé par mon doigt posé en un éclair sur une destination secrète.

Un éclair.

Zeus, le seul Dieu des bons gentils chrétiens ou des juifs outragés. Crème pâtissière et pâte à choux. De l'eau, du sel, de la farine, des œufs, du beurre, de la levure et du sucre. Toujours les

mêmes ingrédients pour créer une multitude de lieux dissemblables et inconnus.

Je suis un explorateur.

J'accoste sur les rivages mystérieux d'une contrée horizontale où la foule colorée des sauvages en liesse m'accueille et se soumet. Un médaillon de chocolat scelle à mon effigie le ruban noir des boîtes de carton doré. François Feltrinelli, bientôt outre-Atlantique sur la façade de dizaines de boutiques, dans les quartiers choisis des grandes métropoles...

III

Catherine aurait voulu me voir travailler aux fourneaux, manier la pâte ou monter une crème. Un je-ne-sais-quoi, une crainte, une pudeur m'interdisent d'accéder à sa demande, surtout depuis que je travaille à la *Fleur d'Ivoirine*. Comme si mes deux passions ne pouvaient, sans s'exclure, cohabiter au même instant et dans un même lieu. Je peux parfaitement composer pour elle les mets les plus subtils, mais sans elle. Et puis ai-je le temps de satisfaire tous ses caprices ? Les femmes sont tellement frivoles ! Elle me voudrait à la fois près d'elle en amoureux et dans mon laboratoire en créateur. Elle adore Belleville, mais souhaiterait que nous allions bâtir ailleurs, sur une herbe plus verte. Elle veut tout, le soleil dans la nuit et la lune figée au clair de jour sur les petits matins. Moi, je m'inquiète de l'absence Jean-Jacques, son mutisme est des

plus surprenants, sans doute nous fait-il
surveiller.

Que prépare-t-il ?

IV

La nourriture se fait immatérielle, évanescente. Je n'avale plus rien, excepté les quelques bouchées nécessaires à la préparation des plats réalisés pour le plaisir de ma compagne. Je goûte. J'excelle dans mille créations nouvelles qui lui sont offertes, mais je n'arrive pas à entreprendre concrètement la réalisation de la *Fleur d'Ivoirine*.

Tous les moyens sont bons pour reculer l'instant. Je n'arrive pas à décrocher le cran d'arrêt qui bloque tous les instants de création. Tel soir, j'aurais bien pu, je me sentais même pris d'une frénétique ardeur, mais je ne trouvais plus les clefs de ma boutique qui s'étaient pourtant devant mon nez sur la table de nuit. Tel autre soir, je n'avais pas le temps... et puis, pourquoi ne pas l'avouer : j'ai peur, mais tout va bien.

Mes agapes nocturnes, les hamburgers, la mayonnaise et le *tutti quanti* défilent dans ma tête comme le film d'une autre vie où les aliments déguisaient maladroitement mon néant. Monsieur *Mac Do*, je vous aimais, j'étais un nourrisson fragile entre vos bras, tétant le suc tiède de ces petits pains ronds, petites mamelles, petites mères, petites femmes possédées, malaxées et mordues. Petites proies docilement soumises entre mes doigts tout agités.

Monsieur *Mac Do*, comme possédé - sous influence au moins -, je rejoignais cette force carnassière puisée au jus de votre viande en aiguissant l'image d'une virilité colossale afin de relever la tête et de combattre, face à face, d'hypothétiques ennemis. J'envahissais l'espace, le dominais, le dévorais jusqu'à m'y perdre. Mes chimères avalaient la vile matière mais cette même matière, toujours la même, et toujours aussi vile, ingurgitait à son tour mes chimères en une exacte symétrie. Je croyais et, brutalement reconduit au néant, ne croyais plus. C'est bien ainsi que va le monde. N'est-il pas vrai ?

Je maigris, et si vite... Poussée par une averse de printemps, la graisse fond et glisse le long des pattes d'un énorme éléphant solitaire, perdu dans le bush africain. Où est-il maintenant ? Que va-t-il devenir ?

Je maigris. Le vent distillera mes souvenirs et soufflera une fine poussière pour me conduire

vers l'inconnu et construire, reconstruire, une matière que je ne connais pas. Catherine, je me vide et je n'ai plus que toi seule.

Je maigris.

Catherine, marquise de Carabas, tu me libères de ces vagabondages mais je voudrais larguer l'amarre, le port est encore loin. Ma muse, douce cruelle muse, si j'innove aujourd'hui, c'est pour rejoindre cette demeure lumineuse que j'ai trouvée en toi, avec l'étonnement d'un homme primitif qui découvre tout à coup la verticalité en étendant le bras pour atteindre ce fruit demeuré jusqu'alors inaccessible.

Je note sans cesse de nouvelles recettes, sachant qu'elles seront appréciées par les plus exigeants gourmets. J'ai su choisir mon personnel. J'affine encore l'organisation du travail. Si je me laisse le temps de rêver en composant mes recettes, j'exige des exécutants qu'ils égrainent leurs gestes sans temps mort avec la précision mathématique d'une partition musicale. Il me suffit d'écouter l'enchaînement des bruits, les yeux fermés, pour savoir si l'ouvrage est abouti en respectant toutes les règles de l'art. Mon chef en second accomplit religieusement, pour moi et sans difficulté, la réalisation rigoureuse des tâches pratiques. Tout se trouve consigné dans les moindres détails, les

ingrédients, les ustensiles à mettre en œuvre, le temps et la précise chronologie de chaque geste.

J'ai perdu, et par amour, plus de quatre-vingt-dix kilos en quelques mois. Comment ai-je pu vivre avant cet amour-là ?

Vivre assis et regarder mon ventre.

Savoir que rien n'en sortira. Rien de vivant et rien du prolongement de moi, mes mamelles sèches ne donneront jamais de lait. Je soupçonnais parfois l'existence d'un autre homme enfoui sous mes bourrelets, vers l'estomac, là où les tripes forment une poche assez large. Je devinais une chrysalide, un papillon charmant. Mais ce beau prince inconnu s'était endormi depuis si longtemps au fond de ma tourbière que l'espoir d'une belle princesse sachant le réveiller s'était éteint, progressivement couvert de neige blanche, de sucre glace habilement décoré. Où se trouve aujourd'hui ce conte enfantin de la Reine des neiges ?

Fleur d'Ivoirine.

Dans ma boutique, j'atteins la porte du bas des escaliers et ouvre la réserve. Tu n'es pas là. Ce soir j'ai revêtu mon tablier et ma toque d'ermite. Sans toi, je pars pourtant à ta recherche, entre le fil et la lumière. Une lumière qui pointe, dans une issue possible, vers toi, pour toi, petite Catherine, ma toute petite, qui a

su me nourrir d'une autre nourriture et provoquer ma renaissance. Mais je ne connais pas encore l'effet de ma nouvelle apesanteur. Je trébuche sur une marche et me soutiens contre la rampe pour devenir dans un vertige un gentleman anglais mince et guindé, un hidalgo parti loin de sa péninsule à la recherche d'un vague eldorado, un cosmonaute frôlant le sol lunaire qui se dérobe sous ses pas.

Choisir.

Choisir un corps nouveau dans tout ce catalogue. Un corps où enfin je me sente à demeure, page 216 ou 23 bis.

J'allume.

Un bocal d'angélique, placé devant la lampe sur un rayonnage, me recouvre aussitôt d'une lueur verdâtre. Un demi-jour douteux baigne encore le reste de la réserve.

Au-dessus de ma tête, une chatte miaule avec insistance derrière la vitre de la lucarne. Je laisse aller ce miaulement qui s'écoule sur les murs, se répand sur le sol inégal, se mêle à la transparence glauque de l'angélique et remonte par mes pieds jusqu'à remplir mon crâne, je ne sais plus si ce timbre plaintif et cette lumière proviennent de ma tête, d'une source plus profonde ou de ce monde qui m'entoure, que je vois et entends. Je n'arriverai pas ce soir à

réaliser le Grand Œuvre, *l'Ivoirine* m'échappe, je suis paralysé.

Nous sortons au théâtre, au cinéma, au musée, nous naviguons main dans la main dans les rues de Belleville. Mes rondeurs se sont évanouies en quelques mois, au point de n'être plus qu'un souvenir trahi par la gaucherie persistante de certains gestes : m'installer dans un fauteuil entre des accoudoirs, évaluer mon volume dans un passage étroit. Que suis-je devenu ?

Nous faisons l'amour dans les lieux les plus inattendus, un parc, une salle de spectacle. Nos débordements nous surprennent à la cave à la recherche d'un bourgogne parfaitement mûri, ou dans la camionnette, ou encore sur le palier, devant la porte.

Nous manquons une nuit d'être découverts enlacés dans le patio d'un hôtel particulier dont nous avons escaladé le mur d'enceinte... Un homme, peut-être un domestique, peut-être un gardien - un cambrioleur ou Jean-Jacques aux aguets ? -, traverse à pas feutrés la rangée de colonnes où nous nous abritons sous un dénivelé.

Elle se serre plus fort contre moi, laissant un murmure m'effleurer le cou :

– *Ma sœur, Lucie, aurait adoré ça... Que fait-elle à cette heure ?*

Lucie ? Ma sœur ? Ah oui ! J'avais oublié cette sœur de Catherine soi-disant disparue.

Catherine se colle à moi et poursuit son mystérieux murmure : Lucie ceci, Lucie cela. Lucie sur le ton du secret.

Où se trouve Lucie ?

Je me laisse porter par cette douce homélie et me transporte à la recherche de cette évanouie. Mes frissons se mêlent un court instant aux émois d'une autre nuit, imaginée ailleurs, au sud avec la sœur de Catherine, Lucie bien vivante dans une ville tiède au bord de mer, près des tentures bariolées de magasins abandonnés pour la basse saison... Derrière une vitrine habillée d'un grillage en losanges, un cygne de plastique à demi dégonflé, attend son heure pour lâcher son premier cri entre les mains pressantes d'un enfant aux dents blanches. Les débris rouges, écumants et mous d'une fraise *Tagada* délavée s'écrasent sous mes pieds comme un crachat tuberculeux... Nice en hiver. Derrière les cabanes abandonnées de vieux plagistes couverts d'un éternel bronzage attendent la saison. Têtes ridées, profondément creusées par les sillons de l'âge. Ray-Ban écaillées. Jambes maigres perdues dans un maillot trop grand. La main tremblante sur un jeton représentant à peine une heure de parasol.

J'entends Lucie, je l'écoute, sa voix frôle le ressac, monte et se perd avant de me ramener ici, sur une terre plus ou moins ferme, muré dans cet espace clos du Marais, contre Catherine qui chuchote à mon oreille encore quelques mots sur sa sœur.

Les pas s'éloignent.

Je sors tout doucement de ma torpeur niçoise. Penauds, nous hésitons encore avant de quitter notre cachette et de rentrer vers la maison qui nous attend, un peu désenchantée. Le spectre de Jean-Jacques se faisait trop pressant et sans cesse je m'inquiétais de sa putative survenue vengeresse au coin d'une rue sombre. J'aurais souhaité que nous changions d'adresse et de téléphone. Elle ne semblait guère se soucier de lui. Seul le souvenir de sa sœur la tourmentait.

Elle choisissait parfois l'instant paroxystique, pourtant fugace et si fragile, de nos plus grandes effusions pour évoquer Lucie. Je n'y prêtais au début aucune attention. Puis je me mis à douter, hésiter, ne plus comprendre. Devais-je joindre mon écho à la délicieuse perversité d'une amante dont le jeu érotique alternait savamment la distance, la tendresse et la fougue ? Mais le jeu se répétait chaque jour sans se renouveler, et finit par me distraire. Où avait-elle donc la tête ? À nous ou à Lucie, ce double, ce fantôme que Catherine invite sans

cesse aux premières loges de nos amours ? Je me sentais abandonné au plus fort de mon ardeur avant de m'écarter à mon tour, complètement nu, perdu dans une chambre obscure et vide. Un espace clos où j'agite les bras pour ne pas me noyer dans la matière blanche de mon cerveau. Je ne suis rien, rien qu'une voix qui me répète que je n'existe pas, et je voudrais m'enfuir.

Les yeux tournés vers mon théâtre du dedans, j'aperçois, comme des ombres chinoises, une légion de femmes irrésistibles et menaçantes portant sur des plateaux d'argent les entremets du jour. Un vacherin oriental répand son miel et je suis englué. Je veux m'enfuir. Catherine ricane dans mon crâne entre cervelle et cervelet, ou se fait douce, et c'est bien pire.

Un doigt désigne une lumière : Lucie.

Lumineuse Lucie qui parle avec le timbre de ma voix en trompe-l'œil, cette voix familière, enjôleuse. Une voix qui inlassablement rejoue les mots de cette même litanie.

– Tu es un autre, plus grand.

Ou bien encore :

– Je suis ailleurs, viens me chercher.

Catherine était ma seule identité, ma seule consistance, et voici qu'elle commence à se dissoudre, ayant épuisé tous ses envoûtements. Digérée comme de quelconques victuailles.

J'ai dévoré son myocarde, oreillette et ventricule, mais je n'y trouve plus la manne qui me reconstruisait. Diastole sur un trognon de chou. Systole abâtardie. Tocante tocarde, tic-tac, le temps n'est plus. Au fait, quelle heure est-il ?

J'ai déjà dépensé toute la saveur de tes fruits rouges, disséminé la fleur de ton arôme au hasard de mes créations culinaires, éparpillé le pistil infécond de cette *Fleur d'Ivoirine*.

La pâtisserie... Bien sûr, la pâtisserie demeure. Elle résiste comme ces oripeaux fragiles que je revêts pour me préserver du grand froid et qui bientôt m'étouffent : je pars sans cesse à la recherche d'une autre frangipane ou d'une autre compagne, plus belle et plus lointaine.

D'une autre certitude éphémère.

Comment y croire encore ? Je scrute le fond de mon tonneau sans y trouver la moindre image qui me ressemble. J'enfle ou me rétrécis, puis m'effondre sous l'insoutenable pesanteur d'une toque blanche.

Les mots reviennent, et les paroles, ma voix. Lucie m'attire et se répète comme une multitude sur les reflets d'une mer morte. Elle, l'unique multipliée, frôlée d'un geste tendre, approche et puis s'éloigne, m'entraîne irrésistiblement vers la figure de proue d'une madone neuve.

Catherine, que cherches-tu ? J'ai peur de l'entassement de mes jours sur ton regard croisé chaque matin monotone. Tu tends ton visage pour un simple baiser et je remarque aujourd'hui trois vilains petits vaisseaux capillaires cachés à la racine de l'aile droite de ton nez. Es-tu toujours si belle ? Ta manière de t'approcher de moi et ta voix me semblent un peu vulgaires. Surtout lorsque tu ris de ton rire en cascade.

Mon attention se dissipe quelques secondes alors que je suis contre toi, et je m'ennuie. Ma création pourrait bien perdre un peu de sa substance et disparaître lentement, comme un nuage de sirop. Tu te répands au fond du verre. Tu es assise, confiante, la tête posée sur nos bras enlacés, mais moi je n'y suis plus. Ma main sur tes cheveux balance et te berce au rythme de mes caresses machinales. Mes yeux se perdent sur le mur et reviennent. Mes doigts interprètent encore la scène un du premier acte de l'amour, mais presque sans amour. Pourtant, je voudrais bien y croire.

Sur la plage déserte, Lucie me parle. Quelques passants en ciré noir avancent vers la jetée, regard baissé contre le vent. L'odeur nous enveloppe, donnant aux Méditerranées de vagues prétentions atlantiques. J'attends quelque chose de neuf et qui marque vraiment.

Pourquoi pas le Messie ?

Comme un chat polisson, je crache contre la vitre mon tout petit pipi séminal, soutenu par une idée géniale, inattendue, manichéenne, une pâtisserie qui marquera son temps et gonflera dans votre bouche et l'œsophage jusqu'à vous éclater la panse. Un petit grain de sucre, tout petit, un atome, enveloppé de quelques molécules grasses qui se reproduiront à l'infini dans vos corps déformés, gonflés jusqu'à cette ultime déflagration d'où vos organes gicleront, déchiquetés sur les parois de mon mépris.

Attendre que ma bedaine recouvre les fadaises d'un amour qui rejoint peu à peu la liste illusoire des amours. Lui préférer une autre liste, composée d'aliments rassurants, familiers, gras et sucrés. Vivre assis en regardant mon ventre. Rivé. Rivé à l'intérieur d'un sac de peau, la mienne. Assis au fond de l'eau, dans une goutte, au bord d'un lac placentaire, la tête close dans une galaxie, sur une part du monde mille fois visitée.

Je ne me connais plus, comme si mon temps était gâché, épuisé, avant que d'avoir pu te saisir et t'aimer. Avant que d'avoir pu exister, mercantile et bruyant, tout enrobé de sucre tendre au pied de la colline de Saint-Roman.

Catherine devient parfois, entre un fauteuil imitation des années 30 et l'abat-jour copie conforme, un élément assez plaisant, simple ingrédient posé sur ce décor trop apprêté... Une

invention de plus, classée sans suite en bonne page sur mon livre de recettes, avec en marge une glose : *travail inachevé*. Mention suivie de quelques autres mots indéchiffrables.

Après avoir perdu plus de cent kilos en quelques mois, après avoir connu l'extase et le frisson, je retrouvais l'incertitude et l'isolement familiers.

Ma notoriété vole de ses propres ailes vers les sommets du microcosme parisien alors que je me désagrège. Catherine et Lucie m'accaparent, je n'arrive plus à travailler et, à nouveau, la nourriture m'attire comme un gouffre où je tombe chaque fois que je m'échappe dans l'entre-deux. Entre deux femmes ou entre deux croyances. Entre deux corps, entre deux guerres. Comble de la dérision, on interprète mon éloignement de la boutique comme le signe flagrant de ma réussite, et les journalistes qui n'arrivent plus à me joindre ne tarissent pas d'éloges devant celui qu'il est désormais d'usage de nommer le *pâtissier du siècle* ou le *génie des douceurs*.

Petite visite domiciliaire sans résultat.

Le registre se ferme. Catherine, comme à l'accoutumée, est endormie bien à sa place, dans notre lit. Dors tranquillement mon bel amour, je sors et je t'aime toujours. Je tiens encore à l'idée de l'amour, au souvenir de toi recomposé sur

cette femme qui te ressemble : Lucie. Lucie ne parle plus, bouche entrouverte. Un galet de sucre gris, collé entre la langue et le palais, signe le crime de la mafia napolitaine. Lucie m'observe et attend.

La nuit avance ce soir, comme s'il s'agissait tout simplement d'un autre soir. Paris derrière moi scintille à l'est de la ville. J'ai besoin d'un autre quartier, d'une autre vie, mais je reste, ballotté dans les rues de Belleville, sans m'éloigner, comme pour veiller auprès de toi. La pluie s'en mêle, encore la pluie, je n'y peux rien. Je porte des chaussettes roses, comme des milliers d'autres hommes très urbains. L'eau a du mal à traverser les boucles de ma tête. Je porte, comme des milliers de noctambules, une veste de cuir. Les bars se ressemblent comme des havres provisoires où je jette mon sac. Les billards électriques renvoient d'éclatantes lueurs de victoire sur des vitres embuées qui me sont étrangères.

Tilt !

Quelques jeunes au comptoir me provoquent en duel. Je souris, je pense peut-être à toi au-dessus de mon verre. Je lance quelques propos courtois et inintelligibles. Où est Lucie ? Le vent déroule lourdement sa chevelure mouillée, un sourire, une main tendue vers moi... La détrempe commence à prendre corps

sur la table à farine. Bonne-femme de chocolat, anime-toi ! Te souviens-tu de nos contes de fées ?

L'ivresse me quitte dehors, comme la peau d'un imposteur. Je me sens malvenu dans l'ombre de la ville. Les veines de mon cou battent et la transpiration se mêle aux vapeurs de la pluie.

Calme.

Les yeux mi-clos, j'avance et me laisse bercer, à nouveau partenaire de la nuit. Encore une fois, je me suis cru au plus profond d'elle et de la bruine, caché dans cette voiture automobile qui passe et s'éloigne pour suivre, sans moi, d'autres silhouettes égarées au sein de cette ville. Bientôt, enfin, je dormirai chez nous, bousculé, assis au coin d'un bar sur un rêve de toi.

Pour satisfaire Pirandello, Lucie s'étire sur une scène et joue, à l'attention d'un public averti, *Il piacere dell' onestà*. Mais où est donc ma vertu ?

Publicité humide. Je suis trempé. J'ai envie d'une femme. Avenir Publicité. La pluie a décollé le coin gauche d'une affiche, mais sous celle-ci, une autre inexorable et une autre. Belleville n'existe plus et moi, je m'interroge.

Je m'interroge : qu'a-t-elle aimé en moi ? Les femmes perverses, les véritables perverses, celles pour qui la perversité est un art authentique, rêvent de tout essayer. Tous les genres et toutes

les formes. Il devait manquer à sa collection un sujet représentant ce qu'en médecine on nomme l'obésité morbide.

J'ai la nausée.

Catherine revient, inopportune. Je l'imagine seule, étendue sur notre lit, seule et consolant pourtant ma tête sur l'oreiller trompeur serré entre ses bras. Elle pleure et ses larmes salées me dégoûtent. Je feins d'embrasser ses cheveux pour essuyer ma bouche.

Belleville amplifie les lumières de janvier. Sous ma fenêtre, un ivrogne s'égare, marche et continue de marcher, tout s'emboîte exactement et se perd, d'une unité rigide en unités solubles. Celui qui a bu boira et l'autre qui a mangé mangera.

Lucie me hante comme une fatalité.

Je monte encore ces escaliers obscurs, la minuterie ne fonctionne pas. Je cherche ma clef, j'ouvre la porte, Catherine est toujours endormie, je m'affale mais prends garde de ne pas l'éveiller. Mon sommeil tarde à venir. Personne ne semble disposé à poursuivre la recherche de Lucie. Lorsque j'ai tenté, au cours de l'un de ces interminables repas dominicaux, d'en apprendre davantage, son père s'est assombri et m'a chaudement fait comprendre que je devais m'occuper de mes affaires.

– Comédienne ? C'est vous qui avez l'air d'un sacré comédien. François, votre humour est parfois un peu lourd. Allez-vous donc cesser de faire l'enfant ?

Sa main s'est posée cordialement sur mon épaule et, pour atténuer la rudesse de son propos, il ajoute, cachant sa tristesse, quelques mots sur ces « incorrigibles artistes ». Curieuse manière de vouloir enterrer une affaire en la reléguant aux arrières-fonds de sa mémoire. Pour lui, Lucie n'existe plus.

Elle m'appartient désormais.

Désormais, elle m'est aussi familière qu'une femme abordée dans un passé perdu. Un passé volé, extorqué, suivi d'un souvenir brutalement retrouvé au hasard de quelques mots. Danseuse ou comédienne, Tchaïkovski, le Lac des cygnes, Guignol et son bâton. C'est bien ainsi que font, font, font les petites marionnettes. Tchaïkovski, tu vois maman, je connais la musique.

Une étrange beauté. Une allure à la fois tendre et décidée, un peu plus âgée que Catherine, plus grande. Ses effets, ses vêtements, ses meubles et ses bibelots, tout a été donné, dispersé ou détruit. Jusqu'à la moindre trace.

Catherine affine jour après jour l'image de Lucie. Et j'ai parfois la chance de profiter d'un véritable épanchement :

– Elle était encore plus mince que moi. Les cheveux plus longs. Nous avons ce même caractère entier, la même soif de l'inexplicable, de l'inhabituel, du singulier. Cette crainte de la routine, cette peur d'être classée, enfermée dans une catégorie ou une définition trop précise. Mais elle poussait tout cela beaucoup plus loin. Elle ne connaissait pas de limites. Elle pouvait être extravagante et provocatrice, aguichant outrageusement les hommes avant de disparaître et de les rejeter. Disparaître comme elle disparut, il y a déjà bien longtemps. Mais cette fois pour ne plus revenir.

Le Sacré-Cœur doit être blanc. Blanc comme la peau glacée d'une femme offerte en sacrifice. Sa bouche entrouverte laisserait couler sur le bord de l'autel un mince filet de sirop rouge, sombre et collant. Catherine, assoupie sur son lit, fume une cigarette blonde, une Camel. La fumée lourde tombe et s'étale sur le sol. Dans la cuisine, un bâillement s'étire. Je m'ennuie, ici, chez nous, dans ce nouvel appartement de Belleville. Toujours Belleville. Nous nous sommes rapprochés de Ménilmontant, quelques rues plus bas à peine. À peine plus à l'Est. Trop tard sans doute. Pas assez loin pour nous cacher. Pouvions-nous vivre ailleurs que dans la désolation de ce quartier qui meurt et se transforme en dalles de béton déjà sales ? Jean-

Jacques doit tout savoir. Il nous aura pistés sans la moindre difficulté. Quelques mois ont passé, tout juste quelques mois. Où donc s'est envolé l'enthousiasme des premiers jours de nos étreintes ?

Tout m'indispose.

Le téléphone sonne et me harcèle d'heure en heure, mais personne ne bouge pour décrocher. Cinq, six, dix sonneries. Quelle muflerie ! Qui est cet importun ? Nous avons changé de numéro pour éviter les coups de fil de Jean-Jacques qui tonitruaient jour et nuit. L'appel s'adresse probablement à moi, comme ce courrier encore cacheté qui s'amoncelle quotidiennement aux quatre coins de la maison. Le réfrigérateur lâche un soupir d'agonisant avant d'éructer de brèves trépidations, l'ampoule nue vacille un instant contre le plafond blanc et m'invite, tel un signe du ciel, à quitter ma chaise. Mes bras, ma tête, mes jambes s'animent comme il se doit.

La chambre empeste encore le tabac.

J'ouvre la fenêtre.

Une cigarette blonde sans filtre fume dans un cendrier posé par terre, près du lit. Quelle misère !

– *Je sors. Veux-tu venir ?*

Vagues grognements marmonnés sous l'oreiller. J'ai appris à déchiffrer sa voix lorsqu'elle devient triste et languide :

– Je dormais. Pourquoi ne réponds-tu jamais au téléphone ? Je ne suis pas ta secrétaire à la fin.

Moi :

– Il est dix-huit heures.

Elle :

– Si tu ne décroches pas, tu pourrais au moins débrancher la ligne.

Moi :

– La nuit tombe de plus en plus tôt.

Elle :

– Donne-moi deux minutes, j'enfile ma robe verte.

Moi, moi, moi :

– je t'attends au café, tu sais, juste à l'angle, celui que tu fréquentais dans le temps...

Dans le temps. Comme si le temps n'existait plus, suis-je aujourd'hui hors du temps ? Jadis, je serais resté là pour admirer le lever de ma reine et voir petit à petit son corps, sa peau se couvrir de vêtements légers. Dans le temps, ces simples mots évoquent l'âge antédiluvien qui précéda notre rencontre. Un âge confiné, où les lions énormes ne mangeaient pas les frêles

gazelles perdues dans le désert aux alentours du Gad Éden. Les gentils pâtisseries offraient à leurs compagnes, au bord des oasis, un mélange savamment dosé de nectar, de miel et de graines de caroube broyées. Lascivement étendues sur leur couche, elles dégustaient les tout premiers loukoums sans s'interroger sur l'avant ou l'après, osant à peine jeter un coup d'œil sur le monde, derrière les grilles de leurs moucharabiehs. À quoi bon poursuivre le temps qui passe ? Se disaient-elles.

L'heure se tasse dans la rue étroite et je suis engourdi. Arrivé à destination, l'immobilité me gagne totalement. Figé sur le trottoir d'en face, j'observe l'animation du bar. Il est bondé, c'est l'heure de l'apéritif. Derrière les portes vitrées, quatre joueurs de tarot, absorbés par leur tour de table, ne peuvent m'apercevoir.

Je suis dehors, ils sont dedans.

J'examine avec un regard d'ethnologue le va-et-vient des verres vides ou pleins. Une dizaine de petites assiettes garnies d'olives, de fruits secs ou de légumes assaisonnés recouvrent le comptoir. Cou tendu sur un imperceptible gonflement, comme un gecko accroché à son mur, je reste tapi sur la chaussée, contractant mes ventouses. J'hésite, puis j'entre et m'installe au comptoir sur l'un des grands tabourets de bois brun où je tiens mal en équilibre.

Les visages se tournent vers moi et m'octroient à bon compte une petite cure de popularité et de bon voisinage. Catherine arrive déjà. Elle se fraie un difficile chemin jusqu'à ma place et commande un jus de tomate. Dans le chahut, le patron ne l'entend pas...

Laïoch ne la sert pas.

Je répète pour elle, d'une voix ferme :

– *Un jus de tomate, Laïoch !*

Pourquoi diable lui ai-je proposé de venir dans ce bistrot ? Elle me maudit et me lance à l'instant un regard cinglant. Tabasco, sel de céleri. Sur mon ordre, son verre, promptement posé devant elle, accompagné des ingrédients d'usage, s'accroche puis se déplace, poussé par la cohue. Je m'en saisis et le lui tends avec un sourire d'ivrogne.

– *Merci, je n'ai plus soif.*

– *Et merde !*

Je laisse échapper une ou deux autres grossièretés positives et l'abandonne en quittant l'établissement, furieux.

Tout en elle me fascinait jadis : le timbre un peu grave de sa voix, les fines courbes de son corps et l'inconstance de son humeur, mais, aujourd'hui, sa sœur Lucie, dont je connais si peu de choses, vient flétrir mon ardeur.

Déjà vingt heures, le moteur tourne sur les cahots de la ville, j'ai faim sans savoir quelle matière pourrait bien me remplir. Pourquoi l'ai-je ainsi laissée devant son verre ? Cette goujaterie m'apparaît soudainement. Comme si ma conscience se doublait d'une autre conscience, plus forte, qui m'aveugle et m'oblige à accomplir tout le contraire de moi.

Qui suis-je d'ailleurs ?

Cent quatre-vingt-dix kilogrammes.

J'ai pesé jusqu'à cent quatre-vingt-dix kilos et au-delà. Gros, très gros ! Gros porc ! Gros dégueulasse et je roule l'œil en biais. Mais qu'est-ce je regarde ? Je toise les filles ? Et pas n'importe lesquelles. Celles qui, jeunes, minces, blondes, marchent dans les rues et portent des collants ajustés. Celles qui rient avec de belles dents blanches, avec des lèvres, un nez, une bouche, des yeux, des bras, des jambes élégantes. Des filles à la fois inentamées et achevées. Je pense à Catherine ou à Lucie peut-être. J'imagine mes mains. Mes mains aux ongles courts avec mes doigts rouges et gonflés de travail qui pourraient parcourir leur corps. Toucher un dos, des reins, des fesses, des seins. Sentir le grain délicat d'une peau sur le relief saillant des omoplates. Et pourquoi pas poser mes grosses joues contre des joues, puis les embrasser en écrasant mes lèvres protubérantes contre leur bouche ?

Feltrinelli.

Que penserais-tu à la place de ces femmes ?
Va te coucher François Feltrinelli, roule sur l'asphalte, au milieu de la nuit, évite la lumière. Va bouffer ! Éclate-toi la panse ! Va regarder les putes, sans oser les aborder de peur qu'elles te refusent une passe ce soir ou que, à ton approche, elles se détournent et s'interpellent en éclatant de rire.

– Je ne monte pas avec les monstres.

– T'as vu la baudruche ?

Cela s'est déjà produit avec quelques professionnelles mal aguerries qui, malgré tout, éprouvent encore un peu de respect pour elles-mêmes. Quel métier ! Comme je les plains et comme je les déteste ! Comme je les aime et comme je les comprends. Tous ces oiseaux fragiles posés sur le trottoir, enveloppés d'une vapeur d'asphalte mélangé ! Ta blessure est la mienne. Sommes-nous encore avec nos mains vides, une part, partie intégrante, parcelle intégrée de cette humanité qui, sur un triste sourire, se dit humaine cependant ?

Vingt-trois heures.

Dans un café derrière le rond-point de la place Dauphine, je tente pour la troisième fois de joindre Catherine au téléphone. Je laisse sonner cent fois, mais elle ne répond pas.

Je sors d'une cabine, une carte téléphonique périmée à la main. Comme toujours, le tabac est ouvert place de la Nation. Inutile de tenter un nouvel appel, Catherine ne répondra plus. Le jour s'avance et croise sans retour les lueurs de la nuit.

Je somnole au fond de mon camion.

Catherine ? Je rentre et la trouve allongée dans son insomniacque tabagie. Toujours allongée, comme un cadeau trop encombrant, bien enveloppé sous le papier de soie des murs anciens de notre chambre. Je marmonne une vague excuse et m'étends près d'elle. J'échange la froidure du matin contre son corps enveloppé de sa tiédeur nocturne. Douceur... Mon appétit s'éveille, automatique. Je bande. Je me dégoûte et laisse pourtant glisser une main contre son ventre, à la recherche du pubis. Elle me sourit, pauvre sourire — dommage ! — car je m'éloigne déjà, sans elle, vers mes empreintes nostalgiques.

Nice en hiver.

Je n'ose toujours rien avouer à Catherine. Pourquoi n'a-t-elle pas disparu à la place de sa sœur ? Je veux me débarrasser de cette écharde, recracher ce grumeau sournoisement établi au milieu de mes rêves. Je l'imagine morte, étendue nue, momifiée dans un coffre normand agréablement sculpté. Confite comme un fruit,

décolorée à la vapeur de soufre après avoir trempé dans les bains successifs d'un sirop de glucose de plus en plus épais. Ferme et diaphane, recouverte d'un léger voile de sucre glace qui se cristalliserait à la base de ses cils. J'épilerais complètement le reste de son corps avant de dresser sur son ventre une parure digne d'elle, une couronne tressée de petits hommes blancs faisant la révérence devant une épitaphe en lettres bleues.

Une goutte de sang bien pleine perle à la commissure de ses lèvres entrouvertes pour arriver vers le bas de ce menton gracile et plaisant. Son corps désirable se transforme en celui d'une princesse flétrie, toujours belle et séduisante, avant de devenir cette charogne puante dans un cimetière, chair malaxée au fond d'un trou. Son cadavre continue de m'attirer lorsque ma main tendue s'enfonce jusqu'aux viscères en caressant son misérable ventre sombre et décomposé.

Je m'éclipse de plus en plus souvent, prétextant des rendez-vous d'affaires ou des obligations familiales, sans même prendre la peine d'inventer une histoire plausible. Rien ne me concerne vraiment, ni mon travail, ni ma famille bien sûr, je n'en ai plus, ni ces dérives nocturnes qui se reproduisent d'elles-mêmes, sans plaisir.

Au grand regret de ma caissière, cette pauvre Bernadette, je reviens quelquefois à la boutique dans une tenue assez négligée, à peine propre, mal rasé, avec un jean trop grand, un pull flasque et froissé, noué sur l'épaule comme une serpillière. Mes nouvelles manières la terrorisent. Je laisse entrer sans reproches mon commis qui arrive en retard et le menace de mille foudres lorsqu'il propose à Bernadette -pourquoi ce zèle forcément hypocrite? - de ranger la boutique après la fermeture.

- Rentre chez toi, petit couillon !

Devant mon irritation menaçante, elle baisse un peu la tête et rougit légèrement. Il me vient de la trouver un instant attirante dans son désarroi bleu marine et col blanc. N'a-t-elle pas un petit air de famille avec Catherine? Besogneuse Bernadette! Pourquoi l'ai-je jugée de façon si sévère? Je connais si peu de son histoire. J'ai l'idée délicate d'abuser d'elle, comme ça, plaquée à la hussarde, sans égards, sur ses rouleaux de monnaie, après la fermeture, devant son tiroir-caisse. Insensible à son air désespéré et charmé par l'empreinte rosée des pièces de monnaie sur son petit derrière outragé.

Je la violerais dans une joie déchaînée.

J'irais en prison pour viol.

Je vais en prison pour viol. Ces derniers temps le peuple est excité, on réclame à tout crin

la stricte application de la peine de mort. Les témoignages de mes autres méfaits commencent à affluer. Des centaines d'autres femmes aux faces repoussantes sortent de leurs oubliettes pour me confondre, exhibant des preuves falsifiées. J'aurais, selon elles, sodomisé des nourrissons avant de les brûler dans un four et de les manger tout rôtis croustillants. Ah, la chaleur tournante, quelle belle invention ! On me mettrait à l'isolement. Je suis à l'isolement. L'isolement, cela veut dire une porte fermée et des murs lisses. Une cellule carrée de trois mètres de côté, avec un lavabo, un coin-toilette, un gobelet de plastique bleu épais, du tartre gris sur fond blanc, une table pliante rivée au mur avec son plateau de bois mélaminé, un point de rouille à la charnière de l'abattant métallique, un lit grinçant à chaque mouvement lorsqu'on s'allonge ou se retourne. Et des déchets de nourriture.

Une multitude de bruits suintent ou gémissent : la radio d'une pièce voisine, le chariot qui résonne et rythme le couloir de ses échos de plus en plus lointains, une sonnerie, un claquement sans origine connue, un cri dément, une goutte, des pas accompagnés de voix humaines, un rire qui s'éloigne.

L'isolement, c'est la certitude d'autres vies silencieuses cachées derrière cette cloison, des têtes chevelues comme la mienne qui se

remplissent et qui se vident, des bouches qui s'abreuvent en pensant à demain.

Il fait chaud, où retrouver cette fontaine maternelle ?

J'ai eu quelques sablés rances au petit déjeuner. Ça des sablés ? Une lumière au plafond s'allume à sept heures et s'éteint sans être commandée alors que le jour est encore là, beuglant juste au milieu de ma lucarne. D'ailleurs, est-ce bien le jour ? Ou n'est-ce que la lumière d'une autre pièce, plus grande, qui ouvrirait sur l'espace d'un néon circulaire suspendu dans le ciel ? Un ciel tendu au-dessus de nos têtes pétries des convictions communes sur les couleurs, les formes et puis le goût. Le bon goût, le goût subtil de l'amertume lorsqu'il se mêle à la douceur apéritive d'une Suze dans un beau corps valide. Pas le mien. Cinzano, Porto, Américano Bianco et complètement propre. La vie devant soi à en perdre la vue.

La promenade sur cour est obligatoire, j'en profite avidement, avant de rejoindre ma couche où se tiennent blottis les uns contre les autres mes souvenirs et mon ennui.

Récréation.

Je hais la liberté, la juste mesure et les mangeurs médiocres. Je hais tous les mots, donnés, dits ou entendus. Je hais cette pauvre

Bernadette qui jamais n'a porté plainte contre moi. J'ai pourtant bien rêvé de la posséder.

Je me souviens de ces simples paroles que prononçait souvent mon père. Lui, papa, respectait son personnel :

- Le travail, c'est le travail et la vie, c'est la vie. Il ne faut pas les mélanger.

Lucie ne m'est pas immédiatement apparue comme l'unique moteur de ma nouvelle attente et j'ai traîné de plus en plus souvent mes nébulosités sur les chemins de Belleville, accompagné des souvenirs de mon enfance à Nice. Une colline au-dessus de la mer. Un vallon, une ruine. Monique, la première fille aimée, conquise et possédée. Charlotte, première institutrice, sa main qui prend ma main.

Quelques biscuits écrasés.

Encore ailleurs pour une nuit.

La nuit d'une autre nuit.

Catherine doit languir, seule dans la chambre de notre appartement caché dans une cour, à Belleville toujours, Jean-Jacques ne connaît pas cette nouvelle adresse. Je veux le croire.

Catherine. Ah, Catherine ! Son souvenir m'effleure de temps à autre. Comme chaque soir, elle doit aller, venir de la fenêtre au lit pour guetter mon approche. Je ne rentre pas. Pas tout

de suite. Un tout petit remords. Elle s'assied un instant devant la table, dans la cuisine. J'entends le robinet qui coule et qu'elle ne ferme pas.

Elle fume peut-être encore une cigarette blonde ou mange la fin de son dîner, éloignant les déchets d'un juste mouvement jusqu'au bord de l'assiette. Chaque bouchée, sagement séparée de la suivante, se détache du reste de son corps pour construire le mirage d'une femme qui daigne absorber son peu de nourriture. Un membre articule le poignet. Une main et des doigts à n'en plus finir portent une fourchette vers la bouche.

La nuit est sens dessus dessous.

Rempli et calfeutré sur le siège de ma fourgonnette, j'écoute mes veines battre et je ferme les yeux. Je suis dedans, comme aux tout premiers jours de la vie, comme l'oiseau dans son œuf, comme l'œuf dans son oiseau.

Je me trouble et n'arrive plus à démêler le vrai du faux. Je me perds entre la terre, le ciel et l'eau. Je brûle. Je ne sais plus qui gouverne mon destin. Un arbre, un figuier, dans le jardin, sous le soleil brûlant. Maman m'appelle pour le goûter.

J'ai faim !

Roulez, roulez jeunesse.

Chacun son tour, ne vous bousculez pas et prenez place sur le manège. Je suis en culotte courte malgré mes cent douze ans. Pataud comme pas un, je pleure car je voulais le cheval noir à la crinière touffue qu'un autre a enfourché avant moi pour la seconde fois. Ma mère se lève de son banc et va pour... dans un sursaut de décence inattendue, elle se retient et ne chasse pas mon rival de son bel étalon. Elle me prend dans les bras pour me porter dans une camionnette flambant neuves, dévisageant mon adversaire qui agite fièrement un mouchoir en signe de victoire. Ma mère décrète que « *les camions, c'est bien plus beau que les chevaux, d'abord* ». Moi, je la crois. Pour me consoler, elle me fourre dans la bouche trois bonbons à la fois. Bouche pleine, je ne peux plus rien dire. Elle me ferait coucou en agitant les mains à chaque passage, sans en manquer un seul. Ainsi font, font, font... trois petits tours et puis s'en vont.

V

Encore la nuit pour un ailleurs.

Moteur, ronronnement, chaleur, lumière des phares jaunes. Somnambulique, j'avance sur des rails. La nuit est orangée à la périphérie, sous les lampes au sodium des boulevards extérieurs. Je m'arrête dans un coin d'ombre. Ma main un peu inquiète glisse dans le dernier sac de kraft et se rassure au contact d'un autre papier, plus fin, froissé, tiède et plein. Mes doigts tâtent et s'enfoncent dans le moelleux du hamburger. Avant même d'ouvrir la bouche, je me sens regrossir, me transmuier en boule grasse.

Il en reste encore un.

Ça dégouline.

Saveur lente et sucrée. Un autre bouquet, plus délicat, s'étiole le long d'un souvenir : la

gloire et les honneurs donnés à cette image de moi, à cet autre, ce comédien de pacotille en tablier et toque blanche. Une trace d'immortalité, puis un sommeil nouveau, l'odeur de ma transpiration, une autre mort. Pas tout à fait la mort, pas tout à fait. Mais une frontière, un entre-deux garni, farci d'une douleur tendue qui me réduit à cette vie élémentaire et antérieure. Ma seule certitude : les borborygmes, l'aigreur acidulée qui remonte à la bouche pour une étrange intimité. Une agonie inaltérable construite en trois, six, neuf. Jamais définitive, renouvelable à chaque terme par un tacite entendement. Je roule toujours sur les boulevards de ceinture. Entre la porte de la Chapelle et la porte d'Aubervilliers, face aux grands entrepôts. Un camion passe et ralentit près d'une prostituée, les freins éructent brutalement comme un orgasme pneumatique, la remorque s'arrête et se cabre. La vitre se baisse. Négociation sur le prix, la qualité ou la nature du service, sur le temps qui sera dévolu.

Affaire conclue.

La portière s'ouvre, elle monte.

Les putes sont partout.

Solidaire de leur dérive, fasciné par ce jeu plaqué entre le fric, le sexe et le danger toujours présent, je me plais à penser que le danger, c'est moi. Ce serait moi. Je suis l'assassin dans la

forêt, aux aguets d'un petit chaperon coloré. Je porte le péché, la perversion, mais aussi le savoir, la connaissance et le désir. Les bons gentils chasseurs n'existent pas. Je resterai seul, impuni et repu derrière les futaies.

Jolie pute éphémère, je n'aimerai que toi. N'importe laquelle, je tire au sort.

Ballonné sur mon siège, je roule au ralenti, j'avance pour prendre mon tour, doucement. Catherine survient, puis se retire de ma mémoire fragile. Lucie colle peut-être son flanc sur le corps d'un autre homme dans une chambre sale et sans confort. Dernière image, dernier étage d'un vieil immeuble à Nice.

Une femme inconnue, très mince arrive à ma hauteur. Une femme vêtue de noir sur une peau de lait, presque aussitôt louée et dévêtue lentement par mes mains. Plaquée en sandwich, debout entre mon corps lourd et le métal froid, à l'arrière du vieux fardier qui me sert de refuge.

– Je ne veux pas baiser, je veux seulement regarder et toucher. Te sentir.

Assieds-toi.

Sans paroles.

Sans un mot, aucun mot d'elle, ni d'émotion, ni de désir. Aucun témoin. Aucune empreinte d'une existence ailleurs ou d'un

passé, d'une maison, ou d'un enfant ou d'une joie. La mort n'est jamais bien loin de la vie.

Phallus tendu.

Moi, par de brèves injonctions, j'édicte ma règle. Ma compassion recule.

– Réponds-moi quand je parle, mais seulement quand je te parle...

À cette seconde, j'abomine les femmes. Toutes les femmes. Tous leurs culs qui balancent, leurs sourires destinés à des hommes bien nés, toute leur pitié, leurs feintes et leurs atermoiements. Leurs prières.

J'en déshabille une. Une seule. Une femme rédemptrice, une putain virginale acceptant de porter, et sans ressentiment, l'entière injustice de mon beau désarroi. Une femme inventée, rencontrée dans un livre, sur une carte postale, sur une plage grise, l'hiver au bord de l'eau glacée. « *Une femme inconnue et qui n'est, chaque fois, ni tout à fait la même, ni tout à fait une autre.* ». Parcourue de mes mains, sans l'attente du geste réciproque. Sans mon image et sans la sienne. Une femme complice dans l'absence et seulement dans cette absence.

Ce soir, le froid me gagne, Catherine doit attendre mon retour, Lucie se trouve bien loin d'ici.

Ma pute est affalée, jambes croisées, entièrement nue, sur les cartons de provisions. Elle attend que ça passe, mais moi, je m'en branle. Enfin, je m'en tamponne, si tu préfères...

Sans inutile contrition, je touche du bout des doigts ses deux petits seins blancs constellés de taches de rousseur à peine plus foncées. Je les aurais préférées d'une teinte plus franche. L'aréole se confond avec le reste de la peau. Je suis déçu.

– Écarte un peu les cuisses... Pas tant, là, tu deviens vulgaire.

Ma main glisse vers son sexe et cherche une présence humide.

– Voilà, c'est ça. Tourne la tête et regarde-moi. Droit dans les yeux. Ne souris pas. Touche mon ventre, ça porte bonheur. Touche mon sexe. Plus bas, cherche, il est plus bas sous le gras double. Avance-toi vers la lumière, juste sous le plafonnier ! Voilà. Tu sais que je pourrais t'étrangler... Mais non, c'est pas mon style, ne crains rien. C'est pour rire.

D'ailleurs, je ris et trouve ma blague bien bonne. Oh, oui, elle est bien bonne celle-là ! Mais elle, la salope, ne rit pas du tout. L'humour se perd.

- Baisse le front, je ne veux pas cette ombre sur ton nez, incline-toi encore un peu. Rhabilles-toi, tu m'écoeures, je suis écoeuré, tu

es écoeurante. Merci. Tu peux partir. Tiens, je te donne le double.

Je sais, je t'ai déjà payée, mais t'as été gentille, je te donne le double.

Un peu honte, à peine. Juste un peu. Juste comme ça. Mais ces scrupules s'en vont très vite et je me dis : *chacun sa merde et débrouille-toi. Débrouille-toi, moi aussi je tapine avec mes simagrées et mes singeries...*

Je vends ce que je peux, et toi kif-kif pareil.

Tristesse après le cul.

Comme toujours.

Avec en plus, cette fois, une envie de vomir la viande hachée, mollifiée, malaxée de salive, de mayonnaise et de pain au sésame. Allongé à l'arrière, j'ai attendu le matin inconfortable et mon réveil lesté du bruit des poubelles soulevées par les bennes à ordures. Mise en garde goguenarde des éboueurs. Un automobiliste récalcitrant, klaxon soutenu, redoublé, suivi de quelques mots de circonstance.

– Nous, on travaille. Si t'es pressé t'as qu'à prendre le métro.

– Et moi, je tricote peut-être.

Le jour s'obstine jusqu'au soir, le soir traîne encore vers la nuit et tous ses dangers comestibles. Puis il y a les matins. Comme c'est loin le matin, l'autre matin d'avant la nuit ! Je ne

suis pas rentré à la maison. Pourtant, avant de partir, je regarde souvent Catherine dans son sommeil, et je la trouve belle comme une femme qui peut-être pourrait lui ressembler :

Lucie.

Il fait froid.

J'ai soudainement besoin de chez moi, du fond du magasin encore silencieux, besoin de ces petites odeurs flottantes, exhalaisons du propre et de l'absence : mon laboratoire. Je ne m'arrête qu'une seconde dans un bar pour prendre un café, pour me mouiller rapidement le visage et la nuque en guise de toilette. J'échange quelques mots de saison avec un voisin de comptoir. Le garçon se presse déjà. Tout se répète. Comme ma vie est ordinaire. À quoi bon continuer de traîner nos existences ? Je voudrais bien détruire le monde et moi avec... et moi d'abord, le monde après tout, je m'en fiche.

– Et deux tartines beurrées, deux, pour la salle.

À la boutique, tout est nickel, rangé, ordonné, nettoyé. J'essuie machinalement le rebord de la boîte à mouillure et j'aperçois, sur la lame d'acier du caraméliseur, la fine croûte brune abandonnée par le feuilletage des *puits d'amour*. La matière m'attire. Je voudrais la toucher, l'examiner, la battre, hypnotisé par l'idée d'une sauce qui coulait dans ma tête

depuis longtemps déjà. Une bricole. Modifier légèrement la composition d'une ancienne recette pour associer le tendre et le rugueux. Je suis lassé et sans le feu sacré, je ne pense plus à *l'Ivoirine*.

Le visage plaqué de Lucie comme une garniture.

Un petit mouvement de la langue suffirait pour sentir se dissoudre les tout derniers cristaux de sucre perdus sur le palais. Des particules de sable crissantes dans une tiède onctuosité. J'ai travaillé une petite heure en automate. J'ai goûté, *regoûté*, corrigé. Enfin, j'ai réussi à enrober les grains adoucis pour conserver tout à la fois la fluidité et le craquant, mais je n'y trouve aucune joie.

Le génie est une sorte d'habitude.

J'ai remis les choses en ordre, presque sans la conscience de les avoir touchées. Mes employés, déconcertés de me trouver ici pour la seconde fois après ma longue absence, ne sauront même pas que j'ai travaillé.

Encore seul un moment.

Lucie revient, je ne l'ai pas cherchée. Plus svelte que sa sœur, plus pâle encore. Son corps balance en noir et blanc avant de se poser sur un lit vanillé. Elle me regarde et me réclame. Bouche entrouverte, elle me sourit. Lucie appelle Catherine et Catherine lui dédie notre amour. Je

les croise l'une et l'autre, rue des Haies, dès notre première rencontre.

Sept heures.

Mes employés arrivent les uns après les autres et chacun me salue, selon son rang, avec le respect qui m'est dû, les commis inclinent légèrement la tête, mon second me donne une franche poignée de main, madame Bernadette déride un peu les lèvres, et le plongeur tente une grimace qui se voudrait aimable.

– *Bonjour chef!*

Tout s'organise, s'enchaîne, s'emboîte. J'ai le sentiment de ne pas exister, les choses suivent un ordre usuel. Sans moi. Comment ai-je pu me satisfaire de cette médiocrité? Les entremets préparés la veille au soir sortent du congélateur : mes décorations finement ciselées ne peuvent être posées que sur une surface parfaitement plane et dure. Les fonds de tarte ne sont toujours pas en cuisson, et mes exclamations résonnent du tour jusque vers la table à décor. On s'active devant le laminoir. Un objet tombe dans la chambre à farine, la salle est déjà dressée, comme aux premiers jours, je règle moi-même la température des fours. Tout se succède à un rythme soutenu. Madame Bernadette, derrière sa caisse, donne une dernière touche à son maquillage avant de rafraîchir les fleurs du

comptoir, rassurée de retrouver mes sautes d'humeur. Bientôt l'ouverture.

Dix heures trente.

Quelques dames s'installent au salon de thé où je vais les saluer. Tout est pour le mieux.

– *Bonjour, madame Duchemin.*

Madame Duchemin débite de sa voix suraiguë une kyrielle de banalités ampoulées et me présente à sa voisine.

– *Quelle joie de vous revoir entre ces murs. Avec toutes vos occupations, vous nous abandoonnez... Non, non, ne vous excusez pas, rassurez-vous, c'était une boutade, je plaisante, je taquine.*

Je m'éloigne, elle est déçue — petite joie sadique devant cette minable déconfiture. Dieu qu'elle est laide ! — je ne sais plus faire le coq devant ma cour de vieilles pécores ou de jeunes péronnelles.

Tout se mélange.

Je perds le fil et donne mes ordres à contretemps. À onze heures trente c'est l'affluence. Ça traîne un peu à l'emballage et plusieurs clients attendent devant la caisse. Je n'aime pas ça.

Perfide :

– *Tout va bien madame Bernadette ?*

Bernadette se ressaisit.

Comme à l'ordinaire, la journée se poursuit sur un tempo rapide, du laboratoire à la salle et de la salle à la boutique. L'après-midi pourtant, nous avons eu un temps mort entre quinze et seize heures. L'espace s'étire, dernières dames envolées, derniers acheteurs. Rideaux baissés. Départ enfin de mon premier commis, un bon garçon qui fera son chemin. S'il ne s'acagarde pas trop.

Silence, sommeil.

Je n'ai pas quitté ma boutique et m'apprête à y passer une seconde nuit. J'aime le silence et la pénombre entre ces murs, ce recueillement où je m'installe quand les instruments sont figés. Le vide. Je me suis endormi derrière mon bureau, le téléphone sonne, sûrement Catherine, mais je ne réponds pas. Je me souviens de cette femme vulnérable et nue, dans mon camion, porte de la Chapelle.

Catherine.

Encore un autre intervalle écoulé entre le coucher et le lever du soleil sans revenir près d'elle. À la boutique, cela m'arrive, je peux dormir, apaisé, repu, après une journée de travail. L'abattement m'attend dehors, dès que la porte est fermée. Il s'insinue et s'approche par derrière. Je me retourne. Sourires, grimaces... Une vieille connaissance. Je monte à pied

lentement la rue Bochart-de-Saron (guillotiné en avril 1794, pendant la morte-saison) et le boulevard Rochechouart, je marche jusque sous les arcades du métro aérien où ma camionnette est garée et roule vers Pigalle sans y penser. Je redeviens cet autre qui se perd dans la nuit. Toujours la même pantomime, bouche ouverte, œil mi-clos.

Lucie m'emporte au fond d'un trou où je me pose près d'un lac paisible. Aucun dehors, aucune issue, juste une faible lueur uniforme, imprécise et sans teint. Un vent chaud et fétide matelasse mes naseaux dilatés. Je palpite, je m'amplifie, je tangué. Les pieds des morts suintent sous la voûte comme des stalactites, les mains sortent du sol en regard. Je suis un entre-deux, voué sans doute moi aussi à la putréfaction.

Mais je vis.

Je suis vivant et je mange.

Un camembert plâtreux, du saucisson, de la choucroute avec un jarret de porc parfaitement gélatineux, un tube de lait concentré sucré acheté chez l'Arabe du coin, des marshmallows.

Je bois de la liqueur, je mâche de la guimauve épaisse, tandis que la tête d'une femme se tourne et me regarde, les yeux ouverts comme des billes. Des billes qui roulent jusqu'en dessous de mes paupières.

Lucie, tu es vivante et je vais te trouver.

Je vais partir à ta recherche, voyager dans une camionnette confortable, luxueuse. Un creux où je m'enfoncerai, capitonné à l'abri des rumeurs de la ville. Un lieu douillet où je puisse cuisiner, manger, dormir et laisser libre cours à mes plus douces mélancolies. Un monde hors du monde, presque une tombe. Un antre, une fosse où me laisser croupir, me chauffer, me rafraîchir et me soigner.

Mais l'air est fluide.

En 1794, le vent frémit rue Bochart-de-Saron. Sur le boulevard Rochechouart, qui n'existait pas, mais suivait déjà les vieux chemins de ronde autour *du mur des fermiers généraux*, je me sens tout à coup déshabillé...

Le mur murant Paris rend Paris murmurant.

Quand je me sens trop nu, je me console en regardant dans un miroir les rondeurs androgynes de mon corps, et il me prend parfois de les trouver jolies. Mes seins correctement aréolés tournent autour de mes deux petits mamelons. Une goutte de miel, petite goutte, pourrait sortir si je pressais un peu. Je touche du bout des doigts, je câline, paumes ouvertes, mes hanches larges. Le revers de la main caresse mon visage glabre et doux, j'observe et j'attends. Je sors mon attirail, poudre de riz, farine blanche, céruse, rouge vermillon, pinceaux,

crayons, et tire enfin mes cheveux noirs en chignon avant d'enfiler comme une gaine de tôle ma camionnette couverte de strass avec ses deux gros yeux candis qui illuminent la route. Sa moustache féminine - un duvet - frissonne, renifle et filtre, à ras de terre sur le pare-chocs, toutes les odeurs nauséabondes, elle trouve le chemin. Le vent peut souffler, la pluie peut tomber, je suis à l'intérieur, aux commandes, et ma fidèle compagne agite pour moi ses petits bras d'infirmière noire qui chuintent sur le pare-brise pour essuyer les glaces, quand bon me semble. Je l'ai connue fringante demoiselle, un peu boulotte et bien chromée, je l'ai usée, je l'ai blessée, et puis je l'ai soignée, réparée. Aujourd'hui, je voudrais l'habiller de neuf, mais à ma fantaisie. Elle ne sait rien me refuser, elle ne sait pas. Contact, le moteur tourne. La pendule est à l'heure.

Lucie, pour te trouver, je voyagerai dans mon vieux véhicule. Intime et solitaire, dans cette bonbonnière d'acier laqué qui me colle à la chair. Mais il faudra la reconstruire, sans trahir cette seconde peau ronde et meurtrie comme moi. Que m'importent bosses et cabosses si l'intérieur me correspond. Dedans, dedans... Je suis dedans. Je dessine les plans dans leurs moindres détails, insistant sur les moindres vétilles avant de confier aux meilleurs ébénistes l'achèvement de mon projet. Au diable les

formicataires, les accessoiristes et tous les chantres du prêt-à-créer. Les parois, en fèves de cacao  minc es, c rus es au tampon et assembl es comme une mosaïque, porteront des rideaux plus clairs d'un demi-ton. Sur la toile, je poserai croissants dor es et brioches s rigrapi es sur le pourtour d'une lune joufflue. Un escalier électrique s'abaissera devant l'ouverture latérale dès l'introduction de la clef dans la serrure.

Bruitages aléatoires dans mon grand film hollywoodien. Friture, fouet vivement secoué dans sa coupe d'acier, déglutition, désordre rauque d'une respiration bris e avant l'extase... La portiere gaufr e s'ouvre sur une petite entrée où je disposerai des placards en bois de rose, marquet s sur leur panneau central à l'effigie d'un pâtissier des temps jadis, Ragueneau, sortant de son four un moule en cuivre. Dans la chambre à coucher, une profonde couche ovale, couverte d'une couette gonfl e en forme de meringue accueillera mes ébats langoureux. Tout au bout, de part et d'autre du coin-cuisine où j'installerai le strict nécessaire à l'exercice de mon art, se répartiront la douche relativement spacieuse, pomme en tartelette renvers e d'où l'eau s'échappera des pointes-mamelon d'une multitude de fruits rouges. Les toilettes enfin seront tapiss es de recettes abondamment illustr es, des poèmes seront imprimés recto-verso sur les larges et confortables feuilles de

papier hygiénique. Un pupitre en ronce de noyer rassemblera juste au-dessus du lit les principales commandes : la climatisation, — je crains le chaud — le chauffage — je crains le froid —, l'abaissement des volets électriques, le téléphone en corne de gazelle 1930, la lumière d'ambiance et la chaîne stéréo diffusant la musique maternelle que le piano, dans le bar de Claudine, aurait pu jouer pour moi seul.

Adieu New York. Adieu ces enseignes clignotantes et ces miroirs papillotants érigés à mon nom qui brille, Feltrinelli, sur les façades des gratte-ciel depuis les banlieues sombres jusqu'au plein cœur des grandes métropoles.

Confié aux artisans du Faubourg, mon camion sera si beau, si parfaitement mien qu'à peine achevé, j'y élirai définitivement domicile. Je l'installerai d'abord tout près de chez nous, sur un terre-plein couvert de nougatine craquelée, à l'angle des rues de Belleville et Julien-Lacroix, près d'une sculpture de Ben représentant un homme debout sur un échafaudage. Je rendrai quelques visites à ma compagne afin de lui offrir ses derniers amuse-bouche (quel vilain mot !). Sans doute dormirai-je encore chez elle pour de rares nuits offertes au souvenir de notre amour.

Mais que Catherine aille se faire pendre ! Elle m'encombre encore l'esprit.

Sous ma pression, les artisans ont travaillé très vite. Mon camion est enfin paré, mais cent détails et mises au point matériels m'accaparent. Mon terre-plein, bruyant à souhait, servira de test à l'efficacité de mon isolation phonique. La capacité de la seconde batterie sera-t-elle suffisante ? N'en faudra-t-il pas une troisième ? Comment les panneaux solaires réagiront-ils aux vibrations du moteur ? Le sommier se montrera-t-il assez ferme et résistant si je venais à reprendre encore plus de poids, ou si Lucie décidait de vivre avec moi ? Ma demeure sera-t-elle assez douce pour la recevoir ? Ai-je réussi, dans ma cuisine, à éliminer le superflu pour ne conserver que le cœur, l'indispensable cœur solide d'un atelier de pâtisserie-confiserie ? Le chauffage dégage-t-il assez de calories ? Et la climatisation ? Et le gaz, et l'évacuation des eaux usées ? Tout cela me tracasse plus qu'il ne le faudrait.

Encore un temps avant de partir. Il faut, c'est raisonnable, vendre ma boutique et liquider mes dernières affaires. Une pensée, brève, comme un regret pour Bernadette qui perdra sans doute son statut privilégié. Bernadette, au corps si tendre, qui n'a offert à ma bestialité virtuelle que la modeste résistance utile et nécessaire à l'exaspération de mes désirs.

Depuis près d'une semaine, je ne sors pas de mon véhicule. Mon entendement s'isole, se

contracte. Je navigue entre mes rêves de toute puissance — rien ne résiste à mon pouvoir tentaculaire — et l’anéantissement total où mon être au complet culbute dans le néant. Arriverai-je à faire semblant de ne pas être fou ? Je m’y exerce. Catherine et Lucie se combinent comme une hydre à deux têtes, quatre bras et dix langues qui s’agitent vers moi. Leur salive acide déchire mes paupières. Elles me mangent.

Elles me dévorent.

Quel délice !

Ma montre frappe cinq heures. Je ne sais plus les usages courants : « au revoir » ou « merci »... Les automatismes se mélangent. Dans le monde, je tente de paraître normal, conforme aux usages sociaux.

Une seule certitude, je dois partir.

Je me calme et sors.

Belleville dehors.

Il faut saisir l’instant de cette inexorable et désarmante démolition.

Bientôt Belleville ne sera plus.

Ah, comme j’aime ce quartier bâti entre les murs de la détresse et la solidarité des hommes ! Rideaux baissés, levés, baissés, abandonnés jusqu’à la rouille. Patience sur le pas. Un mort-vivant se penche devant sa porte et trimbale ses bras faramineux jusqu’au milieu des cuisses.

Une devanture mi-close me cache au regard de la vieille terre de la vieillesse. Lucie l'ancienne, décomposée depuis sept cent mille ans, étouffe sa misère plaquée sur le carrelage froid de ce qui fut un atelier de confiserie. Gommages et guimauves coulées dans l'amidon, bâtonnets de pâte de fruits. Meringages.

Pastilles, nougats, fondants, pralines et caramels.

Détestable douceur.

Pâte feuilletée, brisée, sablée, levée, poussée. Pâte à choux, pâte à pâté et pâte à s'engluer. Fenêtres murées de briques grises. Lèvres minces, épaisses, amères, tendres, affamées, dévorantes. Chaises posées, bras accoudés dans la rue dès les premiers beaux jours. Touristes interdits à la terrasse d'un café. Paroles sous un baiser dans un lit nu. *La Vieillesse* est devenue un bar d'aluminium anodisé sous les yeux d'un prolétaire catholique et français. Berta, la grosse, a terminé ses jours dans un champ vague d'Aubervilliers, à la ferraille, sur un tas.

De retour chez moi, dans mon camion, j'observe encore la rue les yeux fermés. Chaque détail s'offre à moi simultanément dans toutes ses perspectives et sous tous ses aspects. Je suis à la fois dessus, dessous, à l'intérieur et dehors. Je suis la matière même de mon regard. Je suis

les autres. Tous les autres. Des milliards d'êtres humains qui se pressent dans les villes ou la savane, ce berger du désert. Je suis la forêt amazonienne, tous ses remous tourbillonnants, les marigots et les eaux troubles. Je suis les porches dans Paris, la salle où j'ai jeté mon premier cri et la vermine qui mangera mon foie sans oublier le reste de mes abats dissous.

Rien ne m'échappe, de la rugosité d'une minuscule protubérance sur le pavé, à l'infime variation de la couleur du ciel, seconde après seconde. Comment les amibes se nourrissent-elles puisqu'elles n'ont pas de bouche ? Les effluves d'un marché se tenant bien plus bas sur le grand boulevard de Belleville me remplissent les narines. Amandes, cannelle, vanille, menthe, cumin et girofles s'estompent lentement, disparaissent. Je discerne bien encore quelques odeurs d'Orient portées par le chant du muezzin en haut d'un minaret, mais, respectueusement blotti contre lui, je m'éloigne vers l'espace absolu : Dieu.

J'ai peur.

La nuit est aquatique sous le vent tiède. Catherine sort de chez elle pour supplier et s'appuyer contre ma camionnette, un instant immobile, silencieuse, avant de se risquer à frapper quelques coups aux volets isolants. Je ne bouge pas. Comment faire autrement ? Elle s'éloigne vers un banc, soutenue au bord de l'eau

par ses jambes échassières. Je n'avais pas remarqué qu'elle avait un si grand nez. Une mare ridiculement plate et trouble s'étale comme un sirop d'orgeat. Un flamant rose caquette des pleurs vulgaires et malvenus qui se voudraient discrets. Le bec se tend, s'ouvre et se ferme sur un insecte dans la vase, une araignée lacustre galope sur l'ondulation d'un méplat. Un pas de trop, un geste superflu, elle glisse puis s'étale, aérienne et liquide. La tête y passe entière, bouche ouverte, magnifique, détestable et laide. Elle se noie. Une aile s'allonge et se détend, inerte. J'hésite à me lever pour lui porter secours.

VI

Dollars !

Vendre à grands coups de dollars !

J'aime bien l'argent.

Le temps des tractations est arrivé.

Sorti de mon repaire, je sais parfaitement mener le cours de ma vie ordinaire et simuler le sens commun comme s'il ne m'avait jamais quitté. Je m'habille proprement, commande d'une voix claire une voiture aux *Taxis Bleus*. J'indique la route à prendre, et sans détour s'il vous plaît... Mieux, je souri et réponds, comme un bon poujadiste, à une remarque sur les dangers d'abandonner la France aux immigrés. Je compatis à la difficulté de circuler dans les embouteillages et parle pâtisserie. On me dépose à la porte Maillot devant le restaurant de Joël Rebuchon.

Un larbin de service me fait attendre quelques instants dans la grande salle, juste le temps d'en admirer les nouvelles décorations. Joël m'accueille chaleureusement, écoute ma proposition sans m'interrompre et m'annonce sa retraite prochaine. Impossible pour lui de développer d'autres activités, mais il connaît quelques investisseurs... Restons discrets, pas question de divulguer trop ostensiblement mon intention de vendre la boutique. Les mauvaises langues auraient beau jeu de propager l'annonce de mon imminente faillite ou de répandre n'importe quelle autre perfidie, comme cet engouement marqué pour la fréquentation des femmes de vertu prétendument petite.

– Les femmes, certainement... les femmes l'ont perdu. Ou bien le jeu, ou les deux, c'est classique.

Je vais me séparer du monde matériel, vouer aux gémonies mon rêve américain criblé de ses ignobles concrétions : Sacco et Vanzetti. Le drapeau, les étoiles, Hollywood et la chaise électrique, la pendaison et les westerns. Le juge Charles Lynch. Une batte de base-ball frappe la nuque d'un homme noir suppliant à genoux. Une sorte de joie recouvre le son mat. Une femme applaudit et mouille d'un petit pipi sa culotte de soie. Nous aurions dû lâcher la bête pour chasser dans la forêt, c'est bien plus drôle et

notre belle jeunesse manque aujourd'hui de distractions.

Les hommes d'affaires présentés par Joël désirent évidemment acheter mon entreprise. Je leur trouve un air sournois et une rigidité vestimentaire désagréable. Pantalon de flanelle grise, blazer bleu marine, cravate rayée, chaussures vernies. Ils n'entendent rien au miracle de la création, à cet instant de solitude où, bien au-delà de l'être, je survole ces plaines et montagnes couvertes d'une myriade d'hommes-fourmis qui enfantent et s'éteignent dans leurs cités précaires.

Sourires, courtoisies, mains serrées.

– *Asseyez-vous, je vous en prie.*

– *Et bien, affaire conclue.*

L'offre dépasse mes espérances. Sans moi, ils n'arriveront à rien. Je ne livrerai aucune nouvelle recette. Sous cape, je rigole.

Condition suspensive : Bernadette gardera son poste de gérante. C'est écrit noir sur blanc. J'ai toujours eu un faible pour cette petite. Georges peut aller se faire pendre. Georges, le comptable, vile machine arithmétique, osait parfois porter sur elle deux gros yeux tendres et arrondis.

Qui sait ce que je traîne au fond de l'âme ?

La promesse de vente est rédigée, signée et paraphée en moins de temps qu'il ne faut pour le dire. Je suis ravi et peux désormais me retirer tête haute. Encore faut-il annoncer mon prochain départ à Catherine, et cette idée me terrorise. Je tourne et retourne dans mon crâne les cent phrases et cent manières de m'adresser à elle. Où lui exposer mes motifs ? Dans notre appartement ? Dans un lieu public, au restaurant, à la boutique ? Comment inventer un mobile avouable ?

– Pour sauver la mémoire de ta famille, je pars à la recherche de Lucie...

Tu ne te rends pas compte de la gravité de cette absence. Il faut agir, et vite. Ne serait-ce que pour toi... Lucie te tourmente à chaque instant...

Même si par malheur elle était morte, je dois mettre à jour la vérité pour libérer ton cerveau de ce fantôme.

Le travail de deuil ne se construit que sur des certitudes. Tu ne peux plus rester dans le doute.

Ou encore

– Il se peut qu'elle soit en danger. Nous ne pouvons écarter aucune hypothèse : chantage, enlèvement, drogue, prostitution... Et, s'il lui est arrivé malheur, justice sera

faite, les coupables doivent être châtiés pour apaiser ta douleur.

Enfin, je trouverai bien une explication honorable. J'offrirai de splendides cadeaux à mon ancienne maîtresse pour lui permettre de garder une agréable trace de nous. Les cadeaux adoucissent bien des maux.

Pendant des jours, j'arpente les bijouteries de la place Vendôme et du faubourg Saint-Honoré, je cherche un diamant taillé en forme de poire.

J'explore par le menu les échoppes des plus célèbres antiquaires pour trouver quelques outils anciens dévolus à mon art. J'assiste aux ventes aux enchères les plus cotées. Mais rien n'est assez beau pour mon amour perdu, et le temps presse. Finalement, faute de reliques ou reliquaires suffisamment grandioses, je préfère lui laisser de moi un souvenir simple, impalpable, une réminiscence qu'elle transformera à sa guise au gré de ses humeurs. Un souvenir qui ne soit réellement qu'un souvenir immatériel.

Je me résous donc à partir sans rien dire, sans rien offrir, pas même la plus petite gourmandise, ni le plus petit gâteau d'adieu. Sans même laisser un mot. De Nice, je rédigerai de longues lettres, établissant régulièrement l'état de mes recherches.

Je partirai comme ça... Catherine prendra cela pour une basse défilade, mais moi je sais ce que je sais, j'ai toujours eu un certain tact : cette solution est bien plus élégante qu'une confrontation douloureuse et forcément vulgaire. Le beau cadeau, c'est d'un classique et d'un ordinaire lamentable ...

Avant de m'enfoncer dans la ville, je fais le plein porte de la Chapelle, sur l'aire déserte d'une station-service ouverte jour et nuit. Le caissier, à demi-assoupi dans une guérite de verre blindé, ouvre un œil, dès qu'il isole le bruit de mon moteur d'entre les glissements mouillés et les trépidations du périphérique, planté juste au-dessus de nos têtes sur son immense dalle de béton noirci. Colonnes enchevêtrées d'une pièce montée de bas étage.

J'ouvre la portière et pose un pied sur le bitume. Une odeur d'essence me parvient, suivie d'une voix déformée par les caprices d'un microphone :

– Avancez vers la deux, la cinq est en panne.

Une flaque d'eau irisée souille mes souliers neufs, mon visage se reflète, s'allonge, ondule et se déforme. Pour un instant, je crois apercevoir Lucie. J'ouvre la bouche et elle me parle. J'entends comme un appel qui aiguiserait encore, s'il en était besoin, ma détermination. Je suis pressé, je m'excite, renverse un peu de

carburant sur mon pantalon de velours gris, mais la venue d'un autre véhicule, conduit par une énorme femme, radio hurlant un air de variété, me sort de cet état d'exaltation factice. Mon moteur tourne, je me calme en ouvrant une boîte de berlingots.

Je suce avec conscience, sans croquer.

Paris à la Conciergerie nargue les bateaux-mouches sous ses lumières d'apparat. Entrées, sorties encore vivantes et entassées dans les bouches du métro, près des spectacles. La queue défile lentement devant un cinéma, un homme suce un cornet de glace sans doute trop sucrée. Montparnasse, Denfert. La foule clairsemée se disperse à la sortie du cirque équestre Gruss. Noctambules encore, ivresse, ivrognes. Une fille court en criant «*plus jamais*», un homme la rattrape et la saisit sans ménagement par le poignet. Pleurs, sanglots, blottissement, réconfort... Petits gâteaux sortis d'un sac.

Esdéaïfes de l'Est, Roumains, Hongrois ou Yougoslaves à un feu rouge. Je donne largement en précisant que c'est pour manger seulement.

– *N'oubliez surtout pas le dessert.*

Ah le bougre au nez rouge ! Le saligaud est fichu de ne bouffer que des cochonnailles accompagnées d'une goulée de vin rouge mauvais.

Périphérique bien dégagé derrière les portes, mouillé, tout nu, accompagné seulement de quelques compagnons de route isolés. Un taxi vide rentre d'Orly.

Puis l'autoroute de nuit.

Fontainebleau, Nemours, Sens, Auxerre, Mâcon, une pancarte vers Dijon, Chalon, bientôt Lyon et puis Valence. Comme tout va vite lorsqu'on rêve en conduisant. Je croise les voitures, les allées et venues répétitives de leurs phares monotones, jaunes ou blancs. Blancs battus, montés dans une crème anglaise. L'esprit se vide, s'élève, puis redescend sur le goudron. Mon diesel poussif vibre et s'essouffle dans les côtes. Le sommeil gagne du terrain, ma nuque s'engourdit. Arrêt pour à nouveau faire le plein, la fraîcheur du parking parvient à me ragailhardir. J'achète, et c'est obligatoire, des biscuits secs, du nougat de Montélimar, des calissons d'Aix-en-Provence, des gâteaux Dauphinois. Je perds mon temps et pense à la Nationale Sept de mon enfance. Pipi, toilettes sales, café bien chaud au goût amer et lyophilisé. La pluie avale le bitume depuis des kilomètres. Le brouillard s'étire au matin, juste avant d'envahir, de recouvrir et de passer enfin Montélimar en vrai. On a le choix : mou ou dur le nougat, et parfois même à la pistache, industriel ou bien artisanal. Artisanal, tu parles d'un artisan ! Je me repose encore sur une aire

déserte, allongé à l'arrière sur le lit qui m'attend, j'écoute le bruit lointain des voitures. Isolement, isolation. Un véhicule passe près de ma camionnette sur la chaussée mouillée. Sur le bas-côté, derrière mes yeux fermés, défilent les bandes blanches et continues, discontinues, hachées. Klaxon, jusqu'à la perte du moindre bourdonnement et je m'endors dans un tumulte lourd. Lucie explore nos autres vies, nos rencontres, leurs joies ou leurs vicissitudes. Je deviens tour à tour ambassadeur du Mexique à Paris, éconduit par une altière demi-mondaine ou saltimbanque d'un cirque en relâche, seul, en mission secrète dans la capitale, loin de mes compagnons, équilibristes ou autres bateleurs. Une funambule prête à l'emploi m'accueille sur un fil et me prend par la main. Quel bonheur, je m'envole, un énorme kouglof tendu au bout d'un doigt. Je marche sur les pointes et la foule m'acclame. Mais l'ambassadeur se fâche, me gifle et me provoque avec un gant de soie. Duel à mort. Une explosion courte et sèche. Je m'écroule, frappé de ma propre balle lorsqu'elle atteint le diplomate. Comme mes rêves sont drôles et plaisants !

J'ai longtemps dormi sur mon parking, trop longtemps. Je quitte Montélimar avant le mou, vers dix-sept heures. Contact, l'interrupteur bascule, tout recommence, la lenteur de la route, la route d'un autre monde, le monde monocorde.

Les pancartes bleues se succèdent, hypnotisées par mes lumières artificielles, puis jetées dans un trou noir. Hypnose, apparition de villes qui traversent et quittent mon crâne de cristal. Avignon. Aix-en-Provence, la nuit tombe après le dur.

Encore des calissons. Brignoles, la bauxite. Fréjus, les arènes. Cannes, le festival. Antibes, les remparts. Nice et son carnaval.

TROISIÈME PARTIE

Tout arrive.

La nuit tombe. La promenade des Anglais est bouclée à partir de Magnan. Sa Majesté Carnaval, éléphanterque, se vautre au loin sur un parterre de fleurs, le défilé bat son plein. Coincé dans un flot de voitures, j'enrage de tout ce temps perdu. Déjà, je perçois d'entre tous ces enchevêtrements, l'odeur précise de ta transpiration, douce et violente comme un parfum du divin *Molinard*.

Ce soir, je ne dormirai pas dans mon camion, j'ai besoin de marcher, de parler, d'interroger la foule, de retrouver la ville où tu te caches. Nous y avons grandi l'un près de l'autre sans le savoir, sans nous connaître, sans même nous croiser au hasard d'une rue.

Je loue une chambre à l'hôtel Locarno, ni trop luxueux, ni trop banal, ni trop excentré.

Chaque année la fête propose un thème nouveau, cette fois ci, le comité s'est arrêté sur le nom de Rabelais. Rabelais, j'adore Rabelais. J'en conserve même quelques éditions anciennes et fort rares.

J'avance à pied, rue de France. La foule s'intensifie de minute en minute. Je ballotte et me laisse porter comme un informe morceau de chêne-liège tombé d'un bateau. Un essaim de marins permissionnaires, ornés de pompons rouges posés comme des cerises sur leurs bérets tout blancs, s'agite en chantant des paillardes puis tangué au ralenti. La jeunesse m'inquiète, on me chahute un peu, sans le vouloir peut-être, mais j'encaisse les coups en grimaçant.

Lucie, tu descends d'une sphère inconnue, tu planes paresseusement comme une feuille d'automne qui n'en finit pas de mourir et tu te poses ici, là, ou bien encore un peu plus loin, à la lisière des bois du Roi. Tu ne seras jamais des nôtres. Un greffon rapporté, étroitement lié, puis répudié. Un rejet encerclé par quelques joyeux bambochards totalement désespérants.

Tu es invisible, ou simplement dissimulée. Je te sens, je te cherche. Au Négresco, à l'angle de la rue du Congrès, épaule contre épaule, j'arrive à peine à me frayer un passage vers la promenade. Surpris par une impétueuse volée de collégiennes échappées de l'immeuble d'où elles surgissent, patatras. Je recule, vacille et glisse

sur une sorte de vomissure rougeâtre où surnagent quelques frites molles à peine mâchées. On m'aiguillonne par derrière, j'avance trop lentement, et manque de m'étaler devant ce florilège de gamines moqueuses. C'eût été pour elles un beau motif d'amusement, mais je ne perds pas totalement l'équilibre. L'honneur est sauf ! La marée humaine se consolide encore. Inéluctablement poussé vers le cortège, je me trouve comprimé, tourné, malaxé, trituré, contraint de me frotter avec dégoût à tous ces dos et ces fesses humides, toutes ces cuisses sudoripares et tièdes, recouvertes de leurs étoffes auréolées.

On me guide vers toi, on m'éloigne. Contrariétés et euphories mélangées, rouges et noires. Un enveloppant arôme de guimauve à la vanille s'arroge, tout à coup, une indécente primauté ! Allégresse, vigilance, doute, certitude. Vaincre. Opti... optimi... optimisme.

Optimiste, dans ce galimatias bouillant, je crois en toi et crois en mon étoile. Tu te tiens tout près de moi, probablement tout près, femme chiffonnée comme une marionnette déjà morte, abandonnée par négligence sous son drapé. La négligence d'un enfant trop gâté. Fragile, légère sur un souffle, mais lourde, posée quelque part sur une chaise. Étoile soulevée dans le ciel. Étoile maternelle, cinglante. Une gifle. Les filles sont partout. Je suis jeté de l'une à l'autre dans un

aller-retour et vice-versa, vers l'infini cosmos de mes réminiscences. Étoile, étoile d'une poupée d'avoine, étoile déchirée d'une femme écharpée. Frange frêle, gracile d'une comète au vent. Bonne étoile soigneusement tissée. Mauvaise étoile. Indéfectible voie lactée crachant la purée blanche d'un sein tourbillonnant où je m'accroche et me nourris, maman. Bonne maman.

Tranquilles les parents.

Les parents sont tranquilles. Mamans multipliées, papas, et petits frères portés sur les épaules, contemplent, ébahis, le défilé des grosses têtes en carton-pâte. Quelques flics, sourire aux lèvres, participent à la fête, sans se soucier de la moralité ni de l'ordre public. Que diable ! Prenons quelque distance avec la loi. La loi... Nous savons bien qu'elle ne sert que rarement la justice. Allons-y franchement et que le plus fort gagne ! C'est un usage millénaire. Courbe-toi ou dégage !

Aujourd'hui tout est permis.

Tout est permis aujourd'hui comme hier. Il suffit de savoir se glisser du bon côté de l'ordre lorsque le vent tourne, et de laisser venir les jeunes enfants vers une morale propre comme un ordre nouveau ou une vieille rengaine.

Où est Lucie ?

Une jeune femme, poursuivie par de joyeux lurons décidés, coûte que coûte, à lui faire mâcher du confetti, risque de s'étouffer devant moi sous les rires et les bravos. Elle tombe et se blesse le coude. Ça va saigner. Voilà, je l'avais dit, ça saigne. Une main que je croyais secourable se tend et la relève avant d'enfourner une pleine poignée de petits papiers mauves dans son corsage dégrafé. Ravi, je vois le bout d'un sein, le dégrafé égaie toujours les pantomimes féroces d'un judicieux et désopilant contrepoint.

L'air s'emboîte parfaitement à la chanson : *et va donc laver... car il n'est pas propre tirelire, car il est malpropre tirela !* Que de plaisirs trouvés dans ces humiliations ! La bouche pleine, éructant une bave multicolore et spasmodique, joues gonflées à s'en péter la panse, l'œil affolé, vitreux, elle ne peut même plus crier, elle s'étouffe. Oh la balourde, elle trébuche ! Voici que derechef elle roule à terre pour se répandre au bord de mon pied droit. Beurk ! Dans ma superbe, je fais glisser, d'un geste d'utilité publique, la loque humaine vers le caniveau, sans violence ni méchanceté, en allongeant simplement la jambe, pour dégager la voie, pour éviter un accident. Rires et sarcasmes redoublent. Je crois que quelqu'un applaudit mon civisme tout en hurlant des vivats et youpis ! D'un geste de la tête je cherche, sur un

regard tournant, d'autres approbations, mais la folle sarabande m'oublie déjà. Déjà elle s'éloigne et renverse tout sur son passage, s'en allant taquiner d'autres belles, abandonnant la mienne à ses serpentins mouillés de salives, plaqués contre un visage décoiffé, maquillage en bataille, les yeux dégoulinants de khôl noir pétri de larmes et de répugnantes mucosités. Lorsque je l'aide à se lever, je sens en bas du ventre comme un désir, une chatouille tiède, douce mais lancinante, élémentaire.

L'accent du Midi exhale son charme.

J'imagine avec délice les meurtres que je pourrais commettre s'il m'était permis de laisser libre cours à mes instincts les plus sauvages.

Jouons de nos déguisements.

Une dame de cœur, ligotée par le roi de trèfle, demande grâce au valet de pique qui s'apprête à lui trancher le cou. Mais rien n'y fait, sa tête roule dans la sciure tandis qu'un autre gars, plus courageux, continue de la sodomiser gaiement. Bravo !

Hourra ! Encore, encore !

Des milliers de Gargantua, Gargamelle ou Grandgousier font mine de s'empiffrer, proposant à une palanquée de nigauds ravis des victuailles en surnombre, hot-dogs géants et factices, tartes synthétiques à la crème, mais véritable vin rouge au tonneau, servi à volonté,

marmites fumantes de cassoulet ou de potée garnie. Confits d'oie, fondue, tartiflette. La France entière est là, dégoulinante. Aucune province n'est oubliée. Gastronomie, gastronomie.

Sur les chars multicolores, de probables pucelles, à moitié nues, exhibent entre les barils de choucroute éventrés, leurs poitrines pailletées ou leurs derrières ballottants décorés de plumes exotiques. Ultime raffinement, elles mordillent du bout de leurs quenottes clinquantes des saucisses aux formes équivoques.

La procession se dirige vers la plage où sa Majesté Carnaval doit rituellement être brûlée dans un délire de feux d'artifice. Une chorégraphie quasi militaire de majorettes ouvre la marche au son aigu des galoubets. Bâtons jetés de plus en plus haut vers un ciel étincelant d'étoiles. Corsages dégrafés, recouverts de fruits rubiconds et de légumes vernis, à la manière d'un Arcimboldo bradé à dix sous, messieurs, mesdames, au fond d'une brocante.

Pris par l'ambiance, j'achète comme les autres, quelques brassées de confettis et serpentins. Je lance pétards et cotillons entre les cuisses des femmes en jupe courte, cherchant parmi les plus fragiles des opportunités. C'est amusant. Je chamboule les baraques pour rire. Je mâche et recrache sur les tapis d'ordures une bonne quantité de denrées comestibles.

Mais au fond, je garde mon âme pure.

Une drôlesse d'une vingtaine d'années me reconnaît pour m'avoir vu présenter des recettes à la télévision et ne me lâche plus. *C'est lui, c'est lui !* Elle me désigne, je l'embrasse sur la bouche, caresse sans préambule toutes ses intimités, tandis qu'obligeante elle se plaque contre moi, me laissant dégrafer le col de sa robe fleurie. Ma main droite épouse parfaitement son sein gauche tendre et lourd. Un sein comme je les aime.

Le grand moment arrive. Feu d'artifice, première explosion. Une fusée s'élève. Premiers éclairs et le brasier commence à s'enflammer. Sa Majesté, maintenant aux portes de l'enfer, brûle sous la vindicte populaire. L'éclat monte très haut dans le ciel et redescend en paillettes vers la cohue émerveillée. Un moment de silence assombri entre deux bombes... Mon regard est attiré par une femme triste, solitaire et lointaine. Une femme délicate et fragile, vêtue de noir, déliée comme une apparition sous la lueur de Carnaval agonisant. Peau blanche et cheveux blonds, les joues un peu plus creuses que celles de sa sœur. C'est Elle ! Les descriptions de Catherine correspondent parfaitement : Lucie.

Lucie.

Je panique à l'idée qu'elle ait pu apercevoir mon grossier manège avec la pitoyable midinette

qui s'agrippe encore à mes basques et qui, pliée en équilibre sur un pied, toute empêtrée dans ses gloussements convulsifs, manque de s'étouffer à plat sur le carreau. Je délaisse rapidement cette misérable compagne pour me précipiter vers la pureté de mon amour. Je pousse, joue des coudes, mais un je-ne-sais-quoi me bloque : probablement la peur soudaine de voir s'incarner cette magnifique quête, immatérielle jusque-là, et qui pourrait brusquement prendre forme sur la concrétion d'une femme de chair et d'os.

Pusillanime comme toujours, je me mets à couvert, protégé par mon excuse favorite : je suis trop gros, trop lourd et maladroit pour traverser l'épaisse, l'infranchissable et sourde populace qui nous sépare l'un de l'autre, je ne peux m'opposer à ma très sombre et solitaire destinée, je suis une victime. Lucie s'éloigne irrémédiablement. Bras ballants, je reste honteux mais à la fin rasséréné de savoir qu'elle ne restera pour l'instant qu'une vision fugitive, désincarnée dans cette fourmilière humaine.

Encore quelques instants à traîner dans les rues avant de rentrer seul dans ma chambre d'hôtel, bousculé. Avalanche d'émotions contradictoires, de la torpeur à la joie, de la honte au remord. Remord de m'être abandonné à mes récents désordres, pour n'aboutir qu'à une

médiocre dérobade. Une certitude me console pourtant : je retrouverai Lucie.

J'ai la foi.

Je l'ai vue.

J'ai faim.

J'aime cette curieuse sensation nichée au creux de ma bedaine inassouvie. L'appétit pointe son nez, timide et frétilant comme la truffe noire humide du museau blanc d'une petite souris. Souris craintive, mais joyeuse, pétillante, blottie derrière un sac de farine gonflé jusqu'au débordement. La faim trémousse son gros derrière de madone italienne vieillissante et me dit : *Toi, tu es bien vivant, je te reconnais mon garçon.* Moi, benêt, je la crois et me complais à ressasser cette belle grande idée : *j'ai faim, donc je suis.*

Petite souris, bientôt tu pourras te gaver de farine et soigner la parfaite rondeur de ton petit bidon recouvert d'un bien gentil duvet. Tendre guili-guili porté au bout de mon index.

Silence, je glisse !

Dans ma chambre d'hôtel.

Velours noir à la lisière imprécise d'un sommeil flou, je m'éloigne. L'âme prend son essor et, tout à fait désunie de mon corps, se détache, sans violence, pour m'observer plus à son aise. Voyez, elle se promène jusqu'à la rue ! Je vole,

chargé d'espoir et de cette délicieuse plénitude. Voyez ce gonflement du cœur éprouvé chaque fois qu'on enlace un être aimé, tête enfouie en respirant profondément au creux de son l'épaule. J'inspire et je respire. Je trouve l'infini, je le retrouve.

Silence, j'inspire, je respire !

Film muet.

Tout est silence. Lucie marche dans cette foule énervée, sans le bruit qu'on attendrait de cette agitation. On a coupé le son. Le rythme s'accélère. Hôtel Locarno, caché dans ma chambre tranquille. Ou à cent lieues. Ou tout près, derrière une façade des années cinquante, beige, propre et arrondie, à l'angle du boulevard François-Grosso et de la rue des Beaumettes.

Rectiligne boulevard, mais sinueuse rue qui commence sobrement puis serpente devant le parc anglais d'un musée Chéret dépassant, et de loin, tous les sommets d'un rococo qui se voudrait baroque. Hormis l'accès principal, desservi par une honnête grille en fer forgé s'ouvrant sur une cour de graviers, quelques chemins secrets se perdent et se rejoignent, oubliés aux alentours des jardins de ces vieilles et somptueuses villas anglaises aux volets clos. Tout cela posé avec ce goût douteux et fantasque que peuvent avoir les milliardaires discrets et désœuvrés d'un siècle finissant...

Comment ? Fin de siècle ? Mais rien ne s'achève, ni le siècle ni cette volée de Russes blancs, ces oligarques, ces spirites marmonnant les pensées qui font tourner les tables et laissent s'échapper en volutes éthérées la vapeur des samovars enchantés pour de mauvaises causes.

Est-il vraiment fini ce siècle pour que nous en devisions librement devant lui ? Il est bien là, prenez garde, et pourrait nous épier, nous surprendre, nous entendre et se froisser. Que ferions-nous alors d'un siècle froissé, chiffonné qui continue de battre une monnaie de singe en nous tyrannisant ? Et nous, pauvres courges-cougourdes, applaudissons à chaque tour de passe-passe ! L'avez-vous vu ? ... Il n'y est plus... et cependant le revoilà. Oh ! la belle illusion.

La rue poursuit sa route pour devenir ruelle devant quelques palmiers jetés sur l'îlot d'un château médiéval construit sous Napoléon III. Simple fantaisie d'un Comte d'Aspremont, dernier du titre, alchimiste attardé et libertin de grand renom. La légende voudrait qu'il mourût étouffé, bouche plaquée entre les cuisses d'une femme allongée sur un divan de soie, devant un athanor flambant neuf, tout en haut de la grande tour carrée. Il avalait goulûment cet élixir de longue vie qui coule à flots des vulves fatiguées et stimulées par trop de poudre cantharide.

Il a été puni d'une juste punition.

II

Mon âme rôde.

Hôtel Locarno vu d'en haut.

Comme toute chose, Carnaval s'éteint et l'aube pointe. La fenêtre de ma chambre donne sur un jardin intérieur entouré de colonnades qui se voudraient de style oriental. Un faisceau d'allées en étoile traverse une courtille de fleurs bleues, microscopiques fleurs, tapissant complètement le sol pour arriver à un petit bassin surplombé d'un jet d'eau discrètement parfumé. Peut-être du jasmin. Et puis, pour donner une touche factice et mystérieuse à cet ensemble, comme la toile d'un ancien tableau craquelé, on trouve encore un banc en bois peint, la couleur importe peu, banc destiné à des amoureux indiscrets, jetant avec ostentation leurs amours tapageuses aux pieds de qui voudra.

Imaginez aussi un vieux kiosque vert à la peinture écaillée, transformé en volière géante. Une énorme cage où s'ennuie un mainate solitaire et polyglotte qui, à la nuit tombée, débite son vocabulaire au complet devant quelques clients insomniaques tout autant qu'ébaubis. Clients droit tombés d'un roman sentimental du dix-neuvième siècle et dont l'action, lente et subtile, se déroulerait parmi les élégantes femmes d'une ville d'eaux fréquentée par les derniers échantillons d'une aristocratie mourante.

Tout change, et si vite.

J'ai dormi d'une seule traite. Un chant monte de la cour et me réveille pour se mêler à mes tout derniers songes. Je suis dans ce curieux état intermédiaire où flottent, se posent et se confondent les concrétions de la banale réalité d'une chambre d'hôtel et les reliquats d'une belle envolée onirique, encore si proche de l'obscurité.

Prenez l'amour, par exemple, le songe de l'amour, cette belle aperception, cette flamme tremblante, fugace et pourtant si prégnante qu'elle vous possède pleinement. L'amour se fixe à la couleur changeante d'une ombre rouge clair sur le mur blanc d'une chambre bleutée par le jour venu, mais encore incertain. Rouge pâle. Certainement pas du rose, c'est bien du rouge pâle. Cette couleur confuse se dessine, prend

corps, devient volume. Un marbre lie-de-vin, veiné de gris s'alourdit sur l'imposante masse d'une statue académique plantée sous les monumentales voûtes du musée officiel des beaux-arts à Florence. Deux corps nus enlacés pour des amours antiques. Une couronne de lauriers roses cette fois. L'amour se transforme dès à présent en cette densité pesante que d'aucuns appellent de l'Art. Histoire d'enjoliver les choses. Nous sommes des artistes.

Mon rêve s'étire encore.

Un chant, un simple son, une musique, des mandolines. Chanson forcément triste : amour sans espoir d'un marin levantin échoué sur des rives nordiques et inhospitalières. Amours trompées, attentes vaines. Jeunesses envolées... Adieu ! Qui vient jouer la sérénade sous ma fenêtre ?

Je bats des cils et jette nonchalamment une rose pour ranimer, aux Champs Élyséens, la flamme d'un chanteur inconnu. Les voiles claquent et le grément s'anime sur le plancher croquant d'un délicieux couloir feuilleté. La mâtresse s'effondre sous la morsure de la pâte fragile. De minuscules sirènes dévotes et agitées rissent en priant Dieu dans l'huile infernale et bouillante d'un poêlon de cuivre rouge. Suppliques sur un volcan brusquement émergé tout au milieu de la friture. Une sardine dorée

tourne et retourne, comme un requin, autour de l'île neuve.

Une radio mercantile, un ratio, tant pour cent, c'est toi qui me l'as dit, tu l'as promis, j'irai aux Amériques et j'écrirai de longues lettres à Catherine. Tout va bien, inquiète-toi tout de même un peu de moi, il fait si doux. Les vagues viennent mourir tendrement sur la plage. Tout est calme, une vieille servante, une duègne, agite un « au revoir » violet sur les vitres cristallines de la baie des soupirs. Je tourne et me retourne dans mon lit, solitaire.

Mon rêve s'achève.

Il s'achève en tournant autour de la voix bien réelle d'un enfant italien qui fredonne dans la cour. Une voix impubère, sucrée, claire et naïve. Sensuelle. L'arôme d'un désir coupable forcément. Fenêtre ouverte, volets fermés. Quelques raies d'une lumière violente s'étalent au sol en transperçant mon demi-jour jusqu'au pan négligé d'un drap blanc. Le torse nu. Un pied découvert et frileux. Une romance, une complainte qui accompagne ces fiers gondoliers en affleurant les eaux verdâtres d'une lagune fade et croupissante. Un chant *d'amour-toujours* s'amplifie, s'éloigne et puis revient. Que lui importe toutes ces putréfactions lacustres ? Seule persiste une ritournelle - seule, je veux dire unique -, pénétrée des vibrations sournoises d'un diapason cristallin. J'ai faim. Pour finir, je

tends mes membres et mon corps tout entier sur un étirement qui se prolonge infiniment.

Quelle heure est-il ?

Je descends.

Mon camion a sagement passé la nuit, sans moi, comme un chien fidèle couché devant ma porte. Quelques insectes sont incrustés contre les phares, le capot et le pare-brise. Je prends un chiffon doux, une éponge et de l'eau tiède pour étaler une mousse légère avec de longues caresses réparatrices. L'œuvre accomplie se juge sur d'infimes détails, apparemment futiles. Tout est dans la surprise. Combinaison inattendue de goûts anodins qui semblent avoir toujours existé à l'instant même où ils étonnent et disparaissent.

Mon rêve est terminé.

Moteur au premier tour de clef. Sans encombre. La promenade anglaise a été dégagée par le service de la voirie. Complètement propre, déshabillée et frictionnée avec cette eau de Cologne qui charrie l'odeur d'un parfum de chiottes mélangé au grésil.

Se sentir ailleurs. Se sentir Un. Porté par le bruit régulier d'une mécanique intime et bien rodée. Longer la mer et se perdre bien au-delà des horizons, certain d'appartenir à cette humanité proche ou des pays lointains. Dormir dans des pagodes et des gratte-ciel. Atteindre

d'autres peuples encore, déguster du manioc saisi à pleines mains à même le pilon, et revenir ici, les bras tendus sur mon volant, quelques hamburgers rassurants posés sur le siège de droite.

Mon intuition saura me conduire à Lucie. Je l'ai bien vue hier. Mais... un chien fou traverse la chaussée et me coupe la route. Je freine brusquement. Mes muscles se contractent, les hamburgers s'étalent, dispersés en miettes sur le tapis de sol. Une légère douleur me serre la nuque et me raidit le dos. Ma main se crispe sur le levier de vitesse, je rétrograde. Tout s'enchaîne pour me blesser... J'entends des pneus qui crissent. Un cri rageur, une insulte.

Je roule sans le savoir.

Les rives du Paillon, remplacées par un groupe d'immeubles rectangulaires ou cubiques, sont entourées de mères allaitant une marmaille exigeante et affamée. Ce que je vois, sur les terre-pleins bétonnés, se mélange aux souvenirs. Les petits vauriens jouent encore au *pitchak* avant de s'étendre sans scrupules sur les années de ma jeunesse.

Je roule en automate.

Personne ne m'attend devant la vieille ville et mes aïeux sont morts. Je me souviens de mes parents, de la douce discrétion de mon père, des hurlements de ma mère, aimante à sa manière.

Drôle de manière. Les parents de Lucie sont plus calmes, presque trop froids, indifférents. Les mots se suivent, sans rythme. Jamais tendres, ni sévères. Les mots ressemblent à un livre ouvert, un manuel à l'usage des sages géniteurs qui perdent leurs enfants dans la forêt profonde, vers le mystère des beaux quartiers de Paris, dans ces arrondissements funestes cadastrés au seize ou dix-septième ciel.

La pâtisserie est-elle un art ou l'ordinaire assemblage d'astucieuses techniques ? Je pourrais aussi bien être à la rue, assis devant l'église à la merci de l'aumône des bigots en quête de paradis ou dans la boulangerie paternelle, à rendre la monnaie pour une demi-baguette à des clients pouilleux et vindicatifs. Quelque chose d'autre que moi a manœuvré ma vie, la chance, le hasard, mon désir de venger le bon gros. Ce désir hargneux de séduire, de conquérir, de dominer, de posséder, de faire souffrir enfin ces femmes qui m'ont trop souvent méprisé.

Ce qui a su me guider : possiblement une émotion, mais pas sûr. Un simple objet, la trace entrevue de ce magnifique four noir posé sur une étuve à chauffe directe dans un laboratoire de rencontre. Ce carrelage gris, entouré de murs en carreaux de faïence blanche. Un ciel clair et propre, nettoyé à l'alcool. Une chambre froide, la douceur des poils d'une brosse à farine et tout cela dans une autre vie.

Je roule toujours.

III

Je me gare devant l'Opéra-Plage où sa majesté Carnaval fut brûlée sans scrupules la veille. J'attends une rémanence sortie des cendres pourtant été soigneusement balayées. Les images défilent à l'envers. Je tourne la clef. En s'arrêtant, le moteur crache un dernier soupir, comme un impertinent météorisme de gasoil. Les rideaux sont tirés et les volets sont clos. L'œuf des sages recompose lentement sa coquille autour de moi pour m'envelopper sans autre forme de discours. J'ai peur, je lâche mon volant et me glisse vers l'arrière pour me lover au fond du lit sous la membrane légère d'un drap blanc. Foin de ma lourde couette meringuée ! Quelques couleurs traversent mes pores calcifiés : le bleu nuit de mes tentures, les dorures, bois doré, l'image de quelques femmes inventées.

J'entame un autre demi-rêve : Lucie, bouleversante Lucie, encore plantée au milieu de la foule me fait signe. Mais je l'ignore et m'entiche d'une belle inconnue. Paupières basses, profil bas sur mon lit. Une jeune fille bleue, un lémure sous les éclairs du feu aquatique. Feu de joie, feu de paille, déguisements et mascarades. Une couronne. Éblouissante étoile, étoile étirée, bis repetita direz-vous, toujours la même Voie Lactée ! et bien non : étoffe étoilée sur la traîne céleste ou sur le flanc, ou sur l'épaule de cette même femme étendue nue près de moi. Pourquoi abuse-t-elle encore de mes insuffisances ? La chantilly violette pourrait remplir mes veines et me souffler les joues ou m'emporter à la frontière d'une embolie aléatoire. Aléatoire comme incertaine, incertaine comme improbable, improbable comme les femmes savent l'être.

Quelle heure est-il ?

Le soir est là, vraiment venu.

J'allume le plafonnier, me dresse sur mon séant, et me décide à sortir dans la vieille ville toute proche, après avoir soigneusement défroissé mes vêtements.

J'éteins le plafonnier.

Je vais à pied, au hasard. Sur le cours Saleya, les commerçants attardés remballent les derniers stands du marché aux fleurs. Le sol est recouvert de débris végétaux. Le pavé glisse et se

creuse au rythme d'un balai mécanique vert et glouton. Je chaparde une pomme, pas vu pas pris, l'image me satisfait, et je croque. Quelques guirlandes de saucisses sèches à l'anis se balancent. Toutes petites, les saucisses. Piments rouges, énormes pains de parmesan, tomates sèches à l'huile dans leurs bocaux transparents. Sacs de pois chiches, de haricots ou de fèves. Échoppes d'où l'on sort de la bouche noire des fours les plaques rondes, cabossées et fumantes de socca dorée.

Aucune véritable pâtisserie.

Devant une boutique abandonnée, je retrouve l'incrustation du caramel et la morsure du sucre chaud sur la peau tendre d'un confiseur douillet. Moi. C'est ici que se trouvait la boulangerie de papa.

Je marche encore.

Que sont devenues les douceurs niçoises ?

Elles dérivent entre mes souvenirs et mes allégories : les délices de Capoue, la langueur facile, l'oubli des aléas, la décadence, les avortons couverts des arrière-faix de l'utérus abandonnés devant le Colisée. Boire, comme le comte d'Aspremont, à la source tiède de l'ambrosie. Juste au cœur, juste au sexe. Envolés, éclipsés, disparus, l'innocente tourte de blettes sucrée-salée, les petites fleurs de mimosa figées dans une cassonade, les dragées vertes en

forme d'olivette, les fruits confits dans leur panier d'osier, la confiture de roses. Je trouverai le moyen d'élever les traditions régionales jusqu'à la haute gastronomie sucrière. En modifiant, par exemple, la recette de mes croissants pour les parfumer d'une pointe méridionale. La levure. Tout est dans la levure. Il faudrait régler la température d'ambiance à trente degrés afin d'activer la fermentation des germes autochtones, laisser pourrir un peu de pâte pendant trois jours et prendre le quart de la farine, le disposer en fontaine sur le tour, délayer la pâte moisie dans du lait, acide sur acide...

Je marche et concocte de nouvelles compositions pâtissières sans bien savoir vers où mes pas me portent. Lucie revient, brutale comme un reproche. Je l'avais un instant oubliée, remplacée par cette angoisse ordinaire qui me sert à pâtisser.

Je marche dans l'écheveau de ces rues toujours semblables à la recherche d'un lieu qu'elle aurait fréquenté. Et pourquoi pas justement là, dans cet immeuble, au-dessus de l'étal aux poissons. Le parfum délicat de sa crinière soignée rejoint les alevins qui baignent encore vivants dans leur cuvette de plastique. La poissonnière selon le temps qu'il fait, hurle, vocifère ou aboie : *Oh, qu'elle est belle ma poutina! Poutine! Poutine fraîche. Elle est fraîche! Fraîche comme mon œil!* Le temps se

couvre et court vers la Grand-Place Masséna. La rue coule et serpente sous ses écailles argentées. Moineaux, petits moineaux, venez à moi. J'ai les chaussures mouillées.

La poissonnière racle son couteau.

L'anguille est déjà nue, écorchée. Vit-elle encore ?

Je ferme les paupières, et laisse l'humidité m'imprégner davantage, me remplir et puis me noyer le front, les sourcils, les yeux et les narines.

Les molécules roses, sang dilué d'un énorme thon gris décapité, quittent leur cartilage pour rejoindre la mer, goutte à goutte, régulières. Elles m'entraînent et je les suis. Je sais encore me dédoubler. Roses, les cristaux de glace fondue, rose le rebord de la table d'acier. Bottes de caoutchouc verdâtre. Carrelage froid et ruisseau rose encore qui dégouline à l'extérieur de la boutique dans la gueule ouverte d'un égout pour s'enfoncer vers le Paillon, ce fleuve mince qui brasse nos déchets sous terre jusqu'à la plage de galets. Je descends. Écailles argentées, je suis un égoutier et frotte au balai-brosse la saumure sale sous les arcades. Le clapotis d'un rat inquiet se fige derrière les pas rapides et rapprochés d'un congénère plus courageux.

Petits pas, pattes courtes. Pattes courtes et petits pas. Petits pas et patapon. Mâchoires et nourriture.

Griffes tendues sur la margelle granuleuse. Une fissure s'enfonce et traverse une paroi de pierres ruisselantes, laissant passer un éclat lumineux. J'y vois une cave juxtaposée à d'autres caves sous cet immeuble, avec, comme il se doit, tout l'attirail d'une cave. Un bric-à-brac, la terre battue, des escaliers bondés...

Dans la rue, le ciel tourne au bleu pâle, le vent frileux frôle ma peau. Mais, dehors, mon corps est insensible, je ne suis plus là, mes enjambées, souples et élégantes remontent de la cave vers le hall pour franchir sans encombre tous les obstacles d'un sous-sol : une dame-jeanne renversée, des outils corrodés, un suintement sur le sol, une boîte à couture pleine de vieux boutons. Le couvercle est coincé. Nacre, corne ou Bakélite, un brin de fil noir noué, une ancre de marine miniature, un écusson brodé. Je retrouve la lumière dans une entrée aux vitres en losanges blancs et bleus. La voix assourdissante de la marchande beugle encore les authentiques qualités de son menu fretin.

– Elle est bien belle ma poutina ! Fraîche, fraîche !

Rue Benoît Bunico, une boutique à louer. Je note scrupuleusement sur mon carnet le numéro

de téléphone du mandataire. Le local bien aéré conviendrait à l'installation d'un laboratoire. Nous apprendrons ensemble de nouvelles recettes. Une très vaste pièce. Au centre, j'organiserai les tables de travail, le tour et la broyeuse, puis sur le périmètre, en partant de la gauche, un poste de chauffage, l'étuve à amidon, un point d'eau suivi du four et de l'échelle à plaques. Des armoires de rangement. La plonge, le mélangeur-batteur et le laminoir. Pas de vente ni de client, et pas de personnel. Lucie et moi seulement.

Il fait sombre.

Mon camion est garé devant l'Opéra-Plage, un procès-verbal collé sur le pare-brise. Je le déchire rageusement en petits morceaux et décide de passer la nuit près du port. J'observe un moment le Gallus et les touristes embarqués à son bord, puis je me couche et m'endors presque aussitôt.

Si près du but, je m'exalte.

Je dois mincir, retrouver toute mon efficacité. Ne plus m'alimenter pour conquérir la force, le fluide volatile des saintes anorexiques, celles qui, d'un seul regard, soulèvent des montagnes. Encore une fois me rassembler, pour obtenir un concentré, plus long, plus fin, plus beau, plus pur. Les yeux ouverts sur ma toute

puissance pour rencontrer Lucie quelque part dans la ville.

Grandir aussi.

Grandir comme un arbre isolé dans la pampa, comme un bras qui se lève, comme un doigt qui se tend. Sentir la place abandonnée par les monceaux de graisse. L'éprouver, la deviner, essayer ma peau dans des situations inconnues. Plier la jambe pour toucher du genou le menton. J'y parviens ! Puis rester là, assis derrière mon volant, sur le port, pendant des heures, bouche ouverte comme un idiot s'extasiant devant la mer ou les bateaux. Ahuri. La tête vide, jusqu'à ce que ma position inconfortable me ramène à la douleur physique, à cette enveloppe qui pend lourdement, à cette jupe de chair qui tombe sur mes cuisses. Je m'étends encore, pour me couvrir jusqu'au réveil, tête posée sur l'oreiller.

Mon cœur s'anime d'une joie pleine.

Je me souviens de ces beaux vers d'Apollinaire : *Car y a-t-il rien qui vous élève comme d'avoir aimé un mort ou une morte, on devient si pur qu'on en arrive dans les glaciers de la mémoire à se confondre avec le souvenir...*

La nuit fut un peu longue. Elle en mourut. Elle en mourut, morte et enterrée hier, ce matin, cette nuit, ou bien un autre jour. Lucie éternellement figée dans la beauté sépia d'une plaque de faïence ovale cerclée d'un filet d'or très

fin. Lucie immobile et forcément conforme à une image forcément mienne, forcément à quelques pieds sous terre. Je parlerai et toi tu répondras les mots de mon attente.

En guise de couronnes, je déposerai chaque jour, mes douces créations devant ta sépulture. Amandine aux heures de l'humeur tendre et Baklava pour mes humeurs orientales. Soufflés fragiles, mille-feuilles. Oui. Mille fois mille-feuilles craquants. Des millions de fois mille.

IV

Je te cherche.

Direction des cimetières.

Deuxième secteur.

Première circonspection.

Département des Alpes-Maritimes.

Nécropolis.

Je pensais consulter de poussiéreux registres, mais les livres des morts sont informatisés et de nos jours les gardiens dévolus au boulevard des allongés occupent de petits bureaux bien classiques et bien propres.

Que demander de plus ?

– *Lucie comment dites-vous ?*

Sur un mur, le calendrier de la poste égrène les semaines écoulées, régulièrement rayées du même crayon gras, toujours par le même

homme. Toujours assis, toujours aimable avec cette même compassion figée, fabriquée, affinée au fil des vingt années d'un métier monotone. Un peu plus vieux à chaque grade des échelons prévus de sa carrière. Gardien-chef. Un costume gris, une cravate foncée. Une épingle argentée. Ton sur ton... Il faut un temps pour s'y faire... Quelques minutes à peine.

- Merci de répéter le nom de la famille ?

Le temps d'une inquiétude précaire et fugace qui court dans ma poitrine. Le temps de balancer une chaise bancale contre une cloison qui sonne creux sous le calendrier. Le temps que prennent des doigts paresseux pour s'élever sur un clavier, une alliance d'or blanc à l'annulaire de la main gauche. Le temps que met un insecte volant à graviter sur une spirale imaginaire, à s'éloigner et retomber en ronds concentriques, comme un caillou sur une flaque.

Le guichetier inattentif aux rotations du disque dur réprime un bâillement, le cou un peu rigide. Le disque dur tourne encore et s'arrête et reprend ses recherches.

- Famille Long... comment ?

- Longuet.

Un aboiement derrière la porte, l'imprimante à aiguilles, un vieux modèle, crache toutes ses richesses et crépite : familles Longanier, Longanis, Longe, Longeron, Longis et Longre, à

Nice, réparties dans les cimetières de l'Ouest, de Caucade ou de Cimiez. Familles Looch, ce n'est pas ça et Luchet à Antibes, non plus. Familles... Aucune tombe ne porte son nom. Nulle part.

Inexistante, Lucie Longuet n'existe pas.

Un signe du destin : le redoublement respectif des consommés de nos initiales, Lucie Longuet LL, François Feltrinelli FF. Nos patronymes s'entrecroisent sur les deux lignes légèrement décalées du monogramme de notre mausolée. Un monument blanc comme le Sacré-Cœur, sucre cristallisé, translucide, immense, à la mesure de notre amour et des crimes que nous aurions commis. Un parc pour nous deux seulement. Des fleurs de nougatine sombre. Des bulles de caramel dur, des pétales verts d'angélique croquante. Un parterre poudré de farine, pour garder l'empreinte de nos iconoclastes visiteurs. Tiens ! Tu es passé par ici, tu repasseras par là.

Parcourir, par là ou par ici, les allées principales des principaux cimetières. Pour voir et m'imprégner, me parfaire et revenir à mon point d'origine, aux éléments premiers de ma matière. Me réduire en un atome, une particule au centre du ventre sphérique de la terre, la terre suspendue au beau milieu d'un globe d'opaline soufflée, le globe entre de mes joues rebondies. Opaline abandonnée sur une expiration divine, tiède et nauséabonde. Dieu le Père, mon père,

mon papa, tu travailles sans cesse... Cimetières de Caucade, de Cimiez, de l'Est, du Château... Les épitaphes, les noms et les années gravés sur la pierre, lisse, polie, brillante, vernie ou au contraire papilleuse et grenue. Cimetières parcourus. Tous. Surtout celui du Château.

Celui du Château, pour son calme. Bâti sur une colline face à la mer, il se tient juste au-dessus, mais en dehors de l'agitation de la vieille ville. Ses sculptures réalistes fixent dans le marbre ou le granit le supplice des mourants, le chagrin des familles et les jouets désuets d'enfants disparus. Hymne au progrès abandonné. Une locomotive. Un aéroplane et un ballon. Une mère suppliante agenouillée devant sa fille aux veines saillantes parfaitement dessinées.

Un ruisseau court contre le mur d'enceinte et l'ombre des pins parasols ajoute une touche à son mystère. Du ciment gris. Le visage ocre d'une toute jeune femme, Jeannine Deschamps, morte de tuberculose, une phtisie galopante, à seize ans, en 1924. 1924, l'âge de maman... Sa date de naissance... Quelques notes de musique en relief. Un piano miniature divinement imité. Qui donnera le la si do ?

Un petit vieux déjà absent et répliqué sur d'autres vieilles et vieux, vient, viennent, viendront contempler chaque jour la place de leur prochaine sépulture. Groupés autour des

bancs, ils picorent leur pain blanc et s'éclaircissent tout à coup comme des moineaux lorsque je claque des mains, lâchant chacun son tour, un cri ténu vers une allée déserte. Adieu les vieux ! Ils sont craintifs, si craintifs, voyez comme ils s'envolent.

- Allons, dispersez-vous ! Vous ne trouverez plus rien à bequeter dans cette mangeoire-là... Plus rien de comestible. Allez, allez !

Une jeune femme en deuil, le visage partiellement masqué d'un foulard, s'arrête de prier en me voyant agenouillé devant la tombe de mes parents. Papa, maman, je vous aime toujours, et je n'ai pas trahi. La concession est intacte. Notre caveau de famille négligé depuis plus de quinze ans retrouve ma jeunesse.

Fasciné par l'idée de la fosse commune. Mon corps parmi les vôtres, intimement mêlés. Bouche contre bouche, l'un dans l'autre en quelque sorte, séparés par une pellicule de chaux vive qui nous fait fondre et nous rapproche davantage.

De la chaux *vive* pour les *morts* morts.

À quoi bon vivre avant de mourir échaudés ? Tout échaudés, tous. Tous pour un et pour l'horreur de ces supputés morts enterrés vifs sans le savoir.

Et cette femme en deuil.

Un je-ne-sais-quoi dans sa démarche ne m'est pas étranger. Elle fuit dès mon approche, mais je la suis tout au long du chemin qui mène vers la rue Ségurane. Un enfant qui me ressemble passe en boitant. Une seconde d'inattention. Elle disparaît entre les murs étroits de la vieille ville, m'abandonnant sur ma nébuleuse, chaque jour, aujourd'hui comme hier et demain.

Elle reviendra.

Chaque jour je reviendrai.

Le lendemain, elle, la Femme, la même jeune femme, se dirige vers l'église du Gesù. Une paille dorée tombe à mes pieds. Une colonne de mercure s'élève devant la pharmacie. Moïse tend son bâton pour ouvrir la mer Rouge et libérer son peuple des anciennes servitudes. Les piliers du temple s'écroulent, Sanson trahi est englouti sous une avalanche de pierres serpentines tandis que les Aztèques retournent à la folie, barbaresque folie de leurs sauvageries précolombiennes. Enfin je comprends tout et j'ai trouvé la bonne clef.

Comme elle est belle ! Sans la voir, je le sais.

Un foulard masque entièrement sa face, ne laissant apparaître goutte à goutte que ses deux yeux brillants. Elle pleure. Une larme de miel, une trace de lait. Une prune. Je voudrais oublier. Pour qui pleure-t-elle ? Je la retrouve

devant la porte de l'église, visage découvert. Nous sommes l'un devant l'autre. Surpris. J'observe ses longs cheveux clairs, ses yeux foncés, ses lèvres fines sur une figure émaciée.

Comme tu es belle ! Je te vois, je le sais.

Mes pas ont su me guider vers toi.

Lucie.

Comme une poudre de bonbons acidulés, je laisse un jour de plus filer entre mes doigts pour imprégner de mes tendances le sable des arènes à Cimiez. Pour prendre possession. Pour occuper toute la place. Écartez-vous car je suis là !

Je me coule partout dans les fissures du mortier gris pour jointoyer les grosses pierres. J'observe La Femme, une femme, sans oser l'aborder. Mais je suis bien ici, et en tous lieux je suis. Omnipotent toujours, omniscient comme jamais. Je porte mon regard, il pèse une demi-tonne et glisse sous l'asphalte pour surveiller cette jeune adulte dans les rues. Je roule le long des caniveaux où elle me porte sous la poussière de ses talons. Les enfants s'égaillent dans le parc autour de moi. Une tête blonde se cache, une tête brune, qui demain enverra peut-être ses congénères se battre dans le cirque. Un tel tombera avant la fleur de son âge, juste pour rire, l'autre saura plier l'échine et se dissoudre comme un carré de sucre dans la masse servile, tel autre enfin, aficionado des officines militaires, offrira son ardeur à l'ordre moral d'une

quelconque francisque. Vive l'Espagne avec son fier Caudillo !

Lequel de ces charmants bambins sera le dictateur des temps modernes pour m'enfoncer, sans doute en innocence, mais jusqu'au fond du cœur, un sucre d'orge sucé et bien sucé pour devenir une pointe parfaitement effilée ?

Elle monte dans un immeuble, promenade des Anglais. J'attends qu'elle en ressorte, assis à la terrasse d'un grand café. Citron pressé, soucoupe, pourboire, le service est compris. Accoudé, je patiente comme je peux. Ma position est incommode, je pose mon poids sur l'autre coude et encore, j'attends.

Les lumières brillent aux réverbères et sur les phares de ces voitures qui roulent sans même savoir que je suis là. On fait mine de m'ignorer, on m'ignore, peu m'importe, moi j'entends à nouveau le bruit de ses talons aiguilles suivis des miens, plus lourds jusqu'au passage Émile-Négrin devant un caboulot, cabaret de dernier ordre. Boîte à putes, bordel pour faire bref.

V

Passage Émile Négrin.

La salle est déserte, il est tout juste vingt-deux heures. L'établissement est ouvert, mais aux 3 C (le Can Can Club), le spectacle ne commence qu'à vingt-trois heures trente. Pour faire patienter les premiers noctambules, quelques entraîneuses animent doucement le silence autour d'une table. Les cendriers sont déjà pleins. ELLE, vient s'asseoir près de moi dans la pénombre et me propose de lui offrir un verre. M'a-t-elle reconnu ?

– Je m'appelle Suzanne et toi ?

Je reste un instant à l'admirer, sans rien dire. Sourire plaqué sur mon visage tendre et radieux, béat. Enfin, je me décide à lui parler.

– Tu ne t'appelles pas Suzanne. Ça n'est pas la peine de jouer la comédie avec moi.

*Catherine m'a tout dit. Je te connais, tu sais.
Tu es Lucie. Tu es sauvée.*

*Je te cherche depuis longtemps. Ta famille
est inquiète. Rentre avec moi.*

Sa réponse non verbale ne se fait pas attendre : joues gonflées et bouche en cœur, lèvres pincées, elle lâche un prout-prout moqueur en portant, d'un geste rotatif, l'index près de sa tempe droite. Les yeux écarquillés, sa copine Camille approuve en hochant le menton et retient un gros rire. Camille est une rousse flamboyante, outrageusement maquillée, des bas résille et mini-jupe nappée de framboisine-latex. Elle retourne à mon sourire idiot, un rictus qui se veut langoureux.

*– Mais qu'est-ce que c'est que ces tarés qu'on
a en ce moment ? Et en plus ils sont fauchés.
Pas même foutus de nous payer un Coca-
light.*

Je demande à Lucie ce qu'elle veut boire. Le ton s'adoucit, le sien, mais de mon côté, la voix chancelle et dérape sur le dernier mot d'une phrase un peu longue, blablabla. L'a-t-elle remarqué ?

– Champagne, si t'as les moyens mon prince.

J'ai les moyens et commande une bouteille.

Elle n'y croit pas et se colle contre moi, visage illuminé. Je sens la chaleur de sa peau

sous un linge soyeux et discret. Sa cuisse, ses hanches, sa main. J'admire ses seins souples et tendus vers leurs deux petits mamelons raides et dragéifiés. Une goutte de sueur perle sur mon front et coule, déplaisante, vers mon sourcil gauche. J'ai chaud comme dans un fournil. Une douleur crispée, retenue entre mes omoplates, se répand jusque vers les reins et me paralyse un moment. Pourtant mon esprit reste calme.

Pendant quelques minutes nous poursuivons un dialogue de sourds. Je m'efforce de lui donner des nouvelles de sa famille et parle des angoisses de sa sœur restée sans nouvelles. Je lui raconte mille détails de son ancienne vie parisienne. Elle me laisse dire, mais, lorsqu'on apporte la bouteille et que le garçon s'apprête à faire sauter le bouchon, elle retient son geste pour s'enquérir :

- T'as de la fraîche au moins ?

J'ouvre mon portefeuille exposant sans pudeur une liasse bien épaisse de gros billets de banque.

Elle se rassure, tremble un peu, cligne de l'œil en coin sur un tic nerveux, relève machinalement sa lèvre fine et tend son verre. J'ai peur pour elle. Avec ce métier, elle boit trop et ruine sa santé chaque soir.

Ah, je m'en veux ! Elle souhaite discrètement me faire signe. Ah ! je suis vraiment lent à saisir

cette réalité sordide et quel ballot je fais ! Mes idées s'organisent. Je comprends tout et m'illumine sur un flash qui viole brutalement mon obscurité aheurtée. Pourquoi suis-je si sot ? Comment n'y ai-je pas pensé plus tôt ?

Lucie est surveillée. Et je ne voyais rien. Tiens, là, juste derrière ce rideau, un souteneur calabrais garde l'œil posé sur tous ses gains. Il ne faudrait pas qu'elle empoche furtivement un pourboire, escamotant par ci par là un joli billet de 100.

Déjà, il fait ses comptes.

Et moi ?

Aveuglé par les ravages de la passion, je ne voyais qu'une femme capricieuse enveloppée de ses plus beaux atours. Je ne comprenais pas son désarroi. *Tais-toi*, me disait-elle. Passion redoutable comme celle qui m'emporte vers les cimes de l'œuvre pâtissière, j'ai poursuivi mon rêve, j'ai perdu pied, je ne me suis avisé de rien...

Recouvrer mon sang-froid et ma placidité.

Je laisse le calme de mon esprit imprégner mon corps et courir le long de mes bras affermis pour faire de moi un libérateur froid, un conquérant, un chasseur à l'affût caché derrière un arbre en Mésopotamie, arc tendu. Pauvre Lucie égarée parmi les fauves, je saurai te défendre.

Un nuage, une bouffée de cigarette blonde. L'espace d'une œillade, elle m'invite à me taire. C'est elle, oui c'est bien elle. Ce calabrais, un homme entre deux âges nous épie derrière une glace sans tain. Il boit à petites gorgées un liquide alcoolique ambré et repose son verre, certain de son impunité, les traits tirés. Mon regard s'étend au-delà des communs jusqu'à la plage où les contrebandiers ramassent leurs colis. Extraits, précieux arômes, épices marcopoliennes, miels odorants ou colorants orientaux. L'éclairage change. Personne ne peut plus nous voir.

– Écoute Lucie, je ne voulais pas violer ton jardin secret, ni te causer d'ennuis. Je voudrais seulement te...

– Ah, ne recommence pas !... On n'est pas bien comme ça ? Détends-toi, tu verras, tout ira mieux. Allez, à la tienne. Tu me donnes soif, commande donc une autre bouteille. Camille, viens donc boire un verre avec nous !

Puis, me regardant et désignant de la main sa semblable :

– On ne peut pas la laisser seule.

Je comprends que Camille doit aussi avoir eu une pauvre vie. Quelle âme ma Lucie ! Elle ne voudrait pas abandonner sa compagne d'infortune. Je bois d'un trait mon premier verre, Lucie en a déjà consommé trois et avale sans

hâte le quatrième. Pauvre enfant, elle boit trop. Ma main ne tremble plus. Autour de nous, tout n'est que velours, tentures et lumières tamisées. Une boule un peu sale, formée d'une mosaïque de miroirs jette de temps à autre un éclair plus vif sur mes paupières. Petites perles, cristaux de sucre durs et argentés. Lucie se méfie de moi. Je reste un inconnu pour elle. Elle me sert un second verre et je laisse négligemment traîner ma main contre sa cuisse.

– Oh là ! Pas si vite, mon lapin. On n'est pas des bêtes. On va causer un peu d'abord. On va faire connaissance. Laisse-toi aller. Va, rien ne presse.

Effectivement, le temps me semble un espace dérisoire puisque nous sommes enfin réunis. Elle surpasse Catherine par la beauté et, malgré les circonstances, je savoure déjà la noblesse d'une âme meurtrie qui n'a rien perdu de sa grandeur. Elle me nourrit d'une forme d'absence. L'absence a toujours su me nourrir. L'amour atteint des sommets, dès l'instant où l'autre devient une image, l'objet soumis de mon humeur versatile. Alors, je n'ai besoin d'aucune autre denrée. Une goutte de plus et je m'étoufferais.

Son regard se perd dans le vague. Un nez un peu trop long lui donne une allure distinguée. Une arménienne qui, curieusement, serait bonde. Je la sens fragile, sans doute menacée.

Une toute petite fille court sur le trottoir d'une grande ville, elle me bouscule, mais moi, l'adulte, je ne veux rien brusquer. Armé d'une infinie patience, je comprends, je sais qu'elle finira par délayer son âme comme un fluide appareil, une sauce dans le creux de ma main...

– Le cours Pigier, tu connais ?

– Oui, je crois...

– Eh bien ! tu vois, à dix-huit ans, j'en avais déjà marre de l'usine et je croyais que la dactylo c'était le paradis. Alors, j'ai économisé sou par sou tous les mois pour me payer l'école. J'y suis arrivée, mais après je ne suis tombée que sur des patrons vicelards. Tu vois le genre ? Tu connais bien ? Et sur un sourire entendu elle ajoute : Ici au moins les choses sont claires, on est là pour ça. Pas vrai pépère ?

Elle me donne une petite claque sur la cuisse, me prend la main puis continue :

- À propos de père, le mien a commencé à me tripoter quand j'avais cinq ou six ans... Ça t'excite, non ? Je le sais bien, va, que ça t'excite... T'aime bien les petites filles, non ? T'as bien une tête à aimer ça.

Sourire.

Et à douze ans, je te dis pas le reste. Quand on débute comme ça, après on ne sait plus

rien faire d'autre dans la vie. Le cul, le cul, le cul. On y revient toujours, même quand on s'y attend le moins.

Elle ment, son père n'est qu'un bourgeois bien tranquille qui se pense honnête parce qu'il respecte scrupuleusement les lois de son pays... ah, le brave homme !

Elle ment. Mensonges plats et sans saveur qui commencent sérieusement à m'agacer.

Au cours de ma vie, — tumultueuse s'il en est —, j'ai rencontré de grands et beaux mensonges qui tournent et puis s'envolent dans les airs pour retomber délicatement sur la rondeur parfaite d'une sauce aigrelette. Incomparable simplicité d'une robe d'été.

Je préfère ne rien en dire, pas un mot. Je prends un air dubitatif qu'elle interprète à contresens. Mais je ne m'en soucie guère. Sûr de ma force. Cette manche se joue sur la durée.

—Tu peux causer, toi, avec tes grimaces. De toutes les façons, le cul, y a que ça qui vous intéresse à vous les mecs, et toi le premier. Le pognon, on voit que t'en as jamais manqué, mon beau.

— Tu as mal compris, je ne voulais pas dire...

— Allez, ne te fâche pas. Faut pas juger, mon gros, je t'assure, faut pas juger. Toi t'es ici, moi je suis là. Il s'en serait à peine fallu d'un

petit quelque chose en plus ou en moins pour que ce soit l'inverse. Faut pas juger mon p'tit lapin tout gris. Va, t'es quand même mignon !

Le mensonge s'épaissit et coagule sur de vilains grumeaux. Il devient lourd. Je meuble mon silence de quelques autres platitudes. Les siennes contre les miennes.

Moi :

– Je ne voulais pas entrer en conflit avec toi... Nous sommes toi et moi des êtres faits de chair, d'os et de sang, pétris au fond des mêmes espérances... Il n'y a aucune raison de ne pas se faire confiance. Écoute-moi !

Et caetera, et caetera.

Elle :

– Ah t'es bon, toi ! On peut croire à ces sornettes quand on a vingt ans, mais tu vois, j'ai plus l'âge. T'es pour la paix sociale, toi... Tout le monde il est beau, tout le monde il est gentil, et youp la boum ! C'est ça. Moi, je me bats déjà tous les jours contre moi-même. Alors les autres, t'imagines ce que j'en fais ! Moi, j'ai les crocs. Pas toi ? Non, toi, tu peux pas avoir les crocs. Toi, t'es tranquille dans ta tête et tout va bien. Surtout, que chacun reste bien à sa place. Non ? T'es fier de toi ? Eh bien, tant mieux mon gars ! C'est bien pour toi, faut continuer comme ça, t'iras loin.

Et ainsi de suite.

Elle continue et continue de pousser toujours la même chansonnette, avec quelques progrès dans les bémols, je l'avoue. Elle s'applique. J'apprécie en connaisseur l'affinement de ses mensonges tout en me demandant si elle me sert les mêmes fadaïses qu'à tous ses autres clients : l'enfance malheureuse, les rôles inversés et tout le tremblement. J'aurais, bien entendu, préféré un traitement de faveur et qu'elle n'invente que pour moi. Sait-elle seulement qui je suis ? Elle le sait, j'ai déjà trop parlé. Peut-être ne le sait-elle pas. Le sent-elle ?... Perçoit-elle la douce acidité de mon âme délicate ? Peut-être oui, ou bien non. Peut-être non, plutôt. Conscience exquise de ma puissance. Moi, le prophète et visionnaire en cette pauvre terre promise. Je connais son secret et toutes ses recettes, mais elle ne connaît rien de moi. Recouvert du tissu de la banalité, je ne suis qu'un client parmi d'autres clients qui cherchent une passe facile, un étranger faible d'esprit, un anonyme, un aliéné. Peut-être m'a-t-elle reconnu ? Il faut briser cette douceur, avant que le doute ne s'installe, avant qu'il me recouvre encore d'un manteau gris ou d'une liqueur gastro-intestinale aigrelette, avant qu'il ne s'empare de toute l'intimité de mon essence, jusqu'au duodénum. Il faut parler, il faut lui dire.

Elle ment.

Pourtant quelque chose de sincère habite ses paroles. Il y a toujours une part de vérité dans les mensonges. Lucie prend ma main et me demande de raconter, moi aussi, mon histoire. Parler enfin, ne pas mentir, me dégager de la gangue glorieuse qui me suspend insidieusement au-dessus du néant. Que reste-t-il de moi sur de simples paroles ?

– Et toi, qu'est-ce que tu fais dans le civil ?

Je lui rapporte sans faux-semblants mon véritable parcours. Où sont mes certitudes ? Je veux dire vrai, mais je ne trouve plus, je ne sais plus distinguer le vrai du faux et pars sur de curieuses explications au lieu de m'en tenir à l'exposé des faits. Je voudrais, mais parfois la matière se refuse. J'occulte pour l'instant mes épisodes avec Catherine.

– Je suis un pâtissier assez connu. J'ai travaillé dans les plus grandes maisons avant d'ouvrir ma propre boutique à Paris. Mes parents sont morts ensemble dans un accident de voiture. Ils sont partis en Birmanie lorsque j'avais quinze ans, à la recherche d'un authentique chat de race grise et, au cours de cette quête, ils ont découvert dans une caverne le trésor perdu du dernier des Alaungpaya et m'ont laissé une belle fortune alors que je ne m'y attendais pas.

Katerina, une tante italienne, m'a recueilli et nous vivions plutôt chichement dans la vieille ville. Un studio crasseux. Nous ne mangions pas tous les jours à notre faim, de la viande une fois par mois et jamais de dessert. À ma majorité, l'héritage m'a beaucoup aidé. J'ai pu créer ma première boutique avant d'ouvrir très vite mes succursales en Amérique et au Japon. Ah, si tu savais par où je suis passé, ma petite Lucie !

Seconde ou troisième bouteille.

– C'est ça, au point où nous en sommes, appelle-moi Lucie si ça peut te faire plaisir, moi, ça ne me coûte pas plus cher. Et, après tout, c'est le client qui paie.

L'assurance de ses mensonges et son entêtement me sidèrent. Aucun détail dans ses propos ne vient trahir ni contredire la suite de son discours. Tout s'emboîte à merveille. C'est une virtuose du bonneteau et du passe-plat. Ouvert, fermé, personne ne connaît rien de sa cuisine.

Qu'est-il advenu au juste ?

L'amnésie, soudainement, je pense à l'amnésie. Dans la série des éventualités, j'avais oublié l'amnésie, est-ce possible ! Elle est amnésique, bien sûr ! Elle a tout désappris de son ancienne identité, jusqu'à la sonorité de son nom de baptême, jusqu'à ériger l'histoire d'une

autre. La fleur d'amnésie pousse en Zambie, au sud des chutes Victoria où l'on utilise son pistil séché dans les préparations magiques. L'amnésie : le seul moyen de vivre sans douleur, l'épice qui fait défaut dans toutes les mauvaises maisons. Une pointe aurait pourtant suffi pour achever de composer une douceur tout à fait inédite. Ma tête tourne et je ne sais plus ce que je raconte... Catherine, Lucie, Suzanne. Suzanne, la troisième sœur cachée. Elles sont trois. Elles sont cent, mille ou cent mille.

VI

Passé le temps ! Le temps passe.

Sortent les femmes ! Les femmes sortent.

D'où viennent-elles ? Blondes échevelées, crânes arides aux dents longues. Canines répliquées tout au long de longues et stupides, étranges mâchoires qui pendent en sautoir et claquent dans le vide, sans comprendre, sans but. Bien entendu, elles mordent. Et se propagent, sèches, sur une multitude d'osselets. Un jeu d'enfant, simple jeu, pile ou face, celui-ci, celui-là, cet autre ou bien moi-même, là. Dents gâtées, trop gâtées, perforées par tant de friandises. Elles s'amollissent et suintent, venimeuses pour devenir une masse de vers blancs lilliputiens-riquiuis, grouillant, ivoire sur une plaie ouverte. J'ai vu tout cela de mes yeux. De mes yeux vu. Elles se plaisent à me laisser glisser vers un étourdissement, morose,

essoufflé, jusqu'à rejoindre la profondeur d'une hypoglycémie certifiée.

Je n'en peux mais.

Je n'en peux plus.

Ne t'inquiète pourtant pas mon cœur, c'est bien cela la vie, il faut tout oublier pour arriver à subsister. Mon cœur bat, tic-tac comme une horloge. Pauvre tête, pauvre François, pauvre, pauvre existence de mort vivant. Ricane, ricanez ! Aucune patenôtre ! Allez ! Mais allez donc ! Pauvres zimbéciles, comme disait l'abbé Jules d'Octave Mirbeau.

Mon esprit tourne, retourne toutes les thèses et hypothèses.

Un jour j'y suis en toute certitude.

Mais l'autre je n'y suis plus, absolument.

J'hésite.

Comme je l'aime ! Comment fut-elle rendue là, frileuse, toute petite par un soir de décembre aux alentours d'une croisette à Cannes, alors que nous étions à Nice ? Et dans une arrière-salle ! Lucie traînant ses nuits, gantée de ses cuissardes noires, aurait perdu une grosse somme au jeu. Une fortune. Elle devrait sous la contrainte, vendre son corps pour rembourser les dirigeants maussades d'un cercle clandestin, membres d'une maffia napolitaine ou ligure

— figure, c'est moins fréquent mais menaçant, pour le moins tout autant —.

Ou encore, amoureuse d'un quelconque malandrin, enceinte jusqu'à plus soif, et puis abandonnée par cet amant déloyal, elle aurait enfanté d'un être monstrueux : deux têtes, un seul tronc, quatre jambes et deux bras. Un œil cyclopéen profondément planté bien au milieu de l'un des fronts et surmonté de deux sourcils en croix de malte. Il faudrait cacher à sa famille cette vermine aux bras velus.

Ou bien encore, mais cette idée me révolte plus que toute autre, elle n'exerce sa profession que par goût personnel, un goût profondément déshonnête et lucratif. Ce n'est pas beau. C'est très laid, pas beau du tout. Disharmonie de l'existence, nous sommes si peu de chose, — et caetera, et caetera, que voulez-vous, ma chère ? —, et ce, jusqu'à n'en plus finir. Où va, jusqu'où ira notre Nation Française, perdue dans un occident trop étroit, pétri de rationalité ? Descartes, tu me blesses depuis si longtemps.

Elle ment ou bien ne parle pas. Je connaîtrai un jour le vrai motif de son silence...

Ici et maintenant, je l'ai suivie, à Nice jusqu'au passage Émile Négrin. La scène s'éclaire sur un pauvre décor biblique. Une pomme rouge en carton verni pend d'un arbre maigrelet, et de rares touffes d'herbe verte

s'étaient sur le panneau central. Quelques clients sont attablés. Lucie ne lâche plus ma main. Elle manque pourtant de m'abandonner un moment pour s'occuper d'un homme en costume trois-pièces qui entre et qu'elle semble reconnaître. Un vieux consommateur, un régulier. Devant mon air désespéré, elle fait signe à Camille d'embobiner cet autre noctambule en goguette. Le téléphone sonne dans l'arrière-salle.

Adam et Ève font irruption sur une chorégraphie médiocre et inutilement saccadée. Un beurre épais va se former sous la crème fleurette, c'est dégoûtant et sordide. Ève tient sur les épaules un véritable python gluant, la chair de ses énormes seins tremble au rythme de ses hanches. Je *m'engaiillardis*, fais un baiser dans le cou citronné de Lucie qui me laisse faire, et lui annonce à l'oreille mon désir de ne pas assister à la fin de ce spectacle indigeste.

– Veux-tu venir avec moi, je ne reste pas ?

– Je ne peux pas quitter mon travail. Le grand boss arrive dans un quart d'heure.

– Je le dédommagerai largement.

– Je ne peux pas...

– Écoute, ne le prends pas mal, mais si tu as besoin d'argent, n'hésite pas à m'en demander. Je suis un ami, je t'assure.

– Tu connais mon métier, alors ne fais pas le con. Tu le regretterais. Si tu paies, c'est pour baiser et rien d'autre. Je veux que ce soit clair entre nous. Clair et net. T'as compris ? T'auras rien d'autre. Les sentiments, ça, ça ne se vend pas dans la maison, pour ça faut aller à l'Armée du Salut ou quelque part par là.

– Mais je t'assure.

– Casse-toi, tu me dégoûtes avec ton pognon.

– Mais je t'assure...

– Qu'est-ce que tu veux que je te dise ? Qu'est-ce tu attendais ? Que je bredouille comme une petite fille : « Eh bien ! je n'osais pas te le faire savoir, mais y paraîtrait qu'il me manque quelques billets pour finir le mois. Si tu pouvais... »

– Arrête ! Je ne parle pas de ça... Si tu as de GROS ennuis d'argent, demande-moi de t'aider en toute simplicité. Je reviendrai demain.

– Pas question ! Demain, c'est mon jour de congé. Allez, tire-toi et ne reviens plus. Tu me fais gerber.

– Eh bien, nous nous verrons après-demain. Je crois que je t'aime. Tu sais, je t'ai aperçue au carnaval, alternativement étincelante et sombre, comme un décor d'anniversaire sous

le crépitement des artifices. Je t'ai suivie dans les cimetières. J'attends cette rencontre depuis si longtemps.

– Pauvre mec !

Avant de partir, je lui laisse discrètement une imposante liasse de billets de banque. De grosses coupures. Dehors, tout se mélange, Lucie, Adam, Ève, mon péché originel, mon propre châtiment et mon phallus gonflé, tendu à la verticale.

Ai-je un peu bu ? Un peu trop ?

Ah, doux Jésus ! Jésus marche sur l'eau du port et Lucie avance avec Lui, tranquille sous les lumières d'une auréole bleue. J'admire sa démarche depuis la berge grise. Elle se retourne parfois pour me faire signe de la main. La peur de ne plus jamais la retrouver alterne avec la certitude de ma puissance colossale.

Mamy Wata, déesse africaine.

Tu lui ressembles, douce liqueur.

Pourquoi ne me réponds-tu pas ?

Elle porte du varech sur les épaules, je pense à mon fameux dessert aux algues, ses yeux sont vifs, elle peut insuffler ou retirer la vie. Elle s'enfonce lentement vers le lointain jusqu'au fin fond de l'océan primitif et reviendra pour moi au bord de l'eau, dans un autre âge. Je suis le premier poisson-chat, le premier poisson-

homme, le premier lamantin aux jambes lourdes et gonflées, le premier homme désemparé de ne plus avoir à te chercher. J'applaudis comme un phoque de cirque en équilibre sur son ballon.

Je reste sur le rivage désert sans rien à ingérer. Je sais que tu es là, muette, multipliée à l'infini, ailleurs, sur les miroirs croisés d'une fête foraine, et pourtant proche, tout près de moi, juste au milieu du labyrinthe de ce palais des glaces.

Tout est permis aux artistes, et je passe une journée vide à faire des achats inutiles. *Nice-Matin* annonce une vente de bijoux exceptionnels à l'hôtel Méridien. Je suis reçu dans un salon moderne par un vendeur discret et j'achète. J'achète une sobre bague de platine sertissant un diamant bleu-candi d'une extrême pureté, puis je repars, l'écrin en poche, conscient du côté dérisoire de ma décision précipitée. En quoi ce cadeau futile peut-il changer quelque chose à notre amour ? J'achète un perroquet que j'abandonne à ses inintelligibles babillages sur le port, dans sa cage, derrière un mur, sans lui offrir le moindre gâteau sec. Il va crever sans apprendre à parler. La soif et la faim, le froid lui feront peut-être éclater le jabot. J'achète d'occasion, aux éditions *Les Belles Lettres*, des livres bilingues latin-français à la couverture rose délavée. Ovide *l'Art d'Aimer*. J'achète une montre, une chaîne de gousset et des accessoires

de cuisine. Des broches à tremper, un jeu de cornes aux formes variées et peu communes, un coupe-pâte. Caché dans mon camion, je mange des pans-bagnats, des pissaladières et autres farcis froids avant de me pencher pour vomir sur la lunette de mes W.C.

J'arrive au Can-Can Club vers vingt-deux heures, la gorge sèche, le cœur battant. Le videur, à peine remarqué en sortant l'avant-veille, me reconnaît tout de suite avec ses yeux de raisins secs et me serre chaleureusement la main, comme si j'étais déjà un vieil habitué.

– *Suzon vous attend.*

Entendre ce diminutif trahissant une réelle intimité entre ce primitif, cet homme frustré et l'objet de mon amour si délicat m'est infiniment désagréable. Il porte une énorme gourmette en or marquée de son prénom Ferdinand. Ferdinand, un vrai prénom de voyou. Je pose machinalement la main contre ma poche pour vérifier si la bague est encore là... mon escarcelle aussi, tout va bien. Lucie ne s'est pas attablée avec les autres filles, elle se tient à l'écart, debout devant la scène comme une mariée esseulée tout en haut du gâteau d'un mariage raté. Je crains un instant qu'elle ne participe au spectacle, mais le bon sourire qui m'accueille me rassure tout à fait. Elle s'approche de moi et me prend par la main pour me guider vers une table retirée.

– *Viens ! Il faut que nous parlions.*

– *Écoute Lucie...*

Elle me fait signe de me taire, je deviens brusquement livide. Que va-t-elle m'annoncer ? La gélatine de mes joues colorées et tremblante se liquéfie sur mes plats de service. Une pression plus forte de sa main se veut rassurante et arrête mes pensées. Je ne pense plus. Je m'agrippe à elle pour ne pas tomber. Elle me fait asseoir avec ménagement, doucement, comme si je devenais un petit homme sénile et sans défense. Un malade. Sur un ton qui n'admet aucune dérobaie, elle m'adjure de lui dire toute la vérité.

– *Maintenant tu vas tout me raconter ! Tu vas me dire ce que tu cherches. D'où vient ton pognon, moi je ne veux pas d'histoire si t'as fait un fric-frac. Les condés, j'ai déjà donné. T'as fait des conneries, t'as des embrouilles... je veux pas le savoir, mais il faut que t'arrêtes de me coller.*

Je suis suffoqué par son toupet : elle persiste à me cacher sa véritable identité et les raisons de sa présence ici, et c'est moi qui devrais dévoiler mes mobiles ! Le barman, qui lui, n'a pas de scrupules, nous apporte une bouteille de champagne que je n'ai pas commandée. Merci quand même. Je vide goulûment mon verre. Je me calme, me raisonne et retrouve une partie de mes moyens. Ordonnancement des tâches dans

l'atelier comme dit le proverbe : *la pâte avant le moule et la charrue derrière les bœufs*. Je suis un Homo sapiens, et lui dois pour ce motif quelques explications.

– *Je connais bien ta sœur Catherine et nous avons vécu quelque temps ensemble à Paris...*

En deux heures, je dis ce que je sais d'elle et de sa famille. Je me montre particulièrement loquace, elle m'encourage et me fait répéter cent fois les mêmes détails. J'exhibe les photos rangées dans la poche intérieure de ma veste. La ressemblance est frappante. Elle en convient, avant de bredouiller encore quelques dénégations confuses. Je profite aussitôt de mon avantage, et lui demande de rentrer avec moi à Paris. Immédiatement.

Discrets murmures entre ses lèvres.

– *Il faut que je trouve une solution pour me sortir de là, il est complètement barge ce mec.*

Quel est cet homme qui la tient ? Quelque part, ailleurs dans l'univers, des couteaux finement aiguisés cisèlent l'abaisse souple des puits d'amour sur le marbre d'un laboratoire pâtissier éblouissant de propreté. L'œil dans le vide, bouche entrouverte, j'abandonne la longueur d'un silence. C'est le moment idéal pour offrir mon cadeau. À l'instant même où je lui remets ma petite boîte, je comprends que je

vais l'offenser. Trop tard, elle devine, me sourit tristement, saisit le paquet et sans l'ouvrir le glisse dans un gousset. Une frisette lamentable de bolduc doré dépasse de son sac miniature. Clic clac.

– C'est un bijou ? Si tu savais comme je me fiche des bijoux. Ça n'est vraiment pas de ça dont j'ai besoin.

Elle ajoute tristement, voulant me consoler :

– Mais tu es gentil.

Me souvenant de mes lectures policières, je lui demande si sa liberté a un prix. Je suis prêt à payer n'importe quelle rançon, n'importe quelle somme. Je suis prêt à retourner la terre entière. Pour elle, mon estomac, déjà pourvu d'une glorieuse renommée, digérerait le monde. Conscient du pouvoir que donne l'argent, je lui affirme que je suis riche. Très riche. Je dois, à cette idée, esquisser un sourire.

– Il ne s'agit pas d'argent.

Pas question de m'avouer vaincu si près du but. Je sens monter en moi une énergie invincible. Je suis un titan redoutable. Un titan. Mais qui est l'homme ici après tout ? C'est moi le mâle et je commande. Tout de même !

Elle va céder que diable !

Je fais claquer ma main sur la table et tente de me lever.

– *Pour commencer, ce soir tu ne travailles pas !*

Mais d'un geste, simple geste, elle empêche le titan de se lever et déclare doucement que nous parlerons de cela plus tranquillement tout à l'heure. Sa menotte recouvre ma patte bien potelée.

– *Tu ne dois commettre aucune imprudence,* me dit-elle.

Elle me suivra à la fin de son travail, c'est promis. Nous passerons notre première nuit ensemble. Je bois encore une coupe de cet infecte champagne demi-sec d'une marque inconnue. Cuvée de Prisunic.

Deux heures du matin.

Les derniers clients vident leurs derniers verres. Je suis passablement éméché. Lucie n'a presque rien bu et m'annonce que nous pouvons partir. Pourquoi suis-je un peu triste ? En gonflant les joues, je retiens l'amorce d'une éructation. Bleurp ! Camille s'éloigne sous une robe de satin vert au bras d'une chauve-souris malingre aux sourcils épais, lunettes d'écaille et costume gris. Un intello à la retraite du genre *professeur honoraire des universités*. Un vicelard sans doute. Deux cents ans pour le moins. Cinq cents années de plus, construites en despotisme sous un regard de myope. Regardez, c'est moi, j'enseigne les lettres classiques à l'université de

Bogota-Antipolis. Laissez venir à moi les petites étudiantes. Vingt mille ans et la main toujours leste, les doigts noueux aux phalanges poilus. Phalangiste réfugié aux Amériques dites Latines, bigot, *bigotant* ses nuits blanches sur les regrets sans fin de la médiocrité d'une vie finissante. Et oui, tout ce qui est terrestre se termine ou se transforme. L'inacceptable paradoxe de la vie veut que le grain de blé se décompose pour germer. Tuer pour vivre. La vieille maquereille s'entretient de la mort et jamais elle n'oublie de percevoir sa dîme. L'amour ne se nourrit que de nouvelles destructions. De nouvelles conquêtes ? C'est le *sourire qui mord*. Oublions-nous, pour exister sans vivre. Amnésie salvatrice. Oublions, pour jouer à l'artiste, à la petite marchande d'allumettes – ayez pitié de moi –, au Monopoly, à Sainte-Bernadette, ou bien encore au loup-garou qui erre solitaire la nuit dans les campagnes.

Tous pareils, vous et moi.

Un, deux, trois, nous irons au bois.

Je vois une galette de maïs séché. Offrande oubliée, pulvérulente, découverte sous un tertre, au fond, tréfonds d'une tombe amérindienne dévastée, oubliée.

Le foie, dit-on, filtre l'alcool. Je ris compulsivement. Quelle imagination ! Comme tout cela est drôle.

– Allez, presse-toi François !

François, c'est moi. J'ai reconnu mon titre. Elle dit mon nom à moi... je suis content et puis c'est tout. Je m'adresse au premier type qui passe en rigolant de me voir tituber :

- FRAN-ÇOIS c'est moi et pas un autre. Toi, tu t'appelles pas François, ni Francisco ou Franco, ni Fanfan la Tulipe, ni Fanche ou Fanchon la cousette, ni rien du tout. Tu t'appelles rien du tout.

Et je balaie l'air d'un vaste geste.

- Je suis bourré ; mais content. Et pis c'est tout. Et pis voilà. Même si je tangué et que mes pas me portent bizarrement sur un reflux gastro-intestinal un peu acide, je suis ici et toi, ma belle, toi mon amoureuse, je veux pas dire toi l'autre. Toi ! Toi, mon amoureuse à mouaa, tu es tout à côté de MOUAAA.

Je suis content, beuh... mais quand même, je suis triste. Rue de la Liberté, place Masséna. Je suis porté par un trottoir mécanique. À moins que ce ne soit le décor qui défile autour de nous sur des manèges de sucre filé. Filaments translucides qui fouettent mon visage pour me punir d'avoir trop longtemps délaissé mon âme pâtissière.

Mon bras s'allonge par-dessus ton épaule, jusqu'au bas-ventre, je sens les os de ton bassin sous ta jupe serrée. Une vague tiède nous

recouvre. Un nappage avorté dégorge
brutalement du fond de mon gosier pour se jeter
au bord de l'eau paisible. Je dégueule. Ah merde,
fallait s'y attendre ! La mer n'est plus très loin.
J'ai mal au cœur et me baisse pour rendre encore
un peu de ma substance sur le bitume. Vomir.
J'ai honte, mais j'ai honte... Complètement
honte. Je me torchonne du revers.

Lucie montre sa vraie nature, maternelle.
Elle caresse mon front, maman, et me soutient.
Elle passe sa main dans mes cheveux, essuie ma
bave avec son écharpe, me donne l'absolution
avec des paroles rassurantes qui me bercent. J'ai
pus honte, non, pus honte du tout, mais je
transpire et ça mouille. Beurk ! Les murs rouges
de la place s'élèvent tels des reproches vers le ciel
noir, les lampadaires tremblent. Il fait chaud, le
sucre fond et doucement caramélise mes joues
empourprées, rondes comme des pommes
d'amour, ça coule sur le menton. Je m'invective,
je suis un monstre livré à la vindicte populaire.
Au pilori, on me lance à la face les entremets
abandonnés à la terrasse des cafés.

Hou hou, l'horrible dégueulasse !

- Je m'en fous et je vous emmerde, tous !

Ma première nuit avec toi s'annonce mal.

J'ai peur.

Les murs rouges s'érigent encore,
menaçants, et me toisent. Lucie. Je suis soutenu

par ton bras secourable, moi qui l'instant d'avant pensais te délivrer. Ah ! Il est beau le grand chevalier blanc.

Jardin Albert 1er, je m'affale sur un banc en sanglotant. Il fait froid, *tout n'est que vanité et poursuite du vent*. Lucie s'éloigne un peu, je suis au désespoir. Elle revient et me sourit. Je crache encore mes hallucinations, papillon de nuit au corps velu, bombyx ténébreux de l'ailante, bois verni tamponné, de chine ou du Japon, gomme-laque, chenille processionnaire au bout de mes dix doigts... Où ai-je mis la frangipane ? Qui est Joseph d'Arimathie ? Où est-il ? Qu'a-t-il fait du Saint Graal ? Pourquoi fait-il encore la sourde oreille ?

Lucie tête-de-mort.

– Allez, tu n'es pas le premier, ni le dernier mec saoul que je traîne. Ça passe, tu verras, ça passe, comme le reste.

Et puis le reste ne passe pas. Il se coince. Ni le premier ni le dernier. Je suis le seul ! Le seul homme, la seule ivresse, le seul recours. Ton seul recours et ton oublié. Pourquoi me torturer ? Je te déteste, je t'aime, tu m'humilies, tu me consoles. Tu parles ou bien c'est moi... je ne sais plus et puis le dos me gratte. Tiens, gratte-moi le dos... plus bas, plus baaas je te dis ! Voilà, c'est ça, c'est bien. Encore. Tu grattes, tu grattes bien, tu sais. Tu le sais que tu sais bien gratter toi ?

Dis-moi si tu le sais que toi tu grattes bien ? C'est rare, une femme qui sait bien gratter et toi, tu sais le faire... gratter, je veux dire.

Tu te mélanges toute.

Qui parle encore ?

Qui parle ? elle ou toi... ou moi ?

– *Calme-moi ! Blesse-moi !*

– *Va-t'en, tu es fou, t'es folle, ne me touche pas, laisse-moi !*

– *Tu es laide.*

– *je suis laide.*

– *Doucement, ne bouge plus, je suis là.*

– *Laisse aller ta tête contre mon bras.*

Encore sur un banc, un autre banc devant le kiosque à musique. Je sens mauvais, ça pue la pâte trop longtemps fermentée. Je suis la mécanique qui concourt à casser, mon regard de chandelle a brûlé. Maman n'écoute pas les musiciens. Y sont pas là, d'abord, y-zi sont pas les musiciens. Pas là du tout, les musiciens, peau de lapin, y sont partis dans leurs maisons les musiciens, peau de la... Sont au dodo les musicos. Et pis c'est tout. Voilà !

– *Tu es vieille.*

– *Mais oui. J'ai déjà 26 ans.*

Elle continue de me toucher, doucement, et me demande encore de me calmer, mais plus

rien ne peut me retenir, j'ouvre ma sépulture au cimetière du Père-Lachaise.

– Je veux mourir. J'ai soif. N'as-tu pas peur de la mort ? Donne-moi quelque chose à boire. J'ai soif. C'est juste pour boire parce que j'ai soif.

Silence... Une retentissante paire de claques me projette brutalement sur mon banc dans ses bras. Elle rit tendrement. Nous sommes ensemble. Douce voix.

– Avoir peur de la mort ? Non, pourquoi ? Je n'ai pas plus de raison de me soucier de ce que je vais devenir en mourant que de m'inquiéter de ce que j'étais avant de naître.

– Menteuse, tu es belle. Toi, tu es belle.

Mes muscles se relâchent, ses mains se posent comme deux ailes sur mes joues. Transpiration poisseuse, barbe à papa sucée entre ses doigts. Je mâche la bouche vide. Elle marche quelques pas encore, jusqu'à la camionnette. Sans trop y croire, j'appelle encore la mort, je l'implore. Elle me courtise comme une femme, comme un dessert fabuleux où j'entrerais pour faire jaillir la quintessence de mon œuvre : l'*Ivoirine*. Noir d'ivoire, pulvérulence calcinée. Où sont mes clefs ? Lucie fouille sans hésiter la poche droite de ma veste et ouvre la serrure. L'escalier électrique fonctionne parfaitement. J'ai bien fait de faire installer cette

commodité. Content, vacillant, titubant et bientôt allongé.

Contre-moi, sur mon lit, dans mon camion, elle est entièrement nue, entièrement chaude et douce dans la fraîcheur de l'air. Elle s'occupe de tout, enlève mes chaussures et ma chemise, dégrafe mon pantalon. Je tente de parler, elle me fait signe de me taire et achève de me déshabiller. Son corps contre le mien. Je ne sais plus bander, je le sens. Sa peau, son odeur, sa langueur. Ses yeux si vifs, encore son délicieux sourire. Mais moi, je ne sais plus bander. Blotti dans ses bras, je pleure lentement sur mon corps mou, et je m'endors. Endormi, je repousse parfois une main qui caresse mon sexe pour y trouver une improbable ardeur.

Que fait-elle de ma nuit ?

Sommeil, sommeil lourd jusqu'au lendemain, midi passé. Il fait jour, un jour violent, je n'ai même pas la gueule de bois. Nous sommes dedans, l'un contre l'autre dans le même œuf, recroquevillés, comme deux momies surprises dans leur obscurité, entourées d'offrandes savoureuses. Grognements tendres, soupirs d'une mise au monde laborieuse, langueur d'une saison passée dans le silence à découvrir les caresses de nos étirements presque matinaux.

Lucie prononce les premières paroles.
Premier sourire sans rancune.

*– Il est déjà deux heures. Quatorze heures.
J'ai faim.*

Je cherche encore le velours de sa peau,
mais elle se dégage de mon étreinte avec une
dextérité féminine.

– J'ai faim.

Je fais le beau pour l'attendrir et tente de
l'agripper à deux mains par la taille. Mais elle
ouvre déjà la porte du réfrigérateur.

*– Laisse, il n'y a rien à manger, rien de bon,
nous allons sortir.*

Je propose le *Mississippi*, le restaurant de la
Promenade où mes parents se rendaient pour les
grandes occasions. Ils ont un excellent foie gras.
Aucune hésitation, elle enfile ses vêtements
tandis que je m'empêtre dans les miens et
transpire misérablement pour nouer mes lacets.
L'air frais me revigore. Nous nous installons en
terrasse. À nouveau persuadé de la grandeur de
mon destin, je dévore à pleines dents ma salade
aux fruits de mer et déclare entre deux bouchées
que je vais m'occuper de tout. Je parle sans
cesse, échafaude des plans et finis par me
contredire plusieurs fois. Elle m'observe,
songeuse.

– Le mieux serait de regagner Paris tout de suite sans avertir personne. Mais non, il nous retrouverait. Je vais offrir ma fortune à Ferdinand. Je vais le tuer. Et si j’ouvrais une boutique à Nice ? Ou alors, nous pourrions peut-être... Je parle, parle.

Mais elle se lève et m’annonce qu’elle doit retrouver ce sale type au Club pour discuter les détails d’un tout nouveau spectacle.

– Si tu en as envie, nous pouvons nous revoir ce soir, après la fermeture.

Elle m’embrasse et me quitte sans aucun mot de plus. Je reste sur ma faim et termine mon repas sans elle, avant de commander un dessert, puis un second, pour m’accrocher, faute de nouvelles références, à un réflexe professionnel solidement ancré. Mes gestes ne me ressemblent pas, ils sont paisibles alors que je m’effondre. Je n’arrive pas à sourire au garçon. Je n’ai pas eu la gueule bois.

Je retourne chez moi. Une fois encore, ma fourgonnette saura m’accueillir. Lucie est partie, mais mon lit porte toujours la trace d’une présence féminine, la sienne, je m’allonge, mélancolique, exactement à la place qu’elle occupait ce matin. Je bande, malheureusement, je bande. Un camion de la Brink’s se tient devant la porte d’une banque défendue par des gardiens

aux allures de cow-boys. Tout se passe tranquillement. Dommage !

Que dire d'elle, que me reste-t-il ?

Une odeur, une voix, le fumet délicat de ce doux parfum citronné, quelques images qui vont et viennent. *Tu m'as quitté bang bang, tu m'as tué bang bang, et ce bruit-là, je ne l'oublierai pas.* Non, ce n'est pas de Gilbert Bécaud.

Vais-je la revoir ? Elle court sans moi, vers un danger que je ne connais pas. Pourquoi veut-elle ainsi me protéger ? Comment trouver enfin quelque chose de tangible, un adversaire, un combat, Ferdinand ? Mais le fourbe camoufle sa fougue antisociale sous des poses avenantes et mielleuses. Moi, je voudrais un combat à la loyale, un combat d'hommes, un face à face au Far-West, ou un duel en règles, dans la clairière d'une forêt, chacun de nous avec ses deux témoins, un coffret d'acajou et deux pistolets à silex. Bang, bang !

Je sens comme des bois de cervidé pousser sur l'empaumure de mon crâne. Je brame et frappe la terre de mes sabots. Je suis prêt à l'attaque. Fouette sans relâche tes délices, jusqu'à sentir une douleur dans l'épaule : c'est le signal. Tout est prêt.

Je sors. Nul besoin de ma fourgonnette pour me rendre aux « 3 C » où Lucie, pauvre Lucie doit affronter sans aide mon perfide adversaire.

J'avance d'un pied ferme sur les boulevards, larges boulevards et grandes avenues. J'ai besoin d'espace pour répandre ma hargne. Mes muscles roulent, et se gonflent. Tout va vite, très vite, probablement un peu trop vite. Une vague nostalgie retrace l'intimité de mon laboratoire, l'arôme un peu fade des fruits pochés dans le sirop, et puis le souvenir de toutes les Méditerranées perdues à Belleville où une femme m'attend, Catherine. Elle au moins, ne me trahira pas. Je ralentis ma course, toujours très sûr de moi, un peu moins sûr, mais encore décidé à dominer le sort.

VII

Lorsque la porte s'ouvre, passage Émile Négrin, en plein après-midi, il me reste assez d'énergie pour m'exposer aux risques à venir. Odeur, encore une odeur, cette fois de caramel brûlé sous les lampes trop chaudes. Je saurai me rassembler pour vaincre les forces du mal. Tout semble désert. Je descends prudemment les marches dans l'obscurité. Un rire de femme. Peut-être celui de Lucie. Un rire à pleine voix. Une autre voix, celle d'un homme :

- Après tout, c'est une gourde, t'as bien fait, et il en verra d'autres. On va pomper ce qui lui reste de fric et le faire gicler aux oubliettes. T'es trop timide finalement.

Suivent quelques mots incompréhensibles prononcés à mi-voix puis cette bribe :

- ... bien trop sentimentale.

J'entends moins bien. J'entends de moins en moins. De qui parlent-ils ?

- Peut tout de même pas aller se plaindre chez les argousins... aurait l'air trop con tout seul dans son giron.

Rires.

À nouveau, toutes sortes de rires, rires hoquetants, étouffés, en gargoulette ou en cascade. Rires sifflants.

De qui parlent-ils ? De moi ou d'une quelconque andouille niquedouille passée entre leurs griffes ? Poitrine gonflée, muscles tendus. Je jaillis entre elle et son petit voyou brusquement déconfit.

- J'ai entendu ! Tout entendu !

Tout va pour le mieux, l'homme s'éloigne en s'excusant. Bafouillant, il refuse le combat. Hypocrite, mine cordiale, il recule et, en abaissant la nuque, me fait piteusement remarquer que la maison est fermée. Il part et disparaît. Je pense ou je dis : *pfuitt, allez, allez, petit homme ! Tire-toi ! Minable !* J'entends en haut du club la porte se fermer. Nous sommes enfin seuls. Par moments, une lumière bleue tourne sur un automatisme depuis la scène et nous rejoint. Je cligne un peu les yeux. Les tables de la veille ne sont pas desservies, une bouteille renversée a laissé se répandre une

petite flaque aigrette. Tout semble sale, et j'ai besoin de propreté.

Lucie a peur.

Je prendrais bien un verre.

Elle s'interroge et se dit :

*- Qu'a-t-il exactement entendu cet abruti ?
Qu'a donc compris cette grosse bûche ? Que
me veut-il ?*

Elle me toise, recule d'un pas vers ce grand mur aux pierres apparentes, esquisse une grimace pour dire un mot, mais reste silencieuse et se tasse. Me sourit-elle ? Elle me semble menue, toute menue, minuscule, face à moi. Inquiète, honteuse, fragile, rabougrie comme un arbre sec aux bras trop maigres terminé par des doigts agités. Maquillage défait. Les cheveux ternes, raides, malades, cassants, écaillés. Ils se briseraient presque sous l'éclairage vif d'un spot coloré qui part, revient, tourne et retourne. Mon ombre, au gré de ce passage, s'étend ou se confond avec les autres ombres. Je grandis, je rétrécis, j'expire, j'inspire, je respire. Ah, les ombres, ces doubles, nos doubles épurés ! Son ombre devient toute petite.

Dessin stérile, triste destin dessiné sur message d'amour gravé sur un spéculoos moisi : aujourd'hui plus qu'hier et bien moins que demain. Un biscuit enfermé un peu, beaucoup, dans une boîte répétée mille fois à la folie.

Spéculoos, spéculoos, spéculoos, sur le tapis roulant d'une fabrique de gâteaux secs. Mange donc un peu ! Au moins une miette. Tiens, ouvre la bouche ! Voilà !

Comment parler et lui dire ne crains rien, ma chérie, calme-toi, je veille sur toi. Je saurai te nourrir, te donner la béquée petit moineau. Au lieu de ça, tout le contraire, je m'illumine, j'étends mes ailes comme un ange déchu à peine décidé à faire pénitence. Mon ombre se réveille, je suis le maître. Pardonne-moi.

– Comme tu es belle, mais quelle odeur autour de tes cheveux ! Tu pues la peste noire, le choléra et le trousse-galant.

L'amour, l'amour est bien plus fort que nous, il nous dirige, nous digère et nous n'existons plus. Nous ne sommes rien. Plus rien, pas même des acteurs récitant fidèlement une scène apprise mot à mot. Ni Roméo déclamant son babil à Juliette ni le débordant repentir d'un Othello jeté aux pieds d'une Desdémone trop vite assassinée. Rien qu'un espace immense qui, comme mon ombre, gonfle et puis se rétrécit. Rien qu'un instant qui bat. Rien que ce trouble dans tes yeux. Rien que cette frayeur blanche et ta supplique balayée par cette lumière bleue, puis verte, puis jaune et blanche enfin.

– Redresse-toi, Lucie, je te pardonnerai peut-être, mais souviens-toi que c'est bien moi qui suis le maître !

- Oui, mon chéri c'est toi – recul, hésitation – oui, c'est toi le maître !

- Redresse-toi ! Recule ! Incline-toi ! Ne m'offre pas la niaiserie de ton sourire !

Nous sommes cette langueur où se complait ma force. Tu me jettes une œillade, comme l'invite obscène d'un dessert. Chantilly, crèmes et paillettes bon marché. Tu cherches encore à me séduire. Tu es artificielle, une fausse femme, le dessin d'une femme, une copie, pas même *fac-similé*.

- Approche-toi, laisse-moi deviner la forme de tes seins sous ce corsage trop étriqué.

Petites claques sur la joue.

– Danse quelque chose. Danse, tu entends ! Tourne ! Mets-toi de dos. Tu sais que tu n'es pas bien grosse hein ?

Danse !

Mais elle ne danse pas.

Je la fais pivoter, sans ménagement.

Salope, les ordres me traversent l'esprit. Laisse-moi te dévêtir, frôler ton cou, plaquer ma main un peu plus fermement, sur ta gorge, sentir tes veines battre sous mes doigts pour effacer d'un seul geste tous tes apprêts de pacotille.

- Danse ! et laisse-moi te posséder !

Comme je t'aime, danse ! Non !

Effrayée, elle tente de danser.

- Ne danse pas ! Ne sens-tu pas comme une odeur de renfermé ?

Ne souffre plus ! C'est inutile maintenant, puisque tout est fini. Regarde-moi bien en face, ne baisse pas les yeux. Détends-toi, nous nous aimons. Nous allons faire semblant, exactement comme si nous nous aimions...

Tourne-toi !

Incrédule, me souriant timidement, entièrement abandonnée à mon ardeur, elle me concède sa peau claire, bras ballants, mous, bas baillant, immobile, silencieuse, tête inclinée. Ses mains sont froides et sèches.

Ne sait-elle plus parler, ni même m'embrasser ? Pourquoi ne répond-elle pas à mes avances ?

- Je paie, j'ai payé, j'y ai droit ! Lève ta jupe, enlève ta culotte ! Assieds-toi là je vais t'y mettre un doigt, la main, le poing ! Et profond encore, sale garce ! Abjecte garce dégueulasse ! Je te hais !

J'écrase ignominieusement sa bouche inerte en appuyant mes lèvres épaisses chargées de sécrétions acides. Je goûte à la salive de l'effroi,

j'apprécie la douleur lancinante de ses craintes. Elle se débat enfin... enfin une réponse. Mais je ne suis pas dupe. Sournoise dialectique d'une femme, fine connaisseuse des arcanes de la simulation, comme les autres femmes. Elle pleure et lève un œil pour apprécier l'effet. Le gros cafard se laissera-t-il prendre au piège sur ce velours couvert de miel ? Comme elle croit me tromper... mais comme elle se trahit avec par-dessous ce regard niais et son air enjôleur ! Mes doigts se crispent douloureusement sur ses bras nus. Je la secoue, je la maudis. Victime, pauvre victime qui ne sait plus opposer que des larmes à ses larmes suivies d'un hoquet et du débordement malheureux d'un nez plein. Dégouttant ! Répugnant ! J'attrape sa chevelure pour redresser sa tête. Elle me fait face, effrontée, et me crache au visage avec un petit rire nerveux, humide, encore enchifrené. Elle ne m'a pas loupé, je chope la mucosité en plein visage.

– Laideron ! Sale putain ! Tu m'as vendu ! Tu m'as vendu. Tu vends ce qui ne t'appartient pas et c'est moi, oui c'est moi qui paie l'addition. Passe à la caisse connard ! C'est moi, avec mon argent, avec mon fric à moi. C'est moi qui paie pour toi mon propre enfermement.

Belle ! Belle salope !

*Rien ! Rien n'existe chez toi. Tu n'existes pas,
n'as jamais existé. Tu n'es qu'une forme vide.
Vide ! Un cornet creux !*

Femme facile, factice, pleureuse, reniflarde, drapée sous le fard grossier de ses sanglots postiches. Je la repousse violemment contre le mur, sa tête cogne, puis, à son corps défendant, je l'attire et l'embrasse à nouveau pour bien lui démontrer qu'elle ne me donne rien et ne m'a rien donné, jamais. Moi, je prends. Je la possède quand et où je veux, ou bien Moi, je la recrache comme un noyau.

– Noyau pourri ! Salope, pourriture !

Je saisis les plus beaux artifices de ses plus beaux atours et les façonne en un fabuleux édifice, une divine friandise abandonnée aux béotiens, une chatterie qui aujourd'hui n'a plus l'heur de me plaire.

– Va-t'en ! Tu peux partir maintenant.

Nous sommes enlacés, je la serre, je l'enserme, je l'étouffe, je bloque sa respiration, elle ne se défend plus... Je mélange le déroulement des temps – parfaitement parfait, plus que parfait, subjonctif -, je me déplace, m'éloigne. La réalité se mêle à ce que j'entrevois dans un autre lieu. Ailleurs sans doute, mais palpable, je le vois : un gosse ramasse un poulpe échoué sur la plage, près de Nice, en hiver et le jette vivement sur les rochers avant de se rincer les doigts...

Pourquoi est-elle si lourde entre mes bras ?

La Méditerranée voudrait, quelle prétentieuse, nous entraîner vers une quelconque idée de marée basse, mais je ne suis pas si bonnard. Je lâche prise. Elle se tient droite un instant, presque raide, ses yeux inexpressifs fixent les miens... Une large langue, cachée derrière les vagues douces, dissout les galets ronds de sucre gris dans la vitrine d'un confiseur, marchand de souvenirs... Sa tête a peut-être frappé une pierre en saillie. Je suis inquiet. Ma gorge distille un bonheur fugitif. Un frisson se répand dans la bouche, porté vers l'harmonie d'une pointe de vergeoise qui rejoint un soupçon d'amertume. Je tends la main, elle plie un genou, puis l'autre, avant de s'affaler toute entière, comme une bête, petite bête molle et morte.

VIII

La pâtisserie est un art, le plus beau. Les douceurs, comme toutes les femmes de rencontre, ne durent jamais que l'instant d'une déglutition. La pâtisserie est un art consommé, éphémère, consommable, englouti par le soleil couchant. Je suis un très grand créateur, mais à l'heure venue, je sais parfaitement me détacher de l'œuvre.

Partir. *Nice-Matin* titrera sur un règlement de compte dans le milieu de la drogue et de la prostitution. Le juge dressera un mandat d'amener contre Ferdinand l'arsouille, petite arsouille, videur de cabaret.

QUATRIÈME PARTIE

Pauvre mec. Pauvre moi.

Pauvre Paris, nationale 7 jusqu'au Muiy.

Paris au petit jour après l'autoroute de nuit, mais dans l'autre sens, Montélimar sans nougat cette fois. Gare de Lyon déjà. Déjà les voyageurs se pressent dans l'immensité du hall. Déjà la foule, les haut-parleurs et la mélancolie. Plutôt l'absence. Je vois *Nice-Matin* dans un kiosque. J'achète une confiserie parfumée à la noix de coco.

Je me souviens un bref instant de cette jeune inconnue qui s'arrête parfois devant ma vitrine sans oser pénétrer. Un soir, nos regards se sont croisés. Je me dis à moi-même : *tu ne la connais pas, jamais je ne t'en ai parlé. Reviendra-t-elle ? S'est-elle lassée ? Comment se nomme-t-elle ? A-t-elle un nom ?*

Catherine doit dormir paisiblement dans notre lit. Je n'ai pas écrit une seule lettre. Elle m'attend depuis des mois, et j'ai perdu le goût des choses. Nice est une ville reculée du Grand Sud.

Dix heures trente, le même jour.

Rue Julien-Lacroix.

Catherine doit être éveillée. Je traverse le couloir étroit. Claquement de la minuterie. Sur la boîte aux lettres, je distingue une nouvelle étiquette et deux noms « Catherine Longuet, Jean-Jacques de Saint-Thomas ».

Ce n'est pas vrai !

Le salaud, c'est trop con, a profité de mon absence pour s'immiscer et reprendre sa belle dans mon nid. J'hésite un instant à gravir les marches jusqu'à l'étage. Je sonne. Jean-Jacques m'ouvre la porte.

– Tiens, te voilà, toi ! Je ne te propose pas d'entrer, tu comprends ça, j'espère, au moins ?

Je comprends parfaitement et n'éprouve aucun ressentiment, tout cela n'est que justice, mon salaud. Je le lui dis avec sincérité. Jean-Jacques attend quelques secondes, me dévisage, me prend amicalement le bras.

– Allez, entre, Catherine n'est pas là, viens boire un café.

Le bon diable, le beau diable. Être admis ou rejeté, je m'en fiche. Finalement, tout est pour le mieux. Je préfère que Jean-Jacques annonce lui-même la nouvelle à Catherine, il m'évitera cette corvée douloureuse.

– Lucie est morte.

– Lucie ?

– Lucie, la sœur de Catherine.

– Lucie ? Quelle Lucie ? Une sœur ? N'a jamais eu d'sœur notre petite Catherine.

Tu la connais aussi bien que moi, elle est assez fantasque et peut raconter n'importe quoi. Je dois aller travailler. Viens, tu m'accompagnes. Moi, elle m'avait baladé avec une cousine Charlotte disparue en Auvergne au cours d'une escalade.

– Mais pour Lucie, je te le jure, c'était un accident. Un accident, je ne voulais pas la tuer.

Il ne m'écoute pas. Je suis déjà dans mes hibernations, plus rien ne peut m'atteindre, ni l'amour, ni la rage, ni la colère, pas même les beaux mensonges de mes créations pâtissières.

À dire vrai, créer, c'est mentir.

Je le salue poliment, regagne mon camion sur le terre-plein où je l'avais laissé sous la sculpture de Ben, et je m'endors.

II

Sommeil qui, paupières closes, déroule encore une nuit de phares colorés et de bitume sombre. Sommeil dans l'au-delà du monde des insectes qui infestent les avenues, vos amours, vos enfants, vos amis et vos bouches. Et tous ces chuchotements nauséabonds qui agitent vos lèvres. Sommeil plat, ébranlé parfois du bourdonnement lumineux de lucioles endiablées. Lucie-luciole, derrière les globes, sous la rétine. Lucifer ! Rétinol ou bêta-carotène, bêta pâmoison.

Reine Mère, maman.

Ton sein fruste m'écrase la gueule alors que je suis encore assoupi. Je m'éveille avec un grognement sourd, renifle, fouille et m'enfonce le nez contre ta chair. J'attrape et griffe ta pâte blanche et molle. Je malaxe. Je suce et me rive. Ton miel dilué se répand. Méthodique, goutte à

goutte, ou par coulées impétueuses. Il me remplit, me déborde et puis, divinement, me suffoque.

Paris.

Paris, la nuit. Conduire la nuit et dans Paris. Rouler jusqu'au canal debout. Canal masqué par un vieil arbre, un bouleau, un platane ou un saule. Canal enfin comme un lac, une pente douce, un toboggan, une noyade. Je glisse, il m'aspire, l'eau monte sur mon pare-brise et s'infiltré. Tout tendrement, mon camion m'emporte à l'intérieur de l'œuf, tout tendrement, mon tout premier dedans.

Clapotis contre le pavillon. La vase se soulève comme un nuage vert et retombe avec une odeur de violettes avant de rejoindre le relent de caillé qui me monte à la bouche. Lumière renversée. Douceur, apaisement, maman, je te retrouve. J'incise ta peau en me mordant les lèvres. Je suce, j'engloutis. Mon ventre commence à se remplir, mes poumons à enfler. J'ai peur maman.

*- Pousse, pousse, pousse ! Pousse, maman !
Je suis heureux, je vais mourir sans te faire mal.*

Une explosion de goûts colorés me traverse le crâne, tandis qu'une fraîcheur salvatrice plaque ma bouche contre la vitre. Je suis perdu au fond de l'eau. Je m'étouffe, émerveillé. J'ai

toujours peur, cajole-moi. Aide-moi ! J'ai froid, je
braille ou je m'apaise. Depuis l'enfance de ma
seconde enfance, j'attendais un malheur, mais
non, qu'importe avant ou après. Pareillement je
suce et me remplis d'un liquide maternel, à
peine, mais subtilement sucré. Avidement. La
tête chavirée, bousculée de tendresse et de
hargne, j'engloutis à moi seul ce mamelon fragile
avec son jus tiède et douceâtre qui gicle jusqu'au
fond de ma gorge comme chez *Mac Donald*. Te
souviens-tu ? C'est presque mot à mot. Un bout
de viande encore vivant se colle à mes gencives
incolores, je serre les mâchoires pour me
suspendre à cette ultime déglutition. Je pense.
J'arrive encore à penser ou à articuler quelques
images, quelques idées. Une femme s'étale
comme une vague molle à Nice, l'hiver, au bord
de l'eau. Lucie je t'ai trouvée. Je te prends dans
mes bras.

- Ne bouge pas, j'arrive.

Tu es le nom que je donnais à cette éternité.